

Michel FERRER

Adolphe POULT



Une vie noyée

Photo couverture :
Vitrail qui se trouve dans l'église Saint-Orens, à Villebourbon.
Il a été réalisé en 1937 par le maître verrier André Rapp,
en hommage à Adolphe Poul.

(photo Bernard Capdeville)

4^{ème} de couverture :
Plaquette de bronze créée par le comte Renaud de Vezins en 1930,
destinée à commémorer le souvenir de la mort héroïque d'Adolphe Poul,
(conservée au Musée Ingres, à Montauban, sous la réf. MI.77.00.02)

Michel FERRER

Adolphe POULT



Une vie noyée

Présentation
de
mes parents ..



PAPA

et

MAMAN

ANOLPHE POULT

1895 / 1930

MARIE MARCELINE POULT

me Symp
1895 / 1986

Brave, droit, franc, intègre, loyal, moral, probe,
scrupuleux et vertueux, c'était un parfait honnête
homme, toujours à l'écoute de son prochain, toujours
prêt à servir ou à rendre service. Il était la bonté même.
Il n'avait pas d'ennemi, mais s'il en avait eu quelqu'un
celui-ci n'aurait pas pu faire autrement que l'apprécier
et lui rendre hommage.

(anonyme)

À Jean-Émile Poult,
ce fils qui a tant pleuré son père.

À Madame Hélène Guillaut,
attachée de conservation,
adjoite au conservateur du Musée Ingres,
À Madame Brigitte Alasia,
assistante qualifiée de conservation
auprès du conservateur du Musée Ingres,
À Monsieur Norbert Sabatié,
membre de l'Académie de Montauban,
avec mes sincères remerciements
pour le concours précieux qu'ils ont apporté
à l'iconographie de cet ouvrage.

Du même auteur

COCKTAIL	Editions Subervie, 1966
DIACODES	Nicolas-Imbert, 1966
IVRAIES	Nicolas-Imbert, 1967
NUIT/JOUR suivi de	
EN MARGE D'UN AILLEURS	La Pensée Universelle, 1972
L'ALCOOL DES JOURS	Maison Rhodanienne de Poésie, 1976
UN NOËL À CULÈGE	Maison Rhodanienne de Poésie, 1976
FENÊTRES DE NUIT	Silex, 1977
PAROLES À CROIRE	Auto-édité, 1979
FORÊT VIERGE suivi de	
TERRES ROUGES	Auto-édité, 1979
HISTOIRES ET LÉGENDES	
DE NOBLE-VAL	Imprimerie Coopérative, 1979
BESTIAIRE	Auto-édité, 1980
PÂTIS D'ANGLARS	La Guilde des Lettres, 1982
JE DEMANDE À LA NUIT	Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1982
LE PÊCHEUR DE LÉZARDS	in La France, 1983
LE CHEMIN DU LOUP	in Quercy-Magazine, 1983
LE NOIR DE LA GRANDE	
RUE BLANCHE	Auto-édité, 1983
L'HOMME DE SUIE	Auto-édité, 1984
LA VAINÉ CHANSON	Auto-édité, 1984
VOYAGE AU CŒUR MAUVAIS	
DES JOURS	Auto-édité 1985
MONTAUBAN	La France, 1985 numéro spécial
POÈMES DÉTERRÉS	Auto-édité, 1985
UN MONTALBANAIS	
NOMMÉ BRATIÈRES	Imprimerie Coopérative, 1991
SAINT-ANTONIN	La France, 1992 - numéro spécial
L'HOMME DE SUIE	in Noir & Blanc Littérature, Toulouse 1993

LE CHEMIN DE LUNE	Auto-édité, 1995
HISTOIRES ET LÉGENDES	
DE NOBLE-VAL (2 ^{ème} édition)	Ed. DU LIEU, 1999,
SUR LE CHEMIN DES MOTS	Conseil Général de T-et-Gne, 2001
DES GRÈZES ET DES BOIS	Collection du Beffroi, 2004
LES VICOMTES DE ST-ANTONIN	Collection du Beffroi, 2005
LE SIÈGE DE ST ANTONIN 1622	Collection du Beffroi, 2005
BALADE EN NOBLE-VAL	Collection du Beffroi, 2005
ROUGE ET NOIR ou Cent ans de rugby à Saint-Antonin	Collection du Beffroi, 2007
SÉGRÉDIL, nouvelles	Collection du Beffroi, 2007
MAIS... 68	Collection du Beffroi, 2008
MONTRICOUX	Collection du Beffroi, 2008
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 1)	Collection du Beffroi, 2008
LA TEMPÊTE DE LA HAINE, roman	Editions Mille Plumes, 2009
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 2)	Collection du Beffroi, 2009
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 3)	Collection du Beffroi, 2010
HISTOIRE ET LÉGENDES	
DE NOBLE-VAL (3 ^{ème} édition)	Collection du Beffroi, 2010
L'ABATTOIR, poème de sang	Collection du Beffroi, 2010
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 4)	Collection du Beffroi, 2010
LA TEMPÊTE DE LA HAINE, roman, (2 ^{ème} édition)	Éditions du Beffroi, 2011
ÉLOGE DE LA LAIDEUR, essai	Éditions Jets d'Encre, 2011
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 5)	Collection du Beffroi, 2011
ABÉCÉDAIRE DE	
NOBLE-VAL (volume 6)	Collection du Beffroi, 2011

LA TEMPÊTE DE LA HAINE, roman, (3 ^{ème} édition)	Éditions Encres bleues 2011
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 7)	Collection du Beffroi, 2012
LE PIGEONNIER DE NIBOUZOU (contes)	Collection du Beffroi, 2012
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 8)	Collection du Beffroi, 2012
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 9)	Collection du Beffroi, 2013
LES CROISÉS DE SAINT-ANTONIN	Collection du Beffroi, 2013
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 10)	Collection du Beffroi, 2013
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 11)	Collection du Beffroi, 2013
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 12)	Collection du Beffroi, 2014
CONTES D'ANGLARS ET DE DEYMIÉ	Collection du Beffroi, 2014
AFIN QUE NUL N'OUBLIE	Collection du Beffroi, 2014
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 13)	Collection du Beffroi, 2015
ABÉCÉDAIRE DE NOBLE-VAL (volume 14)	Collection du Beffroi, 2015

En collaboration ou participation :

Le Tarn-et-Garonne de la préhistoire à nos jours,

Jean-Claude Fau, 1984

L'Ours brun des Pyrénées

S.F.E.P.M., 1985

En collaboration ou participation (suite)

Anthologie des Poètes du Sud-Ouest
Éditions Multiples, Henri Heurtebise, 1985

Poèmes & Poésies
Scolavox éditions, J. et A. Breton, 1989

Montauban, images d'une ville,
Paul Duchein, 1998

Anthologie des Poètes du Quercy
Éditions du Laquet, Gilles Lades, 2001

Images et Visages de Tarn-et-Garonne,
tomes 1-2-3-4-5-6-7-8-9
Compagnie des Écrivains de Tarn-et-Garonne, 1998-2014

Ballade en Midi-Pyrénées : Sur les pas des écrivains,
Éd. Alexandrines, 2011

Saint-Antonin Noble-Val
Les Gorges de l'Aveyron en Tarn-et-Garonne
Office de Tourisme de Saint-Antonin, juillet 2012

À paraître :

Inexpugnables (poèmes)
Le Chevhomme infernal (roman)
L'oiseleur d'Anglars (roman)
Bernard BAROKAS, le rimbaldien



Adolphe Poul



Berthe Poult - Jean-Émile Poult (1862 - 1950)

Marthe et Adolphe

En remontant le temps...

En 1760, Émile Poul, originaire de Suisse, est propriétaire du café de l'Union, à Rodez.

Son fils, Adolphe, choisit d'exercer le métier de pâtissier-confiseur.

Mais il décède à l'âge de 45 ans.

Il laisse deux enfants : Jean-Émile et Gervaise.

En 1873, la veuve d'Adolphe, Marie Poul née Ferrière, met son fils Jean-Émile en apprentissage chez ses parents. Ceux-ci tiennent un commerce de tissus à Montauban. Le jeune « calicot »* a onze ans. Mais le métier ne lui plaît pas. On le met alors en apprentissage chez son oncle Jean Poul, pâtissier rue des Carmes, à Montauban.

Jean-Émile succède à son oncle. Il crée un biscuit en 1883.

En 1905, il décide de s'agrandir pour se lancer dans la fabrication industrielle de son biscuit. Il abandonne la rue des Carmes et la pâtisserie artisanale, et s'installe dans le vallon de la Mandoune.

D'abord installée au pied du Pont du Consul, son développement nécessitant plus d'espace, l'usine est déplacée au quartier de Villebourbon, avenue de Mayenne. Elle y restera jusqu'en 1979, année où elle est transférée dans la zone commerciale d'Albasud où elle poursuit encore de nos jours son développement d'une manière remarquable, si l'on en croit les titres de presse tel que : L'appétit européen de Poul (La Dépêche du Midi, édition du 15 septembre 2010. Voir en fin de volume).

* anciennement et populairement, employé d'un magasin de nouveautés.

Généalogie succincte de la famille POULT

Émile Poul

Venu de Suisse italienne - Cafetier à Rodez
Meurt aveugle à 95 ans

Il laisse

Adolphe Poul
Pâtissier-confiseur
Décède à 45 ans

Gervais Poul
Meurt sans enfant

Jean Poul
Pâtissier
rue des Carmes

père de

père de

Jean-Émile Poul
(1862-1950)

M^{me} Manon
Avoué à Rodez

qui épouse Berthe Meuly (1864-1920)

Ils ont deux enfants :

Marthe, qui épousera à Marmande

Léo Rouleau (Maître d'hôtel puis maquignon)

et qui aura de lui 4 enfants : Daniel, Maurice, Guy et Yves

et **Adolphe**

(1895-1930), qui épousera Marie-Madeleine Syrieyx (1895-1986) (rencontrée en 1914) le 31 octobre 1917, à l'âge de 22 ans de qui il aura 3 enfants :

Suzanne, Denise et Jean-Émile,

ce dernier né le 17 mai 1926

décédé le 30 mars 2006 sans enfant

Cet Adolphe sera le héros malheureux des inondations de 1930.

Voici ce que nous pouvons dire de sa vie et de son acte d'héroïsme, et de POULT en général.

Notre histoire commence le 15 juin 1895. C'est un samedi, un samedi comme bien d'autres. Par suite de l'intransigeance du pouvoir royal, le conflit entre la Suède et la Norvège qui peut, à un moment ou à un autre prendre une tournure inquiétante, ne change rien au train-train montalbanais. Ni non plus les démêlés de M. Camille Delthil, maire de Moissac, avec ses détracteurs à propos de l'affaire des legs Claverie.

Au 17 de la rue des Carmes, à Montauban, une grossesse est mûre.

Pour Berthe, ce jour de la Sainte Germaine est différent des autres. Son enfant vient de naître. Les vagissements du petit être remplissent la chambre, s'échappent par la fenêtre et courent dans la rue. C'est un garçon. Le nouveau-né est aussitôt prénommé Adolphe-Martin-Charles-Gervais.

Marthe a un petit frère. La famille Poult vient de s'agrandir. Poult c'est le nom du père. Il est connu, très connu à Montauban où il est pâtissier.

Adolphe fait ses études à Saint-Théodard.

Le 11 janvier 1908, la presse nationale annonce que c'est Aristide Briand qui succède à Guyot-Dessaigne. Cette information d'un grand intérêt local n'intéresse pas du tout le jeune Poult. La politique à douze ans et demi, pensez donc ! Par contre, l'exploit réalisé par Henri Farman* le 13 janvier le passionne. Il en parle avec enthousiasme dans la cour du collège Saint-Théodard avec ses camarades.

À 15 ans, la situation de son père le lui permettant, Adolphe s'essaie à divers sports. Il fait du football, du cyclotourisme, de la natation et de l'aviron. Il fait aussi, mais épisodiquement, de l'équitation et de la spéléologie.

Nous sommes en 1910, l'année où, le 11 août, la Tour de Lautier qui datait du XV^{ème} et servait de support au tocsin s'est écroulée, rue de l'Horloge.

* Farman est le premier « sportsman » qui ait pu faire voler un aéroplane sur un circuit d'un kilomètre. La difficulté du programme de l'aviateur, c'était le virage.



En 1914, il se lie d'amitié avec Jean-Mathieu Syrieyx*, nouveau camarade de collège dont la famille vient d'arriver à Montauban. Jean-Mathieu a une sœur, Marie-Madeleine, qui fréquente l'école de la Sainte-Famille, côte de Sapiac. Comme Jean-Mathieu, elle est pensionnaire. Adolphe fait sa connaissance lors de la kermesse organisée par leurs deux écoles, à la fin de la scolarité de cette même année 1914.

Les vacances scolaires sont là. Pour Adolphe, c'est en même temps le terme de ses études. Il entre dans la vie active et, tout naturellement, il est embauché dans l'usine paternelle.

Sans plus attendre, le paternel envoie son rejeton en Suisse afin qu'il effectue un stage pour perfectionner ses connaissances en biscuiterie industrielle. Il veut avoir, plus tard, un successeur digne de ce nom.

Adolphe envoie une carte postale à Marie-Madeleine. Sans doute pour lui montrer qu'il ne l'oublie pas. Car de retour de Suisse, il ne peut résister. Il lui écrit une lettre. C'est une déclaration d'amour :

« ... et le temps que j'ai passé en Suisse et que vous avez su me rendre si agréable. Je me remémore toutes nos promenades, de la première jusqu'à la dernière, du jour où nous fîmes connaissance au jour où je vous dis adieu. Je les revis en imagination et pleurerai de rage, si je pouvais pleurer ; à la seule pensée de cette nouvelle vie, si pleine de charmes pour moi, coupée à l'instant même où elle venait de naître et ne faisait que commencer ; depuis que je n'ai plus nos promenades du soir, je me trouve très désorienté, dès le souper fini quand je ne suis pas avec mes camarades dans leurs parties de nuit, je me sens tout drôle, et jusqu'à l'heure où je m'en vais coucher, reportant mes idées en arrière, au temps trop loin hélas où nous courrions tous deux sur les bords du lac. Je fouille ma mémoire et revis pour me leurrer un passé qui n'est plus. J'avais tellement pris l'habitude de vous avoir comme seule confidente, comme vraie amie, que je n'ai plus la force de me confier à personne, pas même à mes anciens amis qui, me trouvant changé, se demandent parfois qui m'a volé à eux.

* Jean-Mathieu Syrieyx fera une carrière militaire exceptionnelle.

Je travaillais en Suisse 11 heures durant, mais le peu du temps qu'il me restait coulait pour moi heureux.

À l'heure actuelle, je ne fais rien ! rien ! sinon que m'amuser, et je suis constamment triste, et mon rire est forcé.

Pourquoi cela ?...

Je vous quitte, car j'ai la tête en feu ; il est d'ailleurs tard. Le jour commence à poindre et j'ai besoin de repos.

Adieu donc ».

Mais voilà que, le 19 décembre 1914, il est appelé au 14^{ème} Régiment d'Infanterie. C'est normal : il a 19 ans et demi. Et malheureusement c'est la guerre. Presqu'aussitôt, le 17 janvier 1915, il est transféré au 5^{ème} Régiment de cuirassier avec lequel il connaît le front. Il se distingue en Champagne. Ce qui lui vaut d'être cité à l'ordre de la Division le 24 septembre 1916 :

« A fait preuve de sang froid et d'une énergie dignes d'éloges, et a contribué à relever le moral de ses camarades ».

Cela lui vaut la Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Quelques mois plus tard, il demande à être versé dans l'aviation. Ce qui lui est accordé. Il est muté au 1^{er} Groupe d'Aviation le 31 mars 1917. Il fait alors la connaissance de Guynemer et de Nungesser.

Il devient moniteur d'aviation à Châteauroux, puis à Istres (voir note dans son État de services, plus loin).

Au cours d'une permission (qui lui est accordée pour cette raison), il épouse Marie-Madeleine Syrieyx à Montpellier, le 31 octobre 1917. En effet, la famille Syrieyx a quitté Montauban pour s'installer à Montpellier en 1916, cela pour permettre à leur fille de terminer une licence en droit. Marie-Madeleine prête serment d'avocat devant la Cour de Montpellier en 1919. Parallèlement, elle obtient une licence ès lettres.

Le 16 septembre 1919, Adolphe est démobilisé. Il a le grade de sergent. Plus tard, prenant sur son temps de loisir, il participe à des périodes d'entraînement volontaire pour obtenir, le 31 janvier 1928, le grade de sous-lieutenant de réserve.

Après sa démobilisation, c'est tout naturellement qu'Adolphe rejoint l'usine familiale où sont fabriqués les biscuits éponymes. Celle-ci va profiter de son dynamisme tout autant que des compétences de son épouse pour se développer de façon pondérée et régulière.

Adolphe occupe l'essentiel de ses loisirs en faisant du sport. Il pratique le football* et la natation. Mais c'est l'aviron qui prend le plus de son temps libre. Il s'entraîne régulièrement sur le magnifique plan d'eau qu'offre le Tarn en amont de la chaussée du moulin de Sapiacou. Il est adhérent du Club Nautique Montalbanais, entité créée en 1905, dont il devient le président. Il fait aussi du cyclotourisme comme le démontre le compte rendu qui suit. Il est président de la Commission du Tourisme du Véloce-Club Montalbanais. Il est également membre de l'Aéro-Club de France et de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne.

C'est un citoyen très engagé dans la vie de la cité, à la conscience civique élevée.

Survient l'inondation du 3 mars 1930. Malgré une famille de trois enfants dont le plus petit, Jean-Émile, n'a pas encore quatre ans, Adolphe se lance - pour lui « tout à fait naturellement » - dans les opérations de sauvetage. Il y trouve la mort.

Cette disparition affecte profondément Marie-Madeleine Poul. La veuve tombe malade. Elle est opérée. Bien malgré elle, elle se trouve éloignée de l'usine.

Aussi c'est un fils de Marthe, Maurice Rouleau, qui est appelé par son grand-père à la direction de l'usine.

Remise de ses soucis de santé, Marie-Madeleine reprend ses activités d'avocat-conseil pour élever ses trois enfants. Puis elle sera hôtelière à Toulouse en 1934.

Jean-Émile Poul, le seul enfant mâle du héros, sera malheureux toute sa vie d'être injustement éloigné de l'usine qui devait revenir à son père... et sans doute à lui, un jour.

Sur la fin de sa vie, il écrira, plein de rancœur : « *Léo et Marthe aurons la même passion pour l'argent... Cela nous sera fatal* ». Il fait allusion à ses oncles.

Jean-Émile ne pouvait pas voir sa tante, et encore moins son oncle. Ils l'avaient spolié d'un bien qui ne pouvait qu'appartenir à son père, ce héros, son héros.

* L'anglicisme football, à l'époque, désignait aussi le rugby. L'U.S.M. a été créée en 1903.

État des services d'Adolphe Poult

Adolphe, Martin, Charles, Gervais Poult
né le 15 juin 1895 à Montauban

- Appelé au 14^{ème} Régiment d'Infanterie le 19 décembre 1914, il a 19 ans
- Passé au 5^{ème} Régiment de Cuirassiers le 17 janvier 1915
- Parti aux Armées le 19 juillet 1915
- Passé au 3^{ème} Régiment de Cuirassiers le 27 juillet 1915
- Passé au 5^{ème} Régiment de Cuirassiers le 4 juin 1916
- Brigadier le 7 septembre 1916
- Passé au 1^{er} Groupe d'Aviation le 31 mars 1917
- Sergent le 6 juin 1918
- Démobilisé le 16 septembre 1919
- Accompli 3 périodes d'entraînement volontaire comme sergent pilote au 31^{ème} Régiment d'Aviation et au 31^{ème} Groupe d'Aviation
 - 1^{ère} période du 22 octobre 1925 au 05 novembre 1925
 - 2^{ème} période du 15 octobre 1925 au 29 octobre 1926
 - 3^{ème} période du 15 octobre 1927 au 29 octobre 1927
- Sous-lieutenant de réserve dans l'aéronautique le 31 janvier 1928.
A accompli deux périodes d'entraînement militaire comme sous-lieutenant pilote d'avion au 36^{ème} Groupe d'Aviation
 - la 1^{ère} du 16 septembre 1928 au 30 septembre 1928
 - la 2^{ème} du 15 septembre 1929 au 29 septembre 1929

Campagne

Contre l'Allemagne

du 19 décembre 1914 au 18 juillet 1915 (intérieur)

du 19 juillet 1915 au 30 mars 1917 (Armées de l'Air)

du 31 mars 1917 au 15 septembre 1919 (intérieur)

Bonifications de durée de service pour services aériens
commandés : 4 mois 20 jours

Citation

Cité à l'ordre de la 77^{ème} division en date du 23 septembre 1916.

« A fait preuve de sang froid et d'une énergie dignes d'éloges, et a contribué à relever le moral de ses camarades ».

Décoration

Croix de guerre avec 1 étoile d'argent

NOTE :

À Châteauroux, où il fut pilote-moniteur d'aviation en 1917*, il pilotera des FARMAN et des CAUDRON G3.

Il est dans cette école d'aviation, quand il a un accident sans gravité, ni pour lui, ni pour son passager, l'aspirant Peylon.

Motif : appareil sur le trajet de départ à une cinquantaine de mètres vu au dernier moment – Chandelle, puis abattée** sur le nez à gauche.

Cette même année 1917, il fera la connaissance de Georges GUYNEMER et de Charles NUNGESSER.

En 1918, dans la division CAUDRON, il sera sous les ordres du lieutenant commandant TONIONI.

* auprès de l'Aéro-Club de France, dont le siège se trouvait 35, rue François 1^{er} à Paris.

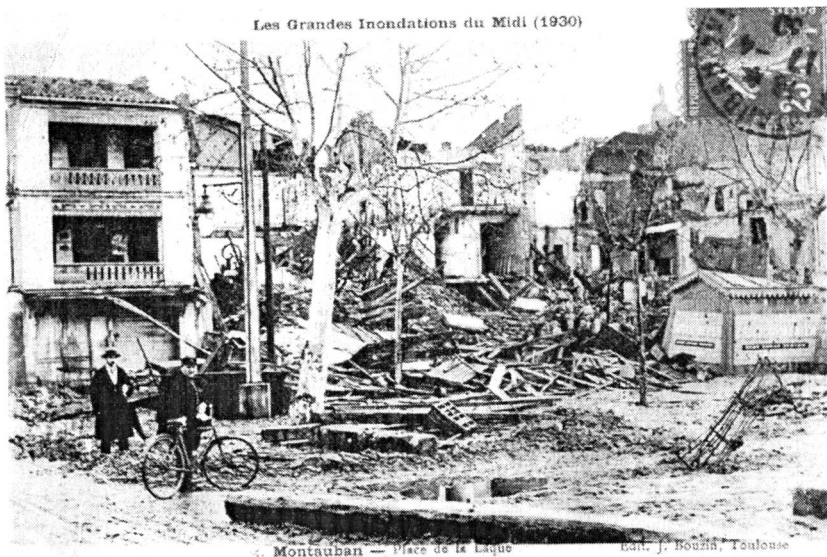
** abattée : rupture d'équilibre d'un avion en vol horizontal, survenant à la suite d'une perte de vitesse.

De 1919 jusqu'à 1929, il pilotera des POTEZ, des CAUDRON, des MORANNE et des BRÉGUET.

Durant toute cette période, Adolphe a effectué plus de 800 heures de vol et plus de 7000 atterrissages.

*

Voilà ce que l'on peut dire de cet homme pour le présenter au seuil de sa vie. Mais que sera celle-ci, qui semble se présenter sous les meilleurs auspices ?



Une fiancée... un souhait : le mariage

Comme on l'a vu plus haut, Adolphe a fait, en juin 1914, la connaissance de Marie-Madeleine* Syrieyx, la sœur de son camarade de collègue Jean-Mathieu Syrieyx. Les deux jeunes gens se sont plus. Ils s'aiment. Au point qu'ils projettent de s'unir.

Mais ils rencontrent quelques difficultés. À cette époque, on ne se marie pas sans le consentement de ses parents. Le père Poult semble faire quelques difficultés. Difficultés – ou doutes – qui sont tout à son honneur : mon fils a-t-il trouvé la bonne personne, et cette personne mérite-t-elle notre famille ?

Voici deux lettres qui nous parlent de ce moment.

*

Lettre de Marie-Madeleine à propos de son amoureux Adolphe

Montauban, le 24 février 1915

Ma chère maman,

Je me porte toujours à merveille en toutes façons. J'ai reçu 2 autres lettres depuis ton départ. Je t'avais dit que le père l'avait trouvé trop jeune pour penser à se marier, alors Adolphe n'a rien réclamé, ni rien avancé de plus.

* Nous écrivons Marie-Madeleine, mais il se peut que ce soit Marie-Magdeleine, avec un « g ».

Elle-même utilise, quand elle signe, le diminutif « Mag » et Adolphe en fait autant quand il lui écrit.

Nous ne pouvons pas vérifier avec l'état civil de Montauban, puisque l'épouse d'Adolphe est née à Périgueux (sans doute ?) et qu'elle s'est mariée à Montpellier. Il faudrait voir l'acte de naissance des enfants, qui ont dû tous naître à Montauban.

Nous utilisons Marie-Madeleine ainsi orthographié, car son fils Jean-Émile l'écrit toujours ça.

Le père sait que son fils connaît une jeune fille qu'il aime et avec qui il veut se marier, et c'est tout. Seulement quand sa mère viendra à Pâques, il lui fera sa complète confession et alors, à ce moment-là, entrons dans la danse et essayons d'enlever le consentement des parents, ce qu'Adolphe espère obtenir.

La lettre d'aujourd'hui est pleine d'espoir ; d'ici Pâques les parents se seront habitués à cette idée, et du moment qu'ils ignorent encore de qui il s'agit, ils ne peuvent rien objecter de plus sur sa jeunesse.

Il me dit aussi que son cheval lui est tombé dessus et qu'il a une jambe toute contusionnée, mais que ce ne sera rien.

Voilà, ma chère maman, tout ce qu'il y a de neuf et ce n'est pas trop triste. Que dit papa de tout cela ?

Mag

Autre lettre de Marie-Madeleine, écrite à Montauban le 16 mars 1915

Mes Chers parents,

Ce soir, j'ai causé sérieusement avec M. Daux. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Adolphe où il me raconte en détail sa conversation avec son père. Ce dernier sait que son fils a choisi et lui en veut un peu de son indépendance, car il pensait faire son mariage. Du reste, voici ce qu'il dit : « La conversation fut courtoise, mais ferme de part et d'autre. On a parlé tout d'abord du mariage en général, puis de la manière dont mon père désire me marier. On parle donc de mariage. À tous ses développements, j'oppose le mutisme le plus complet, mutisme de celui qui écoute fermé une théorie contraire à ses opinions, puis, quand mon père a tout développé, je lui réponds seulement que je suis en train de lui amener une bru qui rempli la majorité sinon toutes ses conditions. Sur ce, regard équivoque de part et d'autre. On sait maintenant que c'est vers le vrai sujet que la conversation va continuer. Mon père ne s'oppose en rien et me dit seulement « Bien. Nous verrons lorsque tu auras l'âge si ton choix sera conforme au mien. Car tu es encore trop jeune et trop inexpérimenté pour juger froidement et correctement en pareil cas. Aimerais-tu ? Ton amour peut être passager. Il y a 1000 chances contre une que tu changes d'idée ». J'ai opposé mon caractère peu changeant,

n'avançant jamais rien à la légère, pesant le pour et le contre de tout... et bien d'autres choses. Il ne le nie pas, veut bien le croire, mais trouve que je suis trop jeune pour engager ma vie et oppose une méfiance née de l'absolue ignorance qu'il a de sa future belle-fille. Par moi seul, il la connaît... (une partie de la lettre est illisible ; la suite laisse supposer qu'il est question du père de Marie-Madeleine) ... s'il veut voir son « futur gendre », je pourrai lui envoyer une photo, mais que je vous demanderai de me garder précieusement ou de me renvoyer.

Dis à papa que souvent nous avons causé de lui et que, d'après ces causeries, Adolphe et moi pensons que son père et le mien s'entendraient très bien pour causer bâties ! ... (Etc, etc. Le reste de la lettre ne présente aucun intérêt).

Mag

*

Si l'on considère ce qui suit, les choses ont dû s'arranger au mieux.

Voici une lettre de Berthe, la mère d'Adolphe, adressée à Madeleine, dont elle écrit le prénom avec un « g », ce qui confirme le diminutif utilisé par la jeune fille pour signer ses lettres, et par Adolphe quand il écrit à sa fiancée (Mag). Le vrai prénom de la jeune fille est probablement Magdeleine.

Il est à signaler qu'au contraire de celle de son fils, l'écriture de Madame Poul est très soignée et parfaitement lisible.

Montauban, le 13 juin 1917

Bien chère Magdeleine,

Comme elle a été vite passée, cette permission d'Adolphe ! Il y a déjà dix jours qu'il est reparti ; il me semble que c'est un rêve. Vous avez dû, comme moi, lui trouver bonne mine ; il nous a donné l'impression d'être mieux portant que jamais.

Il a dû vous écrire, comme à moi, combien il est heureux depuis qu'il est pilote : il a une chambre à lui, et pris pension à l'hôtel, ce qui ne lui laisse rien à désirer au point de vue matériel. Le seul point noir pour nous, et il est gros, c'est le danger permanent qu'il

court lorsqu'il vole. Il a beaucoup de sang-froid, de présence d'esprit ; ce sont deux atouts formidables, mais tout de même, que de risques !...

Enfin, il faut avoir confiance, et espérer que Dieu continuera à nous le garder. Ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'étant moniteur, il n'ira pas au front de longtemps, et peut-être même plus du tout. Au moins, à Châteauroux, il n'est exposé ni aux bombardements, ni aux gaz asphyxiants, et à toute cette chimie diabolique de ces maudits boches.

Il a dû vous dire, ma chère Magdeleine, que j'avais fait le projet d'aller à Paris dans peu de temps, et, au passage, de m'arrêter deux jours à Châteauroux. Nous avons convenu qu'alors, vos examens étant finis, je vous prendrais pour le voir. N'est-ce pas, que cela vous fera plaisir ? Je suis persuadée que M^{me} Syrieyx ne refusera pas de me confier celle que je considère comme ma fille. Je ne puis vous prendre à Paris, descendant chez ma belle-sœur, et devant y séjourner un mois, pour un traitement médical : mais après nos deux jours à Châteauroux, nous prendrons chacune notre direction, et quand je serai de retour de Paris, j'espère bien que vous viendrez passer quelques jours à Montauban, dans notre nouvelle installation. Cependant, ma chère Magdeleine, si cela vous arrangeait mieux que nous n'allions à Châteauroux qu'après mon séjour à Paris, dites-le moi bien simplement, car il me serait tout aussi facile de m'y arrêter à la fin de mon voyage. Le cas échéant, nous nous y rejoindrions à la date que nous conviendrions, et nous rentrerions ensemble à Montauban, où vous resteriez un peu avec nous. Je vous laisse le choix : faites comme cela vous arrangera le mieux, et dites-le moi bientôt, afin que je puisse prendre toutes mes mesures au préalable.

Avez-vous toujours de bonnes nouvelles de votre frère ? Espérez-t-il toujours pouvoir aller à Fontainebleau ? Je le désire de tout mon cœur.

Ma lettre vous trouvera, sans doute, ma chère Magdeleine, en pleine effervescence d'examen. Qu'il me tarde, mon Dieu ! de vous en savoir débarrassée ! Adolphe m'a dit que vous étiez fatiguée par ce surmenage, et qu'il n'était pas trop tôt que cette époque soit passée. Dès que ce sera fini, dites-moi le résultat, et surtout, reposez-vous sérieusement. Il faut vraiment que vous ayez le cerveau bien solide, pour supporter tout cela ! Ah ! que cette guerre est longue ! Sans elle, vous seriez, et nous serions tous plus tranquilles actuellement ! Et quand en verrons-nous la fin ? Rien ne le fait prévoir.

J'ai eu ce matin des nouvelles de Marthe. Son docteur, voyant que cette jambe enflait de nouveau dès qu'elle essayait de marcher, a déclaré qu'elle était trop jeune pour rester toujours allongée, et qu'il fallait en finir. Il a conseillé à Léo de la prendre en auto à Bordeaux, pour y consulter le docteur Arnezan, qui est une sommité médicale. Ils y sont allés lundi. Le docteur Arnezan leur a dit qu'elle était complètement guérie, qu'il n'y avait aucun danger à marcher, malgré l'enflure, qui persistera encore quelque temps, et lui a ordonné des remèdes pour activer la circulation du sang. Ils sont donc revenus enchantés de leur voyage, et vous pouvez penser, si de notre côté, nous sommes contents d'être débarrassés d'un souci qui durait depuis plus de quatre mois.

Les enfants vont très bien. Petit Maurice n'est plus emmailloté, à sa grande joie ; il gigote à son aise, ne pleure jamais, devient très intéressant et gras comme un petit ortolan.

Quant à Dani, c'est un amour ; depuis qu'il est en culotte, il se croit un homme, et traite dédaigneusement de filles, les petits garçons qui sont en robes.

Léo a toujours son asthme, mais il va mieux, et se propose d'aller faire une cure au Mont-Dore. En ce moment, les remontes sont suspendues pour un mois au moins, ce qui lui donne plus de liberté. Il en est contrarié tout de même, car on ne l'a averti de cela qu'au dernier moment, et qu'il a une centaine de chevaux dans ses écuries. Si cette mesure avait été prévue, il n'aurait pas fait tant d'achats, car la nourriture de ces bêtes, et le personnel qui lui est nécessaire, lui occasionnent une dépense de 400 francs par jour, ce qui est, pour lui, une grosse perte. Cela ne vous étonnera pas, cette désinvolture de l'administration militaire, qui ne se fait jamais scrupule de jongler avec l'argent des commerçants ; on dirait même qu'elle y prend plaisir. Nous voyons bien pour nous-mêmes, ce qu'elle nous a été préjudiciable. Cette malheureuse fonderie n'a jamais pu fonctionner par sa faute. Elle nous donnait du coke et quelques jours après, elle l'attribuait à d'autres industriels, juste au moment où toutes les dépenses étaient faites pour marcher. Finalement, ma chère Magdeleine, nous avons été fatigués de nous faire du mauvais sang, et de jeter l'argent par la fenêtre, sans d'autre résultat que d'amuser ces Messieurs. Nous avons vendu tout le matériel la semaine dernière, à un industriel de Castres, et nous n'avons pas beaucoup perdu. Il nous prend aussi toutes les marchandises au prix coûtant, nous défrayant même

des transports et camionnages. Cette semaine, on démonte toutes les machines, et nous sommes payés au comptant. Je vous assure que mon mari et moi sommes contents d'être débarrassés de tous ces ennuis. Nous avons un bâtiment construit, c'est vrai, et qui nous a coûté assez cher ; mais ce n'est qu'une avance de fonds, car momentanément, nous y logerons tous nos embarras, et après la guerre, nous y créerons une autre industrie alimentaire, la chocolaterie probablement.

En attendant, nous sommes rentiers depuis le 15 mai. Le décret de fermeture nous est bien sensible, lésant grandement nos intérêts. Nous avons dû fermer laissant à expédier plus de dix mille caisses de biscuits. C'est navrant de falloir abandonner un pareil travail ! Mais il ne faut pas se décourager, ce ne sont que des ennuis passagers. Pourvu qu'Adolphe revienne, nous oublierons tout. Et alors notre industrie reprendra avec plus d'essor que jamais. Vous nous seconderez tous les deux, et nous rattraperons le temps et l'argent perdus.

Je ne suis pas encore guérie de ma sciatique ; samedi et dimanche, j'ai dû rester allongée, étant incapable du moindre mouvement. Mon mari m'a fait des frictions très énergiques, avec un (illisible) à base de méthyle qui m'ont beaucoup soulagée. Depuis hier je ne souffre presque pas ; j'ai même pu aller à Villebourbon, mais j'étais tout de même bien fatiguée. Quelle patraque je suis !

Madame Syrieyx n'est-elle pas trop fatiguée ? Donnez-moi de ses nouvelles quand vous m'écrirez. Et M. Rémi ? Est-il guéri de sa sciatique ?

Présentez-leur notre affectueux souvenir.

Adieu, ma bien chère Magdeleine. Mon mari se joint à moi pour vous faire mille baisers. Bien à vous.

Berthe

P. S. : Ci-inclus un billet de Montpellier qu'Adolphe nous a laissé, que vous utiliserez mieux que nous.

Bien que cela n'ait rien à voir – quoi que ? – avec Adolphe, voici une lettre écrite par Georges Guynemer, l'un des héros de l'aviation lors de la première guerre mondiale.

Ce dernier répond à Jacques Mortane*, journaliste qui s'est spécialisé dans l'aviation, et qui souhaite avoir un maximum de détails sur la disparition du grand Dorme, lui aussi pilote de guerre, afin de rédiger un article.

Comment et pourquoi cette lettre est-elle « tombée » entre les mains d'Adolphe ?

Hôtel Édouard VII, Paris, le 3 août 1917

Mon cher Mortane,

Vous me demandez quelques mots sur notre pauvre camarade Dorme** ; je m'empresse de lui rendre ce devoir.

La disparition de Dorme est certainement la plus grande perte qu'ait faite l'aviation. Tout le monde connaît, ne fut-ce que par communiqué, sa merveilleuse maîtrise, maîtrise faite de virtuosité du pilotage, d'une science incomparable dans l'approche de l'ennemi, d'une rare précision de tir, et par-dessus tout, d'une audace calme et réfléchie que rien ne troublait. Mais ce que l'on ne connaîtra jamais assez, ce sont les qualités non plus du soldat, mais de l'homme.

Sa droiture, sa simplicité, sa bonhomie lui avaient valu l'affection de tous. D'une énergie de fer, il était la douceur même : le père Dorme !

* Anagramme de Joseph Jacques Philippe Romanet (1883-1939), écrivain et journaliste spécialiste de l'aviation.

** René Pierre Marie Dorme, né en 1894, est mort au combat. Il a été abattu le 25 mai 1917 aux alentours de Reims. C'était le 9ème as français dans les communiqués officiels. Il était surnommé « le Père », « l'Inimitable » et « l'Increvable ».

Quel que soit son sort, tous ses camarades ont la volonté de le venger, mais, malgré de sinistres nouvelles, nous voulons douter encore et garder au cœur l'espoir qu'après la victoire nous verrons notre vieux camarade, dont nous ne pouvons parler sans émotion.

Georges Guynemer

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'G. Guynemer', with a long, sweeping underline that extends to the right.

P.S. : Je vous enverrai plus tard les quelques notes demandées. En tous cas, 49^{ème} le 27 et 50^{ème} le 28 sur mon appareil.

NOTE :

Georges Guynemer, tout le monde le sait, fut un héros de l'aviation durant la guerre de 14-18 (il était décrit comme l'as des As du fameux groupe des Cigognes). Quand il dit ici, en post-scriptum : 49^{ème} et 50^{ème}, il informe le journaliste que, pour ce qui est de son palmarès, il a abattu 50 avions ennemis.



Jacques MORTANE



René DORME à 23 ans

Lettre dont l'auteur n'est pas identifiable, où il est question d'Adolphe.

Il semble évident que cette lettre est adressée à Marie-Madeleine Syrieyx, épouse Poulth depuis le 31 octobre 1917. La jeune femme vient de réussir ses examens et prêter serment d'avocat à Montpellier. Elle est félicitée.

Sapiac, ce 5 juillet 1919

Cher Maître,

Hourrah ! hourrah !

Ils sont bien mérités. L'Express m'avait déjà révélé votre succès ; et j'étais sûr que vous viendriez me le communiquer. Je m'en réjouis. Vous voilà parée à tout événement.

Espérons que Dieu voudra que vous veilliez à la propagation des biscuits plutôt qu'à la réparation des brioches ! Et qu'Adolphe sera bientôt rendu à la vie civile. Je plains ce pauvre Louis* et souhaite l'affermissement de sa santé ; plus de chances de bonheur à Jean ; un peu de tranquillité, et une situation à votre maman.

Amitiés à tous. Et à vous accolade d'un confrère qui a porté la toge de juge et la robe d'avocat... devant l'officialité.

* c'est le plus jeune frère de Marie-Madeleine

1920 ! La guerre est finie depuis quelques mois. Le bon temps commence.

Adolphe se dévoue à deux sociétés sportives. Il leur communique son enthousiasme.

Il s'agit du « Véloce Club Montalbanais », créé en 1877, et du « Club Nautique Montalbanais », créé en 1905.

À cette époque, le V.C.M. rassemble :

MM. GRABIELLE, LARROQUE RAMEY, FERRIÉ, MITTELHAUSER, DELPOUYS, DEVECIS, VIGUIÉ, BASTIT, ROUCHÉ, BOURNAUD, CHARLES, AUBERT, ROUSSOULIÈRES, BOUSQUET Michel, MARTIN, NEULAT et POULT.

Ces messieurs sont souvent accompagnés par leurs épouses.

Le compte rendu de la sortie cyclotouriste qui suit est rédigé par Adolphe Poul.

**

Sortie du 20 juin 1920
à
Saint-Antonin

Présents : M^{rs} Viguié, Bousquet, Neula, Devecis, Ferrié, Grabielle, Charles ;

M^{mes} Devecis et Ferrié ;
M^r Poul

Rendez-vous : Gare de Villenouvelle.

Voyage sans incident, le temps est beau - Arrivée à Cazals 8 heures - On va prendre un café au village - M^r Viguié s'étant attardé en route par suite de panne, la visite aux grottes de Cazals est abandonnée et le groupe pédale le long de la voie sur un sentier cyclable. - Site charmant - À la sortie du premier tunnel Mr Poul prend une photographie - À la sortie du deuxième, pied à terre général - La grotte du Capucin étant dans les parages on va la visiter - M^r Viguié toujours complaisant s'offre pour garder les vélos. L'entrée de la grotte n'étant connue de personne M^{rs} Ferrié et Poul s'en vont à la découverte tandis que, prosaïquement, mais avec plus de sens pratique,

M^r Viguié va demander le renseignement en question à l'indigène qui, de l'autre côté de l'Aveyron, pêche à l'épervier. Une demi-heure après tout le monde s'est rendu à l'entrée de la grotte. Après un temps d'arrêt pour « *désuer* »* un peu, chacun allume sa bougie et l'exploration commence.

Il serait regrettable de passer outre sans mentionner le courage et l'intrépidité dont fit preuve Monsieur Devecis quand, oubliant les embûches multiples et les déboires qui pouvaient l'attendre au cours de cette exploration, il se mit à entonner de cette belle voix que nous lui connaissons tous, le « Ave ! Ave Maria ! » des pèlerins paisibles de la grotte de Lourdes. Tout le monde l'accompagne en chœur – La grotte est à sec, seul le couloir de droite à l'endroit du Capucin est inondé ; l'eau y coule avec un bruit monotone. - Arrivée dans la salle des chauve-souris. – Elles ne se dérangent pas pour nous et se contentent de pousser de légers cris ; l'odeur que répandent ces animaux est mauvaise – On explore toujours plus loin, mais comme l'heure du déjeuner approche on s'apprête à retourner. M^{rs} Charles et Poulst poussent cependant jusqu'à l'endroit où la voûte s'abaisse très près du sol. Le retour à la lumière s'effectue sans accident, tout le monde s'est un peu sali ; mais comme les parois n'étaient pas humides on est vite brossé – Toujours à vélo le long de la voie, le groupe rejoint Saint-Antonin – Le repas à l'Hôtel Picard est à signaler et chacun de nous gardera longtemps le souvenir ému de ce pâté de foie truffé qui remplaça si avantageusement la friture absente.

Voici d'ailleurs le menu :

Potage : consommé
Hors-d'œuvre variés
Poule farcie
Ris de veau aux champignons
Pâté de foie truffé
Haricots verts au jambon
Gigot
Fromages variés
Fruits
Crème – Gâteaux
Vin blanc (épatant)
Vin rouge (pas mauvais – à discrétion)
Café
Coût : 10 francs

* Ce gentil barbarisme est écrit comme cela par Adolphe Poulst. D'autres auraient peut-être écrit : dessuer.

Après cet agréable repas, égayé par les propos plaisants de M^r Devecis, eut lieu la visite de la ville qui, avec sa mairie, ses vieilles rues, ses anciennes tanneries vous transporte aux temps anciens du X^{ème} et XI^{ème} siècles.

À 3 heures départ pour la Gourgue. Unanimement, le trou de la Gourgue, avec ses eaux bleues et son extraordinaire limpidité est trouvé charmant. On s'y repose au frais ; M^r Charles prend deux photographies, M^r Poult une - Il est trop tard pour visiter la grotte de la Gourgue, aussi rejoint-on, Saint-Antonin aussitôt. - Rencontre de M^r Neula qui vient à vélo...

(le document laisse entendre qu'il y a une suite qu'hélas nous ne connaissons pas).

Sortie du 20 Juin 1920

à
S^t. Antonin

Présents : M^{rs} Vigüé, Bousquet, Neula, Devecis, Ferné, Grabelle, Charles, M^{ms} Devecis & Ferné ; M^r Poult
Rondoy. vau. : gare de Villenouvelle - voyage sans incidents.
Le temps est beau - arrivée à Cazals 8 heures - on reprend
un café au Village - M^r Vigüé s'étant arrêté en route
par suite de panne la visite aux grottes de Cazals est
abandonnée et le groupe pédale le long de la voie sur
un sentier cyclable - site charmant - à la sortie
du premier tunnel M^r Poult prend une photographie -
à la sortie du deuxième pied o terre général la grotte des
Bajouins étant dans les farages on va la visiter - M^r
Vigüé toujours complaisant s'offre pour garder le vélo
& l'entrée de la grotte n'étant connue de personne M^{rs} Ferné et
Poult s'en vont à la découverte tandis que pressé par le
manque plus de ses pratiques M^r Vigüé va demander le
renseignement on question à l'indigène qui de l'autre côté
de l'aveyron pêche à l'épervier. Une demi heure après tout
le monde est rendu à l'entrée de la grotte. - Après un temps
d'arrêt pour desuier un peu chacun allume sa bougie
et l'exploration commence -

Fallait-il, entre les deux guerres, déclarer les postes de radio ?

Le lundi 16 juillet 1923, Adolphe remplit la déclaration suivante :

Je soussigné, POULT Adolphe, industriel, 1, Avenue de Mayenne à Montauban, de nationalité Française, déclare être en possession d'un poste de radio électrique de réception privée, pour l'utilisation duquel je m'engage à me soumettre, sans aucune réserve, à toutes les dispositions réglementaires, intervenues ou à intervenir en matière d'établissement et d'usage de postes radio électriques privés.

Destination du Poste : recevoir principalement les émissions radiotéléphoniques, les bulletins météo, les concerts.

But poursuivi : Étude de la T.S.F. par essai de différents montages.

Position exacte du poste : Dans l'immeuble n° 1 de l'Avenue de Mayenne - antenne partant de l'Avenue Jean Jaurès avec entrée de poste Avenue de Mayenne.

Description sommaire du poste : Poste à 3 lampes en haute fréquence dont une détectrice, et deux lampes en B. F. montage Dunoquiès - Basses fréquences de chez Brunet - haut-parleur ordinaire de chez Ducretet - montage avec bobine d'accord et deux curseurs, et avec deux galettes de self montées sur charnières - casque deux écouteurs de chez Ducretet.

Une seule réception indépendante.

Cette déclaration est visée « sans observations » le 17 juillet 1923, par le directeur d'on ne sait quel organisme.

En 1923, le Véloce-Club Montalbanais est constitué comme suit :

Bureau

Président :	M. Larroque Ramey
Vice -Président :	M. Viguié
Secrétaire :	M. Gabrielle Léon
Trésorier :	M. Bousquet père
Archiviste :	M. Delpouys
Secrétaire-adjt :	M. Poult

Commission de Tourisme

Président :	M. Neula
Secrétaires :	M. Grabielle et M. Poult
Photographe et Trésorier :	M. Charles
Capitaine de route :	M. Bournaud

Rappelons qu'à l'époque, les cyclotouristes ne circulaient pas en maillot et short omnicoles ou survêtement bariolé, comme aujourd'hui. Ils pédalaient en costard-cravate et avec chapeau. C'étaient des gentlemen. Ils faisaient partie de la « haute ».

**

En 1923-1924 (et avant et après sans doute) Adolphe adhère en tant que membre fondateur à la Ligue Aéronautique de France, sous le numéro d'inscription 56 940.

Brouillon déchiffré d'un
Discours d'Adolphe Poul
président du Club Nautique Montalbanais
(janvier 1928 ?)

Je garde pour la bonne bouche les remerciements que je dois adresser aux amis qui sont venus témoigner à notre société, qui est aussi la leur, un attachement de longue durée. Ils restent dans l'ombre mais leur amitié, leur attention nous aident à supporter les légers ennuis qui émaillent la carrière d'un président par exemple.

Ils sont venus ce soir pour dire aux tireurs, aux nageurs : nous sommes-là, pensez à nous quand vous défendez les belles couleurs de notre club.

Je dois des remerciements à M. Dufer*, qui est l'apôtre - dans tout ce que cette appellation a d'intègre et de rude - et qui nous témoigne toujours une amitié si bienveillante.

Je dois de même des remerciements à mon ami Frédéric Cayrou qui a bien voulu être des nôtres, et dont la gaité et le bon entrain sont la meilleure garantie de son gage d'amitié.

Salut enfin à notre Président honoraire qui n'a jamais manqué de nous témoigner, et en toutes circonstances, l'attachement qu'il a gardé pour une société qu'il a dirigée fort longtemps.

La fête qui nous réunit doit être la première d'une série de réjouissances que notre Commission des Fêtes nous organisera dans les années à venir.

La fête des Rois est archaïque et attachante. Elle trouve ses origines dans la Bible ; elle est née des mystères du Moyen âge, elle caractérise cette époque.

(suivent des mots privés de phrases, des notes peu lisibles et incohérentes. Puis il critique la société et on ne voit pas très bien où il veut en venir)

Le progrès disperse la famille, éparpille les foules, tue le foyer ; les lois aident à cet état de chose. C'est la fin des longues amitiés. C'est le lourd tribut payé à ce siècle du progrès.

* M. Dufer sera consul de Belgique à Montauban (Faubourg du Moustier). C'est dans ses appartements qu'ont été tournées quelques scènes du film de Robert Enrico : « Le Vieux fusil ».

Les sociétés d'amis sont devenues des sociétés financières.
Les sociétés nautiques (sportives par excellence) s'endorment...

Tout flux entraîne un reflux.

Les sociétés sportives mercantiles se débattent dans le marasme financier ; elles meurent parce qu'elles ne peuvent être basées sur la commercialisation sauf pour les sociétés de boxe et celles de chevaux.

Mais les sociétés nautiques se réveillent et refleurissent dans l'amitié.

Les peines du début sont comme l'arbuste mourant que l'on soigne et qui repart.

Aujourd'hui c'est la première fleur de notre vase qui éclot.

Nous la saluons.

Nous devons aimer cet enfant qui est nôtre.

Et n'oublions pas que l'amitié engendre des devoirs :

1/ devoir du Comité,

2/ des membres honoraires et (illisible),

3/ des tireurs et des rameurs.

Y faillir ce n'est pas être honnête sportivement, c'est trahir l'amitié.

Aussi les sociétés concurrentes trouveront-elles à partir d'aujourd'hui des équipes du Club Nautique Montalbanais coriaces à déguster.

Nous ferons pâlir les étoiles de M. Dufer. Elles sont loin ! Nous ne nous découragerons pas.

Cependant nous avons un premier prix au palmarès des Championnats, et nulle autre société ne peut dès lors opposer une jeune gloire égale à notre jeune et gentille Simone.

J'ose espérer que dans tous les domaines le Club Nautique Montalbanais jouira d'une foule de sportifs consciencieux, parfois même des as aux progrès desquels nous ovationnerons.

J'ai fini maintenant, et je vous ai dit tout ce que je gardais en réserve pour ce beau jour des Rois.

C'est une période nouvelle que nous inaugurons et qui s'ouvre devant nous.

Saluons-là et travaillons à mettre en pratique ce cri si souvent répété :

Que vive le Club Nautique !

Les « virées » des adeptes du cyclotourisme emmenaient Adolphe et ses amis excursionnistes très loin. La preuve en est cette correspondance et la suivante :

Carte postale (Tarjeta postal) envoyée à Marie-Madeleine par Adolphe, depuis Vejer de la Frontera, au sud de l'Espagne, le 24 juin 1929

Ma Mag,

Nous sommes arrivés ce matin à Cadix et j'ai eu le plaisir de trouver ta lettre à l'hôtel quand nous sommes allés déjeuner. Ce qu'une lettre impatientement attendue peut faire plaisir !!!

Je n'ai pu cependant t'écrire de lettre comme je le désirais car nous avons eu des ennuis à la gare, au moment où on nous a délivré les vélos. Des gens nous les avaient abîmés et il nous a fallu travailler pour remettre tout cela en état. Nous avons fait 60 km de 5 à 9 h et nous sommes montés dans ce dernier village andalou où pour le moment, nous attendons que la table soit mise. Je te reparlerai de tout cela.

Je t'aime ma Mag et t'embrasse bien fort.

Adolphe

Le 25 juin 1929, Adolphe et ses amis sont un peu plus loin, près du détroit de Gibraltar. Notre sportif écrit à sa chère Marie-Madeleine depuis Ronda.

Ma Mag,

Nous avons atteint ce soir la pointe extrême de l'Europe et de fort loin le Maroc espagnol. Nous avons quitté Algesiras par le train et sommes en pleine montagne.

Ce soir je t'écrirai une longue lettre, mais comme je ne la mettrai pas avant demain à la boîte, tu auras cette carte en attendant. À tout à l'heure ma Mag. Je t'aime. Baiser de ton

Adolphe

Lettre d'Adolphe à sa femme
datée du 20 juillet 1929
écrite sur un papier à en-tête de la manufacture Poult

Ma Mag chérie,

Après ces deux jours d'attente, j'ai enfin reçu une bonne lettre. Si tu savais combien il me tarde à moi aussi de te retrouver ! Cependant, je m'occupe beaucoup et ça m'aide à moins m'ennuyer. Les préparatifs des régates ne m'ont pas laissé une minute jusqu'à lundi matin, et depuis lundi j'occupe mes loisirs, après ce travail, à aller faire travailler ma petite Diane. Je rentre tard et vais ensuite voir les gosses avec qui je reste jusqu'à 10 heures passées. Je rentre à la maison par la ville et monte vanné me coucher. Il me semble que je suis abruti et c'est ce qui m'aide à moins souffrir de notre séparation. Cependant, une (illisible) « me dure » pour employer cette expression et je n'ose croire que ce soir, par exemple, tu pourrais te mettre en route pour Montauban. Heureusement que j'ai les gosses pour m'aider à prendre patience. Aussi je les bise beaucoup. Cependant j'ai bien mal au cœur en pensant que tu ne peux pas, toi, les embrasser ; elles sont si mignonnes. Denise va mieux et sa diarrhée due aux dents passe. Quand à Suzette, elle devient raisonnable et s'habitue chez ta mère. – Il faut que je t'annonce que Loulou est reçu à ses examens. Aussi est-il heureux et ta mère rayonne – Ma Mag chérie j'aurais aimé attendre ton retour pour te souhaiter une bonne fête avec les deux gosses, mais je ne voudrais pas, qu'étant en voyage et éloignée tu puisses croire que je t'ai oubliée et n'ai plus pensé à ta fête. Je ne pense qu'à ça depuis ton départ et me suis même évertué à trouver quelque chose à mon goût pour toi. Mais jusqu'ici, je n'ai rien trouvé qui me plaise. J'espère cependant que d'ici ton retour je serai en possession de quelque chose qui te plaira. Ma gosse chérie – ma Mag aimée, reçois de ton Willy les bises les plus douces et les caresses les plus tendres. Songe qu'il te prend dans ses bras, et qu'il te berce bien doucement sur son cœur !... Je voudrais t'en dire beaucoup encore. Mais j'ai comme une certaine pudeur à dévoiler sur le papier des mots qui pourraient tomber sous les yeux d'étrangers, ou mieux, d'amis. Je t'aime pour moi et je ne veux pas que d'autres que toi sachent combien je t'aime, ni ne connaissent les mots avec lesquels je te conte mon amour.

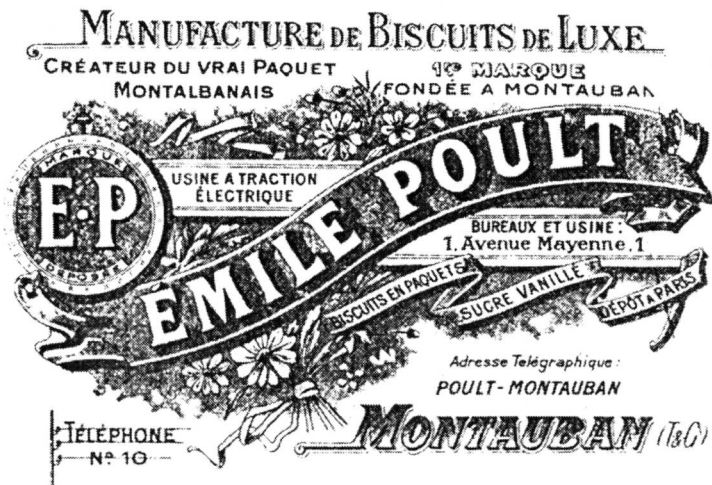
À ton retour, ma Mag, je me rattraperai et on fera bouchées doubles n'est-ce pas ?

Je suis légèrement fatigué car étant seul, je me couche le plus tard possible, car alors rester au lit éveillé me donne plus encore le cafard de toi. Cependant, je veux me coucher de bonne heure ces quelques nuits qui me restent à passer avant ton retour pour être gaillard à ton arrivée. – Je dis ces quelques mots et je pense tout bas : peut-être qu'elle arrivera ce soir. Mais je n'ose pas trop y penser car si je commence à me mettre en tête que tu arriveras ce soir, je serai malheureux tout demain si tu n'es pas là. – Ma Mag ta lettre m'a fait du bien. Je te sens toute proche par la pensée. Reviens-moi vite !

Embrasse papa pour moi.

Mes tendresses les meilleures. À bientôt et de nouveau bonne fête à toi.

Grand fou de Willy



En 1929, Adolphe Poulth donne des conseils techniques sur l'aviron dans un article dont n'avons aucune référence.

Régates à virage

Des articles récemment parus dans ces colonnes préconisaient, au point de vue spectaculaire, les régates d'aviron avec virages. De ce fait, le public voyait la course de bout en bout, et celle-ci se déroulant dans un bassin relativement court, permettait au club organisateur de fermer les berges et de faire recette.

Nous avons tenu à demander à un sportsman bien connu dans le Sud-Ouest, M. Poulth, ce qu'il pensait des régates à virage. Très versé en la matière et président d'une des meilleures sociétés nautiques du Sud-Ouest, M. Poulth nous donne son avis, et il nous dit :

« Cette manière de procéder était jusqu'à ces dernières années généralement appliquée par les Sociétés nautiques du Sud-Ouest : Cahors, Toulouse, Montauban, etc., etc. ; mais, à la demande générale, et malgré leur peu de rendement spectaculaire, les courses en lignes droites ont remplacé les courses avec virages, quitte même à réduire la distance du parcours de 2 000 mètres jusqu'à 1 500 mètres, lorsque le bassin dont on dispose est relativement court.

Si nos Sociétés nautiques ont évolué dans ce sens, c'est pour les motifs sérieux suivants :

- 1° Le course en ligne droite supprime le bris du matériel ;
- 2° Elles rendent aux épreuves leur entière régularité ; dans une course avec virage, même si l'on dispose de plusieurs bouées, le classement se fait toujours au virage à la bouée, et celui-ci dépend :
 - 1° De la bonne position des équipes par rapport à la bouée ;
 - 2° Du bon classement dès le départ.

En effet, l'équipe qui se trouve à l'extérieur du virage doit obligatoirement virer au large, si elle n'a pas pu gagner une grosse longueur franche sur celle qui la suit immédiatement (chose assez rare dans une course disputée).

Elle se trouve donc très handicapée ; cette infériorité est d'autant plus marquée que le nombre des équipes qui se présentent au virage est plus grand.

Autre considération : certains outriggers de course étant plus longs que d'autres (cela dépend de l'origine de fabrication), virent avec plus de difficulté.

Deuxième et grave conséquence des courses avec virage : le matériel s'abîme rapidement ; aux virages, les équipes se coupent respectivement les eaux, les pelles s'entrechoquent, et souvent un bateau neuf est très sérieusement endommagé ; d'autre part, les barreurs pour faciliter la giration de leurs bateaux tirent désespérément sur leurs ficelles, et l'ossature du bateau travaille alors d'une façon d'autant plus violente que la vitesse du bateau est grande ; la rigidité de ces derniers se trouve donc très rapidement compromise. Nous ne parlons pas des difficultés qui peuvent surgir au règlement de la course, quand la part de responsabilité des équipes doit être établie ; des amis deviennent ainsi des ennemis, et les caisses déjà pauvres de nos sociétés nautiques de province voient de ce fait de larges saignées les appauvrir, pour payer de nombreuses et coûteuses réparations.

Dernière conséquence des courses avec virage :

Il faut procéder à un renouvellement plus fréquent d'un matériel très coûteux, et comme nous l'avons dit plus haut, nos sociétés nautiques sont pauvres, elles lassent vite les bonnes volontés, et l'esprit nautique fait faillite.



LA CRUE... LE DÉSASTRE

L'usine, la famille, le sport, les amis... Pour Adolphe Poulta la vie suit tranquillement son cours et laisse entrevoir un avenir plutôt facile.

C'est un homme très jeune, qui va vers ses trente-cinq ans. Il est en pleine possession de ses moyens. Les affaires marchent bien. Il est connu et aimé du plus grand nombre.

Le dimanche 2 mars 1930 arrive. Depuis quelques jours, des trombes d'eau tombent sur les Cévennes, les bassins du Tarn et du Lot, à un degré moindre sur la vallée de la Garonne. Les bassins de l'Orb et l'Aude sont « noyés » aussi.

L'automne 1929 et l'hiver qui a suivi ont été particulièrement pluvieux. Les spécialistes ont enregistré qu'il est tombé 25 % de pluie de plus que la moyenne à la même période. Du 23 février au 2 mars, il a plu tous les jours. Le sol est saturé, imprégné en profondeur. Il n'absorbe plus et les bois n'ont plus soif. Aussi la masse des eaux ruisselle, remplit les rus, les ruisseaux, les rivières. Et puis... il y a la fonte des neiges.

Le Tarn qui, le samedi midi, était à 1,70 m au-dessus de l'étiage, se trouve, dimanche à minuit, à 8,10 m, et il continue à monter jusqu'à atteindre 11,90 m.

Le lundi 3 mars arrive... et l'ampleur du désastre apparaît.

À la Une de « La Dépêche du Midi » du mardi 4 mars 1930 on peut lire en gros titre :

LES INONDATIONS CAUSENT un désastre sans précédent

Des centaines de maisons sont emportées
et l'on compte de nombreuses victimes

Le Tarn cause de terribles ravages sur tout son parcours et de mémoire d'homme, on n'a vu pareilles inondations dans l'Aude

Sous le titre : De désastreuses inondations ravagent le Tarn et le Tarn-et-Garonne, le journal publie l'article qui suit :

Les quartiers et la banlieue de Montauban sous les eaux

Montauban, 3 mars. -

Une inondation qui dépasse en gravité celle de 1826, la plus terrible qui soit inscrite dans les annales montalbanaises, a jeté la panique et la désolation dans notre ville.

Dimanche soir, vers 10 heures, M. le Préfet et M. le Maire de Montauban étaient avisés, par les services des Ponts et Chaussées, de la montée rapide des eaux du côté d'Albi : une crue de plusieurs mètres était annoncée. Immédiatement, les services publics firent alerter les populations riveraines.

À partir de minuit, les eaux envahissaient le quartier populeux de Sapiac et toute la plaine s'étendant jusqu'aux côtes du Fau était inondée et, en hâte, les habitants gagnaient la ville haute.

Rapidement, la crue faisait des progrès. Des maisons s'effondraient et dans la nuit, on percevait des cris de personnes, surprises par la montée des eaux, juchées sur les toits de leur demeure.

Les pompiers, la gendarmerie, la police et des bateliers dévoués portaient les premiers secours.

La ville haute ignorait encore l'étendue du désastre. Ses habitants se sont réveillés dans la stupeur, car les eaux montaient toujours dans la ville basse. Il y a 11 mètres environ de crue vers midi.

Les quartiers Gasseras et Villebourbon étaient envahis par l'inondation. Le Treil était sous les eaux. Les lignes de chemin de fer, coupées en plusieurs endroits, voyaient les trains arrêtés. Les lignes télégraphiques et téléphoniques ne fonctionnaient que très difficilement.

Les rivières du Tarn, de l'Aveyron et leurs affluents continuaient à rouler d'innombrables épaves, indiquant la croissance de la crue.

Les secours

À la mairie, M. Capéran et ses collaborateurs, qui avaient été sur pied toute la nuit, ainsi que M. le Préfet Vidal, M. Sécheyron, secrétaire général, et M. Bousquet, chef de cabinet, s'employaient activement à l'organisation des secours.

Sept bateaux, montés par de courageux sauveteurs, affrontaient les îlots de maisons isolées dans la plaine liquide et ramenaient les familles en péril, qui étaient recueillies chez des habitants généreux ou bien dans les salles préparées à la halle, à l'hôpital, dans les lycées, dans les écoles, etc.

On compte à cette heure une vingtaine de maisons qui se sont écroulées, mais il n'a pas encore été signalé d'accidents aux autorités. Espérons qu'il n'y aura que des dégâts matériels et pas de victimes.

La ville de Montauban se trouve isolée de la gare de Villebourbon et des routes de Lafrançaise, Caussade, Castelsarrasin et Toulouse.

Deux victimes à Reyniès

Trop de communications sont interrompues ; trop de routes sont coupées ; trop de villages sont entièrement isolés pour que nous puissions donner encore, même approximativement, des détails sur l'étendue du sinistre. Il est cependant malheureusement sûr déjà qu'il frappera plusieurs points du département.

À Reyniès, on signale qu'une maison qui était occupée par deux ou trois personnes s'est effondrée. On n'a pas vu ceux qui l'occupaient s'enfuir et on ne les a pas entendus appeler au secours. Sont-ils sous les décombres ? La question se pose avec angoisse dans tout le voisinage.

À Saint-Antonin, deux jeunes gens de 20 ans à peine, puisqu'ils étaient l'un et l'autre de la classe 20, se sont noyés dans le petit ruisseau de La Bonnette.

À Orgueil, plusieurs maisons sont entièrement cernées par les eaux ; un employé de la gare connaissant les lieux vient d'être réquisitionné pour aller délivrer leurs occupants.

À Réalville, la même situation est signalée.

D'autres localités sont encore sous les eaux : Barry-d'Islemade, Albefeuille-Lagarde, Corbarieu, Albias, sans compter une infinité de maisons isolées en bordure des rivières et des ruisseaux qui sont sortis de leur lit.

Publiée au Journal Officiel du 8 mars 1930, une journée de deuil national est décrétée.

Décret n° 37322
du 7 mars 1930
déclarant le dimanche 9 mars 1930
jour de deuil national

Le Président de la République Française,
Sur la proposition du président du conseil, ministre de l'intérieur,

Décète :

Art. 1^{er} – Le dimanche 9 mars 1930 est déclaré jour de deuil national, en raison des morts et des ruines causées par les inondations qui ont ravagé les départements du Midi de la France.

Art. 2. – Le président du conseil, ministre de l'intérieur, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 7 mars 1930

Gaston DOUMERGUE

**

Dans « L'Écho de Paris » du dimanche 9 mars 1930, on peut lire :

Le voyage de M. Doumergue et de M. Tardieu
dans les régions sinistrées

Montauban

En partant de Moissac, M. G. Doumergue répète avec énergie qu'il est nécessaire de déblayer et de reconstruire sans perdre de temps. Les voitures partent à 10 heures, dans la direction de Montauban... Les autorités civiles et religieuses remercient le président de la République et le président du Conseil de l'aide qu'ils apportent à tant de souffrance.

Plusieurs sauveteurs sont présentés à M. Gaston Doumergue, notamment M. Bousquet, chef adjoint du cabinet du préfet, qui, accompagné de M. Poult, a pu sauver de très nombreuses personnes. On sait que M. Poult a été victime de son dévouement.

Les victimes à Montauban

À Montauban le chiffre des morts sera sans doute inférieur à celui déjà annoncé. Hier soir, on avait découvert et identifié 20 cadavres. On espère que le nombre total, quand toutes les fouilles auront été pratiquées, n'atteindra pas cent.

Beaucoup de renseignements manquent encore au sujet de certaines communes, les routes et les chemins étant encore impraticables. Quelques villages sont entièrement détruits, tels que Lizac et Les Barthes, où les habitants attendent au milieu des décombres qu'on vienne les secourir.

On signale cinq victimes à Barry-d'Islemade.

Les obsèques des quatorze victimes du village de Reyniès ont eu lieu hier.



Dans « L'Ami du Peuple » du lundi 10 mars 1930 on peut lire, sous le titre :

**Après le passage du fléau
dans les villes et les campagnes
en ruines , du Tarn au Lot-et-Garonne**
par Maurice Nègre

Montauban, 9 mars. –

Tandis que Moissac compte ses morts, tandis qu'à Montauban, au faubourg de Villebourbon, les maisons croulent une à une, Agen reprend sa physionomie normale.

Devant toutes les portes, les sinistrés ont sorti leurs meubles, leurs sommiers, leurs matelas ou leur linge, afin de pouvoir faire, au râteau, à la pelle et au balai, un premier nettoyage de leur intérieur.

On voit ainsi, dans un pêle-mêle qui serait pittoresque si toutes ces détresses ne serraient pas le cœur, des meubles disparates, depuis le vieux bois de lit en noyer, intact malgré la boue, jusqu'aux meubles plus tape-à-l'œil, de fabrication récente, dont le placage à grand effet se gondole et s'en va par bribes.

Ah ! c'est un rude critérium pour les meubles, qu'une inondation de trois jours !

« Pour les meubles... et pour les maisons aussi », me dit un architecte.

Notez que toutes les maisons qui se sont abattues étaient soit branlantes et vétustes, comme à Villebourbon, soit d'un matériau de qualité inférieure comme à Reyniès, où les maisons de briques crues ont littéralement fondu dans l'eau.

À Moissac, malgré la violence inouï du courant, les maisons les mieux construites – elles sont rares – ont résisté.

Dans « L'Ami du Peuple » du 10 mars 1930, on peut lire, sous la signature de Joseph Rouzoul, l'auteur de « *Notre terroir – Glanes sur le Tarn-et-Garonne* » (1943) :

La fin héroïque
d'un grand athlète :
Adolphe Poult

Sur les champs de bataille de la grande guerre florissaient jour et nuit les plus belles fleurs de l'héroïsme ; aujourd'hui, sur les plaines désolées de nos régions méridionales, la même fleur du sacrifice et du dévouement sans mesure s'épanouit, et nous la cueillons pour la poser avec émotion sur une tombe.

Adolphe Poult est mort, lundi 3 mars, vers 17 heures, victime de son dévouement, de son courage, de son héroïsme, dans les circonstances tragiques qui plongent dans la tristesse, la ruine et le deuil, le Midi de la France.

A. Poult était un sportsman accompli et un sportif psychologiquement social. Par ailleurs, chef d'une industrie prospère, à la tête d'un personnel qu'il aimait et dont il était aimé, Poult avait les qualités d'un chef : il était patron dans toute la noble propriété du terme.

Encore adolescent, il partit à la guerre ; chasseur à pied puis aviateur : sa croix de guerre et la citation qui la motive se passent de commentaires. Il revient à Montauban ; lieutenant aviateur de réserve, il accomplit des périodes et il pratique tous les sports, les sports nautiques en particulier, ceux-là même, canotage et natation, qu'il considère comme les plus utiles dans l'intérêt de ses semblables. Il en est l'animateur, le propagandiste et le mécène. Il prêche d'exemple : il est un modèle de volonté, d'énergie, de dévouement, et sur sa tombe, son camarade du Morussen, président de l'Amicale des Aviateurs du Sud-Ouest, lui adressant le dernier adieu pourra dire : « Quand nous avons appris que Poult était mort, nous ne savions pas dans quelles circonstances, mais nous savions que c'était en faisant son devoir ».

Toute une longue journée, commencée dans la nuit du 2 au 3 mars, Poult, monté avec un de ses camarades, René Bousquet, chef de cabinet du préfet de Tarn-et-Garonne, sur son canot, parcourt les rues inondées du faubourg, au secours des sinistrés qu'il évacue. Il a abandonné sa femme, sa fille, ses parents ; il ne se souvient pas de son usine que l'inondation menace, ravage, détruit... Il y a des

centaines de personnes en péril, il va vers elles, il sauve, il sauve toujours. À 16 heures il s'arrête harassé, et comme on veut le retenir il repart : « Il en reste tant à sauver ! ». Sa barque a chaviré plusieurs fois. Au cours d'un sauvetage, trop frêle, elle se brise : Poult et Bousquet tombent dans un remous. Bousquet peut s'accrocher, on parvient à le sauver. Poult, alourdi par ses bottes, enchevêtré dans une clôture de fils de fer, coule à pic. Le lendemain mardi on retrouve son corps. Mercredi, le ministre des Travaux publics qui est venu se rendre compte de la catastrophe, va saluer cette victime du devoir et épingle sur son cercueil la croix de la Légion d'honneur. Jeudi la ville de Montauban tout entière et les autorités départementales assistent à ses obsèques solennelles, grandioses plus encore par l'émotion qu'elles soulèvent que par les honneurs qui en rehaussent l'éclat. Des discours magnifient ses qualités et son héroïsme, et M. Capéran, maire de Montauban, conclut en exprimant la reconnaissance de la ville dont une rue portera le nom d'Adolphe Poult.

Plus d'une fois, dans nos chroniques sportives, de rowing* ou de natation, nous nous étions inspirés des conseils et des avis de Poult, car nous connaissions sa compétence ; aussi, *L'Ami du Peuple* s'incline-t-il avec émotion devant la tombe de ce grand sportif qui avait mis sa science, son énergie, son entraînement et son dévouement au service de son grand cœur.



* sport de l'aviron.

Poult ne fut pas le seul sauveteur victime de son dévouement. Il y eut Gustave Jay, tailleur de son état, et le maréchal des logis Arthur Poncelet, qui portait secours aux sinistrés avec l'aide de son cheval. La Dépêche du Midi rend compte des obsèques de ce dernier.

Les obsèques
du maréchal des Logis Poncelet
victime du devoir

Montauban, le 9 mars. –

Samedi, dans la soirée, ont eu lieu les obsèques du maréchal des logis Poncelet, du 10^{ème} régiment de dragons, qui fut une des premières victimes de l'inondation.

Dès que les autorités religieuses furent arrivées à l'hôpital, où avait été déposé le corps, le colonel Jamet, commandant d'armes, lut la magnifique citation décernée au maréchal des logis Poncelet et lui conféra, à titre posthume, la médaille militaire.

L'évêque procéda ensuite à la levée du corps et, accompagné de tout le clergé de la ville, des écoles et du grand séminaire, suivi aussi d'une très nombreuse assistance, il conduisit le corps à la cathédrale où il donna lui-même l'absoute.

Montant ensuite en chaire, il prononça une allocution que l'émotion l'empêcha de terminer.

M^{gr} Roques accompagna le corps au cimetière.

Là, quatre discours furent prononcés : par le colonel Guény, commandant le 10^{ème} dragons ; par M. Sécheyron, secrétaire général de la préfecture, au nom du gouvernement ; par M. le docteur Constans, député de Tarn-et-Garonne, et par M. Capéran, maire de Montauban.

Toute la garnison assistait aux obsèques du maréchal des logis et lui rendit les honneurs.

Le maréchal des logis Poncelet était marié depuis quelques jours seulement.

Extrait du journal « Le petit Parisien » du 10 mars 1930 :

Un entretien avec le maire de Montauban

Montauban, 9 mars.

Le maire de Montauban, M. Charles Capéran, ancien sénateur, a bien voulu m'accorder quelques instants.

Assurer le logement et l'organisation de 6 000 sinistrés, tenir à recevoir ses administrés qui demandent ceci ou cela, et avoir été presque toujours dans cette banlieue si étendue de Montauban, voilà ce qu'a fait M. Capéran.

- *Depuis dimanche il n'a pas dormi trois heures par nuit, me confie son chauffeur. Sinistré lui-même à Mazamet, le patron n'a même pas pu aller voir son moulin ravagé.*

- *Quelle effroyable semaine je viens de passer, me dit M. Capéran. Si je m'attendais à voir une chose pareille, depuis trente deux ans que je suis maire ! Toute cette région de si riche production ruinée en quelques heures !*

Dimanche, dans la nuit, un agent est venu me prévenir que le Tarn montait beaucoup.

Le maire fit réveiller son chauffeur, et ils arrivèrent faubourg Sapiac au moment où l'eau faisait sauter un alternateur. Obscurité complète ! Effroyable panique ! Des femmes criant de peur et se sauvant dans l'eau qui montait toujours ; puis ce fut l'éboulement des maisons.

- *Il y eut des dévouements admirables, dit M. Capéran. Aussi ai-je demandé tout à l'heure au Président de la République trois Légion d'honneur : pour le pauvre M. Jay, qui est mort ; pour M. Bousquet, chef de cabinet du préfet, et pour le brigadier Vincent.*

M. Vincent n'est pas mort comme Adolphe Poul et M. Jay. Ce n'est pas qu'il ait pensé à sa vie, car il a réussi les sauvetages les plus périlleux. Et voyez-vous, continuait le maire, il est une chose réconfortante dans un pareil désastre, c'est, outre tant de dévouements héroïques, ce que vous avez déjà signalé : la dangereuse recherche dans les décombres des souvenirs de famille. Quand un peuple montre, à ce degré-là, l'amour des siens, de son foyer...

Une grosse question s'est posée aussi pour le maire : réduire le chômage des travailleurs employés dans les usines ravagées.

- *On y est arrivé, dit M. Capéran. Les usines à gaz et d'électricité fonctionnent, en partie du moins.*



11.34

11. Montauban-Sapisc — Place de l'Église

Edit. J. Bonzin, Toulouse



2. Montauban — Le Tarn - Côte Faubourg Sapisc

Edit. J. Bonzin, Toulouse

14 Faubourg Toulousain



Les Grandes Inondations du Midi (1930)



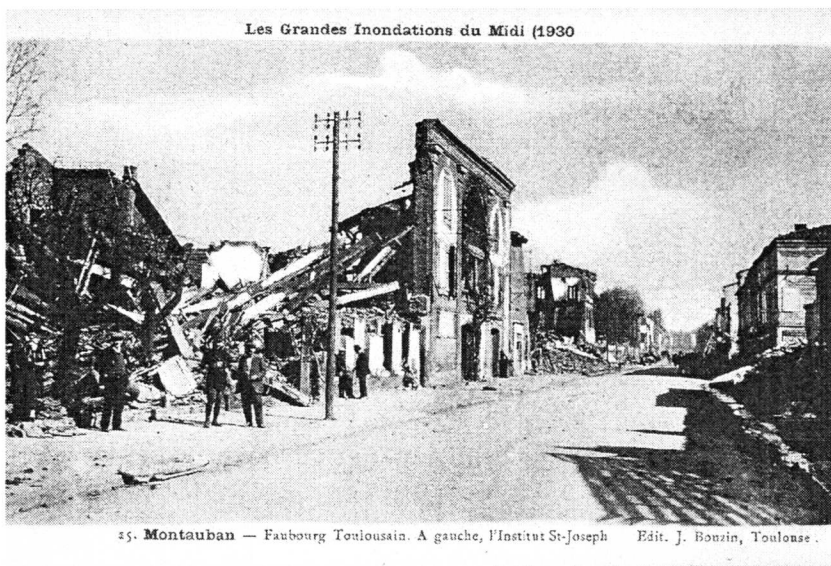
12 Montauban — Quartier de la Gare

Édit. J. Aouin, Toulouse

Le maire passe lentement sa main sur son visage comme pour rafraîchir ses traits, accusés par l'extrême fatigue :

- Tout de même, huit cents maisons effondrées dans les deux nuits ! L'affreuse panique a causé la mort d'une femme qui, du bateau où elle était, s'est jetée à l'eau. On l'a retrouvée à Moissac, avec dix-huit billets de mille francs dans son corsage.

Une mallette contenant pour 40 000 francs de bijoux, emportée du faubourg de Sapiac, a été retrouvée à quatre kilomètres de la ville, et rapportée à sa propriétaire, dont le nom était resté visible sur le cuir.



Comment mourut le sauveteur Poult

Malgré son immense chagrin, M^{me} Adolphe Poult m'a reçu chez sa mère, M^{me} Syrieyx, où elle s'est réfugiée. Les trois petits orphelins, neuf, huit et quatre ans, ont été pris par des amis de Périgueux pour que leur soit épargnée la vue des larmes de leur mère et de leur grand'mère.

M. Poult, dont on sait la mort héroïque après avoir sauvé un grand nombre de personnes, dirigeait avec son père, près de la gare, une fabrique de biscuits où travaillaient une quarantaine d'ouvriers. Il avait gagné la croix de guerre en Champagne, puis il avait été affecté à l'aviation. Il devint rapidement moniteur-pilote à Chateauroux et chef de piste à Istres. Marié pendant la guerre à M^{lle} Syrieyx, une amie d'enfance, aussitôt démobilisé il travailla beaucoup pour remonter son usine qui avait été arrêtée pendant toute la durée des hostilités. Quand sa maison eut repris son développement, il consacra beaucoup de son temps à diverses activités extérieures d'intérêt général. Cet ancien pilote était naturellement resté très sportif. Il fonda un club de rameurs* et se dépensa sans compter pour toutes les initiatives qu'il jugeait dignes d'être soutenues.

Combien touchante dans son laconisme cette formule : « *Il m'a sauvé la vie !* » inscrite sur plusieurs pages, de différentes écritures, sur le registre ouvert à l'église le jour de ses obsèques.

Doucement, simplement, avec cette dignité dans le chagrin qui révèle les grandes forces d'âme, Mme poult consent à revivre pour nous ce que furent ses derniers instants avec son mari.

Ce tragique dimanche – il y aura demain huit jours – vers 22 heures, un voisin vint demander à M. Poult de l'aider à préserver des marchandises que l'eau menaçait. Une demi-heure plus tard il rentra et disait :

- L'eau monte beaucoup. J'ai sauvé sept enfants de force, le père et la mère n'avaient pas bu que de l'eau... Ils m'ont injurié. Eux, on les a sortis comme des sacs.

* c'est une erreur de dire cela. Le Club Nautique Montalbanais a été fondé en 1905. Adolphe avait 10 ans.

C'était l'heure où commença la panique. M. Poult partit avec son propre canoë et sauva encore une trentaine de personnes. Dès lundi, à 5 heures du matin, le commissaire de police signalait par téléphone à cet excellent rameur et nageur que, de nouveau, il y avait des sauvetages à faire. Il avait dormi deux heures : il s'équipa et repartit.

À 9 heures, il rentrait pour manger.

- *Je te confie l'usine, dit-il à sa femme. Je reviendrai te chercher. Fais ton devoir, moi je vais faire le mien.*

Il revint à 15 heures, sans avoir cessé un seul instant d'aller chercher et de ramener des personnes dans son bateau. Pour quitter l'usine, Mme Poult dut à ce moment sortir par le toit d'une buanderie, toit où était accosté le canoë. Ils se séparèrent à la gare. Il était déjà bien fatigué. Ils n'eurent pas même le temps de s'embrasser, une voix criait :

- *Monsieur Poult, venez nous sauver !*

Par la voie ferrée, M^{me} Poult put gagner le domicile de sa mère ; elle arriva bien triste, bien abattue.

- *Nous sommes ruinés.*

Trois heures après son héroïque mari mourait.

M. Bousquet*, le chef de cabinet du préfet, était aussi dans le canoë que le garde républicain fit se retourner en sautant dedans au lieu de se jeter à l'eau. M. Bousquet put être sauvé. Il entendit seulement :

- *Soutiens-moi sous le menton, je n'ai plus de force !*

Et brusquement, il vit M. Poult couler à pic. On retrouva rapidement son corps, sa montre s'était arrêtée à 6 h 20. Les médecins déclarèrent qu'il était mort non pas asphyxié mais d'une crise cardiaque provoquée par l'épuisement.

* René Bousquet, né le 11 mai 1909 à Montauban, assassiné le 8 juin 1993 à Paris.

Dans le même article, il est un autre sous-titre :

Un autre sauveteur héroïque : M. Vincent.

Ce dernier confie au journaliste qui l'interviewe :

- Pauvre Poult, quel chic homme c'était. Il est venu de ce côté, vers l'abbaye, nos deux bateaux se sont croisés. Bon Dieu ! qu'il faisait noir. On s'est reconnu tout de même.

« C'est toi, Vincent ? qu'il me cria. Je suis tranquille ! Tu dois faire du bon travail, toi aussi ».

Pauvre Poult, répète M. Vincent.

Et cet homme qui a risqué sa vie durant vingt-quatre heures pour sauver d'autres existences, ce modèle de farouche énergie essuie des larmes.

Héroïque M. Poult, qu'elles magnifient votre sacrifice ces furtives larmes d'un homme du peuple, votre admirable frère en témérité !

**

Dans un article (non daté) intitulé « Honneur aux Sportifs » ont peut lire cet autre témoignage de gratitude vis-à-vis d'Adolphe Poult :

« ...À Montauban, le Club Nautique Montalbanais de même que l'Aviron ont eux aussi accompli tout leur devoir, car n'oublions pas que Montauban a été encore plus éprouvé que Villemur si on peut dire.

Parmi les membres des Sociétés citées plus haut on nous signale plusieurs sportifs qui ont montré un courage surhumain et ont accompli des prouesses inimaginables.

En effet, nous citerons en premier lieu le regretté Adolphe Poult, Président du Club Nautique, qui a péri au cours d'un sauvetage émouvant en compagnie de M. Bousquet qui n'a pu, malgré tous ses efforts, sauver son camarade. Ensuite Léon Cabot, membre lui aussi du comité du Club Nautique, qui, accompagné du jeune Chalaguié, ont à eux seuls, avec une barque, sauvé des centaines de vies humaines... ».

Lors de sa séance du 24 mars 1930, M. Bourchenin étant président, l'Académie de Montauban observe une minute de recueillement en mémoire d'Adolphe Poul, « mort héroïquement au cours des inondation ».

Dans le recueil de l'Académie de l'année 1930, publié en 1931, page 17 on peut lire :

« ... Mais il est un autre deuil que le printemps calamiteux de 1930 nous a laissé. L'horrible catastrophe du 2 mars devait exiger de nous un tribu. Un de nos membres bienfaiteurs les plus sympathiques, celui qui nous témoignait l'intérêt le plus soutenu et qui souhaitait le plus ardemment notre prospérité, est mort en héros dans la nuit tragique. Bienfaiteur, ai-je dit ? Oui, deux fois bienfaiteur : matériellement dans sa vie, moralement dans sa mort. Au nom de l'Académie, je salue ici une fois de plus une mémoire qui nous demeure précieuse et chère, celle d'Adolphe POULT. Certes, il n'a pas été le seul à faire plus que son devoir, et nous savons qu'à cet égard un Livre d'Or a pu être constitué. Nous n'aurions eu qu'à le feuilleter pour y trouver les éléments d'une phalange sacrée, et citer des noms ce soir, en même temps que répondre à notre rubrique *Encouragement au bien*. Mais vous l'avez compris : ils sont trop et nous nous refusons à faire un choix... ».

Dans le Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, année 1930, on peut lire encore, pages 18 et 19 :

« ... À l'appel annuel de nos disparus je dois faire une place particulière à l'un de nos sociétaires, victime de sa généreuse nature ; à cette simple évocation, le nom d'Adolphe POULT est sur toutes vos lèvres ; toutes les Sociétés de Montauban ont eu – je le disais naguère à un autre étage de cet Hôtel – quelque reflet de cette gloire émouvante. Un cortège nombreux, où votre groupement tenait une importante place, a conduit notre jeune ami au champ de repos. Nous n'oublierons pas ici son souriant visage : il a été immortalisé du reste avec talent dans le bronze par un artiste que vous connaissez tous*, hommage dont nous sommes fiers, rendu à celui qui mourut au soir d'une journée bien remplie par une tâche si épuisante que lorsqu'il tomba à son tour, le sauveteur ne put se relever ».

* Plaquette réalisée par le Comte Renaud de Vezins, offerte par la Société des Officiers de Réserve à la Municipalité et à la famille d'Adolphe Poul.

Dans ce même bulletin de la Société Archéologique, pp. 33 à 53, M. Charles BOUDOU, membre de la société, publie un article intitulé :

Les Inondations en Tarn-et-Garonne

Leurs causes, leurs effets.

On peut y lire :

« Parmi ces sauveteurs dont l'abnégation a atteint les sublimes sommets de l'héroïsme, il en est, hélas ! qui ont péri victimes du devoir, tels les frères Poncelet, sous-officiers des Dragons, uniques soutiens d'une mère restée veuve alors qu'ils étaient encore jeunes ; le garde républicain Maubée, le tailleur Jay, de la Place Lalaque.

La Société Archéologique, en s'inclinant sur ces tombes prématurément ouvertes, salue respectueusement la mémoire de l'un de ses membres, incarnant le sacrifice que seules des natures d'élite peuvent donner en exemple aux générations futures, la mémoire d'Adolphe Poul.

Président du Club Nautique, Adolphe Poul a été sur la brèche dès la première heure du danger, et, sans trêve ni repos, durant plus de deux jours consécutifs et à l'aide d'un léger canot qu'il manœuvrait avec une maîtrise incomparable, il a sauvé plusieurs centaines de personnes. Fatigué, exténué, allant au secours d'un garde républicain que les flots menaçaient d'engloutir, il devait trouver la mort dans ce dernier exploit, de par la faute du garde qui, en sautant brusquement dans l'esquif l'a fait chavirer et s'est noyé lui aussi. Malgré le secours que lui a prodigué M. René Bousquet, jeune chef de cabinet du Préfet et qui l'avait accompagné, Adolphe Poul, pris par une syncope résultant de sa grande fatigue, a coulé dans les flots. Son corps a été retrouvé le surlendemain près de la caserne des Gardes mobiles.

La croix de la Légion d'Honneur a été placée sur la poitrine de notre héroïque collègue par M. Pernot, ministre des Travaux publics.

La ville entière a fait à ce fils de Montauban des funérailles grandioses, et la Société particulièrement gardera toujours son pieux souvenir... ».

Toujours dans le même bulletin de l'année 1930, le président de la Société Archéologique, page 186, « rappelle en termes émus les circonstances douloureuses qui ont empêché la tenue de la séance de mars, et associe la Société aux condoléances adressées aux victimes des inondations. Il salue la mémoire de M. Adolphe Poult, membre de la Société, dont le dévouement, allant jusqu'au sacrifice suprême, honore grandement la cité... ».

**

Dans « La Petite Gironde », on trouve un article, paru le 30 mars 1930, qui n'est rien de moins qu'une prière faite par les sinistrés.

La mort d'un héros

Nous avons reçu la courte lettre suivante :

« À Monsieur le Rédacteur de la « Petite Gironde »

« Monsieur le Rédacteur,

Vous avez émis l'idée que le nom d'Adolphe Poult, ce héros qui au cours des douloureuses journées des 3 et 4 mars*, s'est si courageusement dévoué au sauvetage qu'il a fini par sacrifier sa vie, après avoir sauvé celle de ses semblables, fût donné à une voie de la cité.

Nous approuvons entièrement votre idée. Nous estimons que l'avenue de Mayenne est toute indiquée à cet effet.

Cela n'est pas suffisant, et la municipalité doit aller plus loin dans son geste. Il faut que la plaque indicatrice, au-dessous du nom d'Adolphe Poult, mentionne pour les générations futures, qu'il a donné sa vie au cours du désastre qui a dévasté et endeuillé notre cité, après avoir sauvé plusieurs centaines de ses compatriotes en péril.

C'est le meilleur moyen de perpétuer la mémoire du héros que nous pleurons tous.

Croyez à l'expression de nos sentiments distingués.

Des sinistrés reconnaissants ».

Nous nous garderons d'affaiblir par le moindre commentaire la portée de cette lettre et le vœu qu'elle exprime. J. R.

* on remarquera que les dates ne concordent pas toujours au fil des témoignages. Dans l'article qui précède, on lit : 2 et 3 mars ; ce sont les bonnes dates. Le 4, Poult était mort depuis la veille.

Le 19 mai 1930, la Gendarmerie rédige un procès verbal sous le motif :

Renseignements sur des actes de courage accomplis au cours des inondations de Montauban par M. POULT Adolphe, industriel à Montauban, Tarn-et-Garonne (décédé).

GENDARMERIE NATIONALE

Ce jourd'hui, dix neuf mai mil neuf cent trente à dix heures, Nous, soussigné, RESSÉGUIER Antonin, adjudant commandant les Brigades de Gendarmerie à la résidence de Montauban, département de Tarn-et-Garonne, revêtu de notre uniforme et conformément aux ordres de nos chefs agissant en vertu d'une lettre de M. LE PRÉFET de Tarn-et-Garonne en date du 16 mai 1930 (n° 1761/3 section du 17 mai 1930) avons procédé à une enquête sur les actes de courage accomplis au cours des inondations de Montauban, en mars 1930, par Monsieur POULT Adolphe, industriel à Montauban (décédé), proposé pour la Légion d'Honneur (à T.P.) et avons reçu la déclaration suivante de :

Monsieur ROBERT Jacques, Hubert, Capitaine, commandant de la 12^{ème} Compagnie de la 2^{ème} Légion de G.R.M. à Montauban :

« Présent sur les lieux sinistrés depuis la première heure des inondations, je me suis trouvé avec M. POULT Adolphe dans le faubourg de Sapiac qui a été le premier en danger. Au petit jour, vers six heures, le lundi 3 mars, il a, en compagnie de M. BOUSQUET René, apporté un canoë pour coopérer personnellement aux opérations de sauvetage. À ce moment, je leur ai fait remarquer que les courants devenaient de plus en plus violents et qu'il y avait grand danger à partir avec cette embarcation.

MM. POULT et BOUSQUET m'ont assuré qu'ils en avaient l'habitude et qu'ils pourraient se sortir des mauvais passages qu'ils pourraient rencontrer. Et malgré le danger évident, ils sont partis effectuer des sauvetages dans des conditions extrêmement périlleuses.

Plus tard, n'ayant plus de victimes à mettre hors de danger dans le faubourg de Sapiac, ils sont passés sur la rive gauche du Tarn, où la situation devenait grave dans le quartier de la Bastiolle où ils opérèrent de nombreux sauvetages malgré le danger qui grandissait d'heure en heure.

Un peu plus tard, ils vinrent dans le Faubourg Toulousain. À ce moment, je les rencontraï. Ils étaient exténués de fatigue et de froid. Il était un peu plus de treize heures. Je les engageai alors à prendre un peu de repos et à aller prendre une boisson chaude. Ils me répondirent qu'ils allaient encore faire un tour et qu'ensuite ils rentreraient. À ce moment, l'inondation était à son point maximum de violence, mais ces courageux sauveteurs n'ont écouté que leur dévouement et ils sont repartis une fois encore.

Près de la caserne La Hire, ils trouvèrent en péril le garde républicain MAUBE, qui avait essayé de revenir à la caserne pour sauver la caisse du Mess dont il était le gérant. C'est en essayant de le sauver que le canoë fut chaviré et que les occupants furent précipités à l'eau, au milieu des courants extrêmement violents provenant de la caserne. Le garde MAUBE et M. POULT y trouvèrent la mort, seul M. BOUSQUET réussit à gagner la voie ferrée et à se mettre à son tour hors de danger ».

Lecture faite persiste et signe J.H. ROBERT. Cette déclaration du Capitaine ROBERT nous a été confirmée dans sa teneur essentielle (nombreux actes de sauvetage accomplis dans les circonstances les plus périlleuses pour leurs auteurs, et sacrifice héroïque de M. POULT), par toutes les personnes entendues au cours de notre enquête, notamment par :

M. SÉGUÉLA Léonce, 39 ans, Président de la Fédération et de l'Association Fraternelle des Chemins de Fer, à Montauban.

M. COIGNON Etienne, 37 ans, tapissier faubourg Gasseras, n° 54, à Montauban.

M. BIRAGNET Paul, 26 ans, toucheur de bestiaux, rue du Génie, à Montauban.

M. MERLY François, 57 ans, café Ferbeyre, Place Lalaque, à Montauban, etc.

De plus, le 3 mars dernier, nous trouvant nous-même dans les quartiers de Sapiac et du Faubourg Toulousain envahis par les eaux, nous avons remarqué, à diverses reprises, entre six heures et treize heures M. BOUSQUET et M. POULT qui procédaient ensemble, à l'aide d'un frêle esquif et en dépit des courants extrêmement violents au sauvetage d'un certain nombre d'habitants de ces quartiers.

Tous ceux qui ont été témoins de ses périlleux exploits sont unanimes à exalter les belles qualités de courage, d'initiative, d'endurance et du mépris du danger dont a fait preuve M. POULT Adolphe dans les circonstances tragiques où, dans sa lutte contre les éléments déchaînés, il a sacrifié généreusement sa vie pour sauver celle de plus d'une centaine de ses concitoyens en péril.

Dressé le présent procès verbal....

Signé : A. RESSÉGUIER

12 La Crue sous le Vieux Pont



4. Montauban — Quartier de la Gare

Edit. J. Bouzin, Toulouse

Lors de la séance de la Société Archéologique du 8 octobre 1930, le président de Vezins fait savoir aux membres présents que « la Société a reçu une plaquette éditée par les Cheminots, qui contient l'hommage en vers à Adolphe Poult, par M. Boudou ».

**

Dans « *L'Archer* », Nouvelle Série. N° 12. de décembre 1930, dont Paul Voivenel (1880-1975) est le directeur de publication, on peut lire, sous la plume de Marcel Sémézies* :

LE 3 MARS 1930

Les inondations du Tarn et du Tescou sont habituelles, mais généralement elles baignent les pieds des maisons de Villebourbon en bordure des quais et elles lèchent à peine les plus bas endroits de Sapiac. Il faut remonter à des dates séculaires, 1829, 1766, 1540, pour trouver dans l'histoire locale des excès de crues non pas égalant mais approchant du désastre actuel, et encore, à ces lointaines époques, Villebourbon, Sapiac et la vallée du Tescou étant infiniment moins étendus et peuplés, les malheurs furent infiniment moindres.

Le dimanche gras, 2 mars, fut lugubre d'aspect : un ciel noir et bas, du vent et de la pluie en rafales, la montée lente des eaux jaunes du Tarn, mais on ne s'attendait pas à plus qu'une crue ordinaire dans les 6 mètres, c'est-à-dire sans grand danger. Ce fut dans la nuit que la crue prit une allure excessive, 7 mètres, 8 mètres, 10 mètres. Le Tarn franchissant les quais de Villebourbon envahissait les rues voisines et, refoulant le Tescou lui-même très gros, se ruait dans sa vallée et inondait Sapiac d'abord, toute la vallée du Tescou ensuite.

L'alarme donnée, on fuyait déjà et les sauveteurs civils et militaires commençaient leur œuvre héroïque.

* Poète, écrivain et philosophe montalbanais (1858-1935), auteur de « *Mémoires de ma vie et de mon Temps - 1858 - 1928* », publié par l'Académie de Montauban.

Ce fut dans la matinée du lundi 3 mars que le drame atteignit toute son horreur. Sous un ciel lugubre, d'un gris noir effrayant, sous les coups de vent glacé et les averses obliques, le Tarn avait atteint 12 mètres et conquis toute la plaine depuis la côte de l'Hermitage sur la rive droite jusqu'aux pentes du village de Verlhaguet sur la rive gauche, soit 7 kilomètres, une mer. Les cris d'appel des inondés cernés dans les hauts étages des maisons, les hurlements à la mort des chiens, les mugissements d'effroi des bestiaux, les fracas des maisons s'effondrant, les craquements des grands arbres abattus, se mêlaient au tumulte des eaux du formidable courant. Un spectacle d'une inoubliable épouvante, d'une incomparable détresse, une vision de Déluge.

Le soir les eaux étaient étales, le lendemain elles baissaient lentement, mais Villebourbon, Sapiac et les banlieues des plaines du Tarn et du Tescou, le tiers de la commune de Montauban n'existaient plus. Huit mille réfugiés au moins s'hospitalisaient dans la vieille ville, et d'autres devaient arriver les jours suivants.

Et cela n'est que le point central du désastre qui, en somme, de Villemur à Moissac, sur 55 kilomètres, a pour longtemps ruiné le pays montalbanais. Le Tarn a gravé sinistrement son nom dans l'histoire.

Toujours dans L'Archer cité ci-dessus, Ernest Dufer* prend sa plume et sous le titre

ADOLPHE POULT

nous parle à son tour de la catastrophe. On découvre dans ce récit quelques détails nouveaux.

* Ernest Dufer demeurait 5, Faubourg du Moustier. Il était Belge. Personnalité peu commune, il s'installa dans notre département (Puy-laroque, puis Montauban) parce qu'il avait épousé une Française, mais aussi parce qu'il voulait y devenir fermier. En 1940, il se dévoua corps et âme sur place pour ses concitoyens, et fut très vite considéré de manière très spontanée comme consul de Belgique, alors qu'il n'en avait pas le titre. Il connut très bien Adolphe Poulth qu'il rencontrait au Club Nautique.

Le 3 mars 1930, à l'aube...

Les habitants de Montauban se réveillent, l'angoisse au coeur devant les progrès de l'inondation. L'eau menaçante monte toujours et bientôt ce sera le plus terrible désastre que la vieille cité du Tarn-et-Garonne aura connu.

Dès les premières lueurs du jour un homme est sur la brèche, donnant l'exemple du courage et du dévouement.

Adolphe Poul, président du Club Nautique Montalbanais, n'a pas hésité une seconde à se porter au secours de ses concitoyens en danger.

« *Ma place est là-bas* », dit-il à sa femme en la quittant, malgré les grands dangers qui menacent sa maison et son usine.

Il va où le devoir l'appelle.

L'eau monte toujours et le désastre devient d'heure en heure plus effroyable.

Sans répit, aidé tantôt par l'un tantôt par l'autre, Adolphe Poul parcourt en canoë les rues inondées de Villebourbon et procède au sauvetage des sinistrés.

Chaque minute est précieuse car les maisons menacent de s'écrouler et d'ensevelir les habitants sous leurs décombres.

100... puis 200... puis 300 sauvetages ! Brisé, harassé, Adolphe Poul continue toujours.

Il pense aux siens, à sa femme, à ses trois enfants. Que se passe-t-il avenue de Mayenne ?

L'eau monte toujours...

Il voudrait retourner chez lui car l'angoisse l'étreint. Mais l'idée du devoir, de l'exemple à donner, est plus forte. Il faut qu'il reste tant qu'il y aura des vies humaines à sauver.

Il ne sait pas que l'eau a envahi l'usine et la maison jusqu'à 3 mètres de hauteur, que les enfants ont été évacués avec peine, que sa femme, au milieu des plus grands dangers, sauve les livres de l'usine. Une dernière fois elle s'élanche dans l'eau glaciale pour mettre en lieu sûr une aquarelle que son mari affectionnait particulièrement.

Merveilleux exemple donné par ce couple tendrement uni et dont chacun au même moment accomplit héroïquement son devoir.

La nuit vient...

On n'entend plus que le fracas des maisons qui s'écroulent.
Les habitants sont sains et saufs grâce à Poult.

Il décide enfin de rentrer. Mais au moment où il se dirige vers la gare pour prendre un train qui reste le seul moyen de communication avec la ville haute on le prévient qu'un sinistré appelle au secours.

C'est un garde mobile, juché sur un mur dans une situation périlleuse.

Sans hésiter Adolphe Poult revient sur ses pas et met le canoë à l'eau. Son ami Bousquet l'accompagne.

On leur offre une tasse de café.

Ses mains tremblantes de fatigue et de froid ont peine à le saisir.

Et le drame commence...

Arrivés au pied du mur, Poult indique au gendarme de se laisser glisser doucement, mais ce dernier, perdant tout sang-froid, saute lourdement dans la frêle embarcation et la fait chavirer.

Tous les trois tombent à l'eau.

Bon nageur, mais brisé de fatigue et incapable de lutter contre l'engourdissement qui l'envahit, Adolphe Poult succombe à une syncope.

Les efforts de cette journée tragique ont été surhumains et son cœur n'a pas résisté.

Bousquet gagne le bord à grand-peine tandis que le responsable de l'accident se noie.

Toute la nuit les siens l'attendent... 24 heures après seulement on retrouve son corps. Son visage est calme, les traits reposés...

Une ville entière porte le deuil !

Un Ministre s'incline devant la dépouille mortelle et épingle la croix des braves sur la poitrine de celui qui sacrifia sa vie pour sauver son prochain.

Des funérailles publiques sont faites au héros et les aviateurs, ses camarades de la guerre, lui rendent un émouvant hommage en survolant le cortège.

Le Club Nautique Montalbanais gardera comme une relique sacrée le canoë, témoin de l'héroïsme et de la mort de son président.

La ville de Paris, généreusement, fera édifier à Montauban, une piscine qui portera son nom.

Des milliers d'enfants pourront apprendre à nager et échapper un jour à une catastrophe semblable.

Ainsi sera exaucé un des derniers désirs d'Adolphe Poul, dont il me parla encore quelques jours avant sa mort.

Le 3 mars 1930... Journée de deuil et de malheur !

Montauban en gardera le souvenir pour toujours, comme elle gardera le souvenir d'un de ses plus nobles fils, Adolphe Poul, mort héroïquement en sauvant son prochain.



Dans la Revue de géographie alpine - n° 18-2 - Vol. 18 - de l'été 1930, sous le titre

LA CRUE CATASTROPHIQUE DE MARS 1930
DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE

il est publiée une enquête qui développe toute la genèse de la catastrophe de mars 1930.

Voilà quelques extraits de ce que dit M. Maurice Pardé*, chargé de rédiger le rapport.

« Une crue géante a ravagé le Sud-Ouest de la France au début de mars 1930. Presque aussitôt après, *le Petit Dauphinois* et l'Institut de Géographie alpine nous ont envoyé sur les lieux de la catastrophe pour en étudier la genèse. Cette enquête nous a fourni la matière d'un cours détaillé qui, dès le 18 mars, a été professé à l'École des Ingénieurs hydrauliciens, à l'Institut polytechnique de Grenoble.

Depuis lors, de copieux renseignements complémentaires nous ont été adressés par d'aimables correspondants : M. le général Delcambre, directeur de l'Office National Météorologique ; M. D. Faucher, le géographe bien connu, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse ; M. Ourgaut, maire de Villemur, président du Conseil général de la Haute-Garonne ; M. Lagabriel, proviseur au Lycée d'Agen ; M. Rousselet, principal au collège de Moissac ; M. le Directeur de l'École technique de Mazamet ; MM. Chaillot, Combes et Lehr, respectivement professeurs aux Lycées de Montauban, de Béziers et de Cahors ; M. Blanc, directeur d'école à Saint-Antonin ; ses collègues MM. Bergouniou, de Montricoux ; Cruzel, de Négrepelisse ; Mouysset, de Lafrançaise ; M. Thibaudel, chef de district au Service de la voie des chemins de fer du Midi, à Castres.

MM. les Ingénieurs en chef du Tarn-et-Garonne, du Tarn, du Lot et leurs subordonnés nous ont fait le meilleur accueil, et nous ont communiqué en temps opportun des données précieuses.

* M. Maurice Edmond Pardé (1893 - 1973) était un universitaire spécialiste des eaux douces continentales, un potamologue de renommée internationale. Il fut le fondateur de l'Institut de géographie alpine. Il a été membre correspondant de l'Académie des Sciences (1965), docteur honoris causa de l'université de Bonn, et décoré officier de la Légion d'honneur (1965).

Ces attentions nous ont fait oublier l'indifférence d'autres personnes auxquelles nous avons jugé tout naturel de demander quelques renseignements. Et elles nous ont permis de constituer sur la crue un dossier déjà bien garni. Dès maintenant les causes et le mécanisme du phénomène nous apparaissent avec netteté et nous les croyons de nature à intéresser les lecteurs de la Revue de Géographie alpine* ».

Après cette entrée en matière, M. Maurice Pardé développe son sujet en donnant les causes très précises de la crue (pluies exceptionnelles, saturation du sol, réserve de neige prête à se liquéfier au premier réchauffement, etc.). Il est d'avis que les circonstances qui, en se réunissant, ont amené la catastrophe sont exceptionnelles. Il dit même que c'est du jamais vu.

« La date de la récente catastrophe est peut-être sa particularité la plus étonnante », précise-t-il.

Il nous apprend que des pluies ont éclaté avec violence dans l'après-midi du samedi 1er, qu'elles ont été accompagnées d'orages, notamment sur la Montagne Noire, ce qui a fait grossir subitement le Tarn et l'Agout et tous leurs affluents.

Le spécialiste conclut son long exposé (50 pages) en défendant l'hydrologie et en laissant entendre que si l'On s'était fié aux spécialistes, si On les consultait régulièrement et si On leur faisait confiance, le désastre n'aurait pas été évité, certes, mais toutes les vies humaines des victimes auraient été épargnées. On sent que dans son propos il y a un peu de colère.

« L'hydrologie officielle glisse aussi trop à l'abandon. Elle a connu en France une longue période glorieuse, après les crues de 1856, qui firent éclore une série de belles études imprimées ou manuscrites... Elle a jeté un nouvel et brillant éclat lorsque le Service des Grandes Forces Hydrologiques, bien doté, publiait coup sur coup, tous les ans, tables et débits, cartes et profils à grande échelle,

* M. Pardé précise : Divers articles ont déjà été écrits sur le sujet ; dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1930 (p. 673 - 683), dans *Le Petit Dauphinois*, dans les *Annales de Géographie* (numéro du 15 mai 1930). Nous traiterons de nouveau le sujet avec une documentation enrichie, cet automne, pour la Revue géographique du Sud-Ouest, dirigée par notre ami D. Faucher.

graphiques. Mais, là encore, l'économie, dont la France est décidément éprise, a sévi. Nos ingénieurs actuels valent ceux d'autrefois, mais, dépourvus de personnel technique, ou surchargés de besognes diverses sans cesse accrues, ils n'ont plus le temps ni les moyens de pratiquer sur les gros débits certaines recherches auxquelles on se livrait avant la guerre : jaugeages directs, relevés de sections mouillées, de pentes superficielles, de remous sous les ponts, expériences de rugosité, etc.

Comment pourront-ils reprendre ces investigations tant qu'elles apparaîtront au « Français moyen » – toujours lui – comme le futile passe-temps de fonctionnaires oisifs ? Et cependant le Tarn vient de montrer par un coup de tonnerre que le régime des crues importait à quelques personnes. D'autres rivières l'imiteront, demain ou plus tard, et contre elles il faut préparer la guerre. Pour maîtriser un fléau naturel, pour limiter tout au moins sa malfaisance, ou simplement pour s'esquiver à temps lorsque s'approche l'inéluctable défaite, il n'est pas recommandé de méconnaître la puissance de l'ennemi, la rapidité de ses futures attaques.

Tout ce qui nous renseigne sur les éléments de l'hydrologie : débits ordinaires et extrêmes, hauteur et vitesse des eaux, causes météorologiques, fréquence et mécanisme des crues, offre donc un intérêt pratique et non seulement scientifique de premier ordre.

Le jour où le public n'en doutera plus, les inondations ne prendront certes point fin, mais on les combattra par une défensive plus méthodique et mieux adaptée à leur perpétuelle menace ».



Dans l'ouvrage publié vers l'automne 1930 sans doute, sous le titre :

Inondations du Midi en Mars 1930
Les paisibles rivières devenues
Torrents de ruine et de Mort

On peut lire sous la plume du rédacteur (R.V. ?) :

L'héroïsme
d'ADOLPHE POULT

C'est que cette conquête sur la mort on la devait à la promptitude, à l'énergie des secours organisés, à l'abnégation, à l'héroïsme des sauveteurs qui avaient disputé leur proie à la mort et qui lui avaient laissé la part la plus réduite possible.

On ne pourra jamais assez rendre justice à ces sauveteurs et à ceux qui ont donné leur vie pour les autres.

Parmi ceux-ci, une place à part doit être faite à M. Adolphe Poul, emporté par sa bravoure, et qui succomba abandonné par ses forces épuisées à sauver toute une nuit et tout un jour une centaine de personnes. La barque qu'il montait ayant chaviré, bien que bon nageur, exténué, il se noya.

M. Poul, âgé de 35 ans, était un industriel de Montauban, des plus honorablement connus, ancien aviateur, sportif émérite qui jouissait de la sympathie universelle. Il s'est lancé à corps perdu dans les sauvetages, au milieu de la nuit du dimanche à lundi dans les circonstances suivantes :

M. Poul s'était couché à 10 heures du soir pour rattraper un peu de repos qui lui avait manqué dans la nuit du samedi au dimanche qui avait été occupée par une soirée mondaine prolongée très tard dans cette nuit.

À peine commençait-il à s'endormir qu'on lui signale le sinistre. Il se lève précipitamment et sort à peine vêtu d'un pyjama.

Le premier sauvetage qu'il accomplit est celui d'une famille de neuf personnes, se composant du père, de la mère et de sept enfants.

Dès lors, en bateau, bravant le courant, les remous, les murs qui s'écroulent, les dangers de toutes sortes, il ne cessera de porter secours à droite et à gauche, partout où un appel se fait entendre.

Inondations du Midi en Mars 1930

Les paisibles rivières devenues



Torrents
de ruine et de
Mort

Les deuils
Les ruines
Les héros

Prix
3 fr.

Il est accompagné de son ami, M. Bousquet, le jeune chef de cabinet du préfet du Tarn-et-Garonne, un sportif lui aussi, qui ne ménagera ni ses forces, ni sa vie.

Combien de personnes sauvèrent-ils ainsi, la centaine sans doute et peut-être davantage.

Les rescapés étaient emmenés en barque à la gare de Villebourbon, d'où, par le remblai de la voie ferrée et le pont du chemin de fer qui résistait, ils gagnaient Montauban.

Victime de son dernier sauvetage

Sur le soir, exténué, n'en pouvant plus, il abandonna momentanément la tâche pour aller reprendre des forces.

Comme il regagnait son domicile, on vient le chercher : il y a encore une famille à sauver. Il rebrousse chemin, il l'arrache aux flots.

Un garde républicain désarmé, non loin de là, debout sur un mur, appelle au secours. Poult et Bousquet se dirigent vers lui.

- Sautez dans l'eau, lui crie Poult, je vous en tirerai.

Mais le militaire saute dans la barque qui chavire sous le choc, et voilà les trois hommes à l'eau. Poult d'abord nage bien, mais soudain ses forces l'abandonnent. M. Bousquet vient au secours de son ami, mais il ne peut l'empêcher de couler à pic.

Poult avait succombé des suites de la dépression physique que lui avait occasionnée, durant une nuit et une journée de sauvetage, une dépense trop grande de ses forces.

On retrouva son corps le surlendemain, à l'extrémité du quai de la gare de la petite vitesse de Villebourbon. Les jambes chaussées de bottes en caoutchouc étaient prises dans un réseau de fils de fer, peut-être est-ce à cette circonstance qu'est due sa mort ; le cadavre présentait des bras et des mains crispés, indices de la lutte que ce malheureux héros avait livrée avant de succomber.

La ville de Montauban fit à la dépouille mortelle, des obsèques pompeuses, auxquelles assista une foule énorme ; des discours émouvants furent prononcés par les délégués de l'Amicale des Aviateurs, du Club Nautique, du Vélo-Club Montalbanais, par le Docteur Mallaviale, par M. Capéran, maire de Montauban, qui prit l'engagement de donner le nom d'Adolphe Poult à une rue de la ville.

Le lendemain, le ministre des Travaux Publics, M. Pernot, qui était venu visiter les régions sinistrées, décernait à M. Adolphe Poult, la Croix de la Légion d'Honneur à titre posthume.

Témoignage de René Bousquet

C'est alors que mon camarade Adolphe Poult arrive avec son canoë indien, dont l'aspect fragile contraste avec la violence soudaine des eaux .

Nous décidons de nous porter ensemble au-delà de la ville où nous sentons que de nombreuses vies humaines sont en danger.

Le courant devient d'une force inouïe ; le faubourg Sapiac est un véritable torrent où les fourragères des dragons, dont on ne louera jamais suffisamment le rôle, ne peuvent plus avancer qu'à grand peine.

Le capitaine Robert, de la Garde mobile, nous prie de ne pas donner suite à notre idée. Il juge que c'est là une opération trop périlleuse.

La tâche ne nous apparaît pas aussi difficile et nous partons. Tantôt sur le bateau, tantôt dans l'eau jusqu'aux épaules, nous cramponnant au canoë que le courant heurte avec violence, nous longeons les murs du faubourg en nous retenant aux moindres saillies.

Nous craignons de ne pouvoir aller plus loin. Cependant, après un court repos devant le garage Uzerche, mettant à profit les quelques marches d'un escalier, nous partons sur le canoë en essayant de nous maintenir dans la direction de la route de Corbarieu, reconnaissable à sa double rangée d'arbres.

Mais, à une centaine de mètres de la dernière maison de la ville, celle de M. le pasteur Lafon, notre canoë bondit de droite et de gauche.

Malgré nos efforts, le courant nous entraîne, et, en voulant éviter un choc contre un arbre, que nous pressentons violent, nous prenons notre premier bain forcé.

Heureusement le canoë, en se retournant, nous sert de point d'appui. Cramponnés à l'arbre, nous cherchons un moyen de sortir de là. Hélas, il n'y en a qu'un... mettre à profit le courant, pour atteindre un endroit, où, ayant pied, nous pourrions remonter sur le canot.

Le toit d'une petite maison nous recueille et nous sert de tremplin.

Nous repartons. Les gens réfugiés sur les toits nous indiquent les endroits où nous pourrions aborder pour les sauver. À l'aide de cordes, de draps de lit, avec mille précautions, nous les faisons descendre dans le canoë.

Ce sont les maisons Vinches, Paltrier, Castan, Cié, Gilbert, où des dizaines de personnes se sont réfugiées, que nous évacuons, et tant d'autres, dont je ne connais pas les noms.

Puis, de retour à Sapiac, on nous signale que la dernière maison de la petite place, en face l'église, la maison de M^{me} Carbonnel, je crois, est en danger. Ses habitants demandent du secours, et, depuis plusieurs heures, toutes tentatives pour approcher de cet immeuble sont demeurées infructueuses.

Nous y partons et arrivons à enfoncer la porte, pour pénétrer avec le canoë dans la cage de l'escalier. Mais l'eau monte sans cesse et risque de nous emprisonner.

M^{me} Carbonnel et les huit personnes réfugiées chez elle sont évacuées en trois voyages, ainsi qu'une de leurs voisines.

À ce moment-là, on nous annonce qu'une personne serait en danger, accrochée à un arbre, derrière le moulin de Sapiac.

Nous trouvons, en effet, un homme que nous avons la chance de ramener sain et sauf.

Il nous dit, au moment où nous le déposons sur la terre ferme, qu'une personne est également accrochée à un arbre au-dessus du Club Nautique, 500 mètres environ après la propriété de M. Robert Heim.

Nous remontons la route de Corbarieu, puis, nous rapprochant du lit du Tarn, nous plaçons le canoë en plein courant, essayant peu à peu d'obliquer vers la gauche.

Hélas, nos efforts sont infructueux et le courant nous ramène, après avoir franchi la chaussée de Sapiac, dans la direction de l'ancienne natation.

Nouvel essai, quelques minutes après. Nous chavirons pour la deuxième fois... Enfin, la même manœuvre nous réussit et nous allons aboutir à la première maison de la route de Toulouse.

Nous appelons, nous attendons quelques minutes à regarder de tous côtés... Personne.

Nous retraversons alors le Tarn en oblique et nous aboutissons derrière le garage Uzerche.

De là, repartant vers Corbarieu, nous avons encore le bonheur de ramener quelques habitants de fermes isolées.

À ce moment, voyant que de nombreuses barques sillonnent la région, la plupart des habitants ayant été sauvés, nous décidons de nous porter vers Villebourbon, dont la situation paraît devenir critique.

Il est 11 heures environ. Le Faubourg toulousain, quoique envahi par les eaux, est calme. On peut le traverser en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussi, notre présence avec un canot ne se justifiant pas, partons-nous vers la Bastiole.

Là, situation très difficile. Du courant des épaves arrivent avec violence.

Plus de cinquante personnes sont évacuées des immeubles Gary, Combrié, Bories, Blanc, Martin.

Nous nous trouvons dans le faubourg Gasseras lorsque, à grands cris, de nombreux employés de la gare et agents du Midi et du P.O., parmi lesquels se trouvait M. Séguéla, nous appellent.

Une maison du faubourg Gasseras, accessible par le dépôt des machines, était sur le point de s'écrouler sur ses deux propriétaires qui hurlaient au secours.

Tout en nous demandant de tenter ce sauvetage, les braves cheminots avaient l'air de regretter notre décision.

Le bateau fut mis à l'eau. Les fils de fer, tendus de toutes parts rendaient notre tâche pénible. La maison se lézardait, le toit s'affaissait déjà, le petit balcon de bois s'incurvait d'une manière significative, le plâtre s'effritait.

À deux mètres de la maison, nous abordons contre ce qui, probablement, devait être auparavant un mur de séparation entre deux jardins.

Sur cette passerelle étroite et fragile, nous gagnons la maison... Là un homme et une femme, désespérés, nous disent : « *La mémé est là-haut. Quand elle sera partie, nous partirons* ».

Grimpant au mur, nous allons chercher cette pauvre vieille de 90 ans, roulée dans ses draps et ses couvertures.

Nous revenons la mettre entre les mains des cheminots qui nous regardaient. Puis nous allons chercher l'homme et la femme.

Et aussitôt, la maison s'écroule.

Sans nous attarder, nous continuons encore à opérer des sauvetages dans le faubourg Gasseras, la rue du Génie, la place Lalaque.

À ce moment, M^{me} Poult, dont la maison est cernée par les eaux, appelle au secours.

À grand peine, nous arrivons à aborder derrière l'immeuble et à amener M^{me} Poult et sa bonne que nous laissons sur le quai de la gare.

Notre fatigue devient extrême. Poult, assis dans un coin du hall de la gare, pleure, tant il est douloureux de se sentir anéanti alors que la situation exige, à chaque minute, des forces et une vigueur nouvelle. Côte à côte, nous nous trouvons dans un état voisin de l'évanouissement.

Pendant quelques minutes, je continue seul, mais il vient bientôt me rejoindre.

Un train doit partir dans un quart d'heure. Nous nous décidons à prendre du repos et à regagner Montauban par la gare de Villenouvelle... L'heure du départ approche, et... notre indécision grandit.

Au moment où le train va s'ébranler, nous sommes encore sur le quai de la gare. Il part... nous n'avons bougé ni l'un ni l'autre. Sans regret, tacitement d'accord, il nous est apparu que notre devoir était de lutter encore...

Nous avons faim, très faim... 18 heures sans manger, dans l'eau glacée.

Au milieu du fracas des maisons qui s'écroulent, nous entendons le train qui s'éloigne.

À cette heure peut-être sentons-nous combien il est imprudent pour nous, de ne pas nous avouer vaincus.

Les sauvetages continuent dans la même atmosphère pénible, au milieu des cris et de la désolation.

À deux reprises, tout près de l'endroit de l'accident qui fut fatal à Poult, notre barque chavire après avoir été heurtée par des troncs d'arbres, des caisses d'essence ou autres épaves. Il est 18 h 30. La fatigue nous mine. Devant tant de misères, devant ces enfants que leurs cris nous font deviner sur les toits environnants aux côtés de leurs parents affolés, il nous semble que notre cœur se brise. À deux reprises, quelques minutes, je quitte Poult pour téléphoner à la préfecture et donner quelques renseignements.

Nous repartons ensuite vers le faubourg Toulousain dont les maisons s'écroulent sans interruption.

M. Thomas, employé du P.O., qui depuis près d'une heure nous aide à transporter notre bateau, assure seul cette besogne cette fois-ci, avec MM. Blanc et Riche, garagistes, faubourg Toulousain, que nous venons de déposer au rivage, en compagnie de toute leur famille.

À grand peine, nous suivons dans l'eau qui nous arrive à la ceinture. Appuyés sur le bras l'un de l'autre, sentant que, plus que jamais, nous n'avons plus de forces individuelles, que nous ne pouvons compter que sur une coopération plus étroite encore, des larmes de fatigue et de désespoir coulent sur nos joues.

Et voici qu'un garde républicain, assis sur le bord d'un toit, se lève en nous apercevant ; il ne peut douter que nous allions à lui.

Adolphe et moi échangeons un long regard, tellement pénétrant, qu'il me semble voir encore ses yeux fixes, anxieux.

Sa main brûlante étreinte la mienne.

- *Allons-y*, lui dis-je comprenant qu'il voulait solliciter le peu de forces qui me restaient, *mais ce sera le dernier*.

- *Ce sera le dernier*, me répondit-il dans un sourire.

Nous avons, en effet, projeté quelques minutes auparavant, de prendre une ou deux heures de repos, afin de pouvoir continuer dans de meilleures conditions.

Nous prenons place dans le canoë, moi à l'avant, lui à l'arrière et atteignons le toit où était réfugié le garde républicain, nous accrochant aux saillies de la muraille d'une part, aux branches d'un arbuste d'autre part.

Poult, qui est placé au-dessous du garde, lui indique comment il doit s'y prendre pour descendre : se suspendre par les mains, se laisser glisser pour atteindre avec les pieds son épaule, puis, en prenant appui sur ses genoux, gagner une place sur le canoë.

Il n'eut pas le temps de voir comment se produisit la chose... Un choc...l'impression d'une chute, et nous nous trouvions dans l'eau.

Quelques secondes, saisis par le froid, nous nous sentons incapables de faire un mouvement. Mais tout à coup, j'aperçois à mes côtés le garde qui se débat, sur le point de couler. Je le saisis et je vais l'accrocher sur un arbre, à une dizaine de mètres du lieu de l'accident, en lui disant que j'allais revenir le chercher.

Et, en toute hâte, je me dirigeai vers Poult dont la nage me paraissait inefficace.

- *Ça va, lui dis-je ?...*

- *Non...*

Je le soutins... Hélas !... le courant redoublait et usait nos efforts. Nos habits alourdis par l'eau, nous attiraient vers la terre. De tous côtés, des bois, des caisses d'essence, des traverses de la voie du chemin de fer, bondissaient sur les eaux.

Nous étions obligés de plonger à maintes reprises pour éviter un choc qui aurait pu nous être fatal.

La nuit, le froid, la fatigue, l'impression d'un effort surhumain et soutenu, dont une seconde de faiblesse fait perdre le bénéfice, nous enlevaient la plus grande partie de notre confiance.

Nous luttions, malgré tout, désespérément. Je sentais mon camarade s'affaiblir. Mes forces ne me permettaient pas, à moi non plus, d'avoir de grandes illusions.

Cependant, quelques minutes après, Adolphe Poult m'apparût reprendre de la vigueur.

- *Ça va, Adolphe ?...*

- *C'est passé*, me répondit-il...

Une brasse... le temps de tourner la tête pour voir si tout allait bien.

Et alors, vision atroce !... Celle de mon camarade emporté par le courant et aussitôt coulant à pic.

Mon premier mouvement fut d'essayer de plonger pour, tout au moins, retenir son corps.

L'extrémité de mes pieds touche alors un corps dur, ma main rencontra un fil de fer où je pus me soutenir.

Quel phénomène se produisit à ce moment ?... Je l'ignore... Absolument raide, le cœur presque arrêté, incapable de faire un mouvement, accroché à ce fil de fer, je restai là un temps qu'il m'est impossible d'évaluer, jusqu'au moment où un dernier effort m'amena sur les rails du chemin de fer recouverts de dix à quinze centimètres d'eau.

La tête sur une traverse qui émergeait, j'attendis le retour de mes forces. Les instants qui suivirent n'ont pas laissé de trace dans ma mémoire. Je pus prévenir le chef de gare ; je revins ensuite sur les lieux de l'accident pour essayer de porter secours au malheureux garde républicain laissé dans l'arbre.

Je l'appelai à maintes reprises. Alors qu'à un de mes appels, avant de me diriger vers la gare, il m'avait répondu pour me dire que tout allait bien, maintenant plus rien.

Je compris quel avait été son sort.

Découragé, l'esprit et le cœur torturés, en silence, dans un wagon sombre, au milieu d'une foule respectueuse pour le grand malheur qui venait d'arriver, au milieu d'une cinquantaine de personnes dont la plupart devaient la vie à celui qui venait de perdre la sienne, j'ai regagné Montauban.

Autre témoignage, fort intéressant car il est complet. Il fait l'inventaire de toutes les situations engendrées par la crue. Dans son cahier de « Proses diverses », 1929-1931, le sublime Marcel Sémézies ⁽¹⁾ nous racontent à sa façon cette « mémoire de sa vie et de son temps ». Une page de littérature est la bienvenue au milieu de tous ces sombres commentaires.

Il a titré cela :

L'incroyable inondation du Tarn Impressions d'un sinistré

1 - L'arrivée de l'eau

Le 2 mars, je dansais chez ma cousine C. (Eh ! oui, je dansais encore, à 72 ans, mais c'est fini, ce désastre m'a vieilli de dix ans et remis à mon âge). Soirée très gaie : tout le dessus du panier de Montauban, toutes les jolies femmes du 10^{ème} Dragons. Je suis rentré chez moi avant minuit. Ma maison ⁽²⁾ est dans un grand jardin sauvage, hors ville, dans la vallée du Tescou, affluent du Tarn. Une centaine de mètres me séparent du Tescou, 1500 mètres plus loin coule le Tarn. De toute ma vie je n'avais jamais vu les inondations aller plus loin qu'une allée qui longe le Tescou. En traversant mon jardin par une nuit noire à petite pluie dense, j'ai entendu le tapage lointain de l'eau, mais je ne me suis pas inquiété : je savais le Tarn et le Tescou en crue normale après trois mois de pluie, mais rien ne faisait prévoir quelque chose d'exceptionnel. J'ai lu quelques pages de *OEgypto*, un exquis livre de voyage de l'écrivain portugais Eça de Queirós, connu jadis à Cintra et Coïmbra, et mort récemment. En souvenir de notre rencontre de jadis et d'une savoureuse conversation dans le train de Lisbonne à Porto, j'ai entrepris de traduire son œuvre. Puis j'ai dormi lourdement.

Vers 6 heures, ma vieille servante (42 ans de service fidèle) est venue me réveiller en alarme : « *Monsieur, l'eau est dans les prés et dans le potager* ». Fenêtre ouverte sur un jour livide à pluie menue, j'ai vu l'eau entourer presque la maison, ce que je n'aurais jamais cru possible. Le Tescou refoulé par le Tarn montait par les prés, le Tarn

(1) Poète écrivain et philosophe montalbanais (1858-1935) que nous avons déjà rencontré plus haut.

(2) Appelée « Les Anthémis ». C'est dans le parc de cette belle demeure que se trouve le fameux pigeonnier de Montauriol (classé Monument Historique).

se glissait le long du bois et envahissait déjà les communs (écurie, remise, bûcher). J'ai senti que c'était sérieux et je me suis mis à vider les rayons inférieurs de ma bibliothèque de travail (4500 volumes d'histoire, voyages, philosophie, art), pendant que nous allions prendre ce qu'on appelle un bain de pied. Je ne croyais pas à davantage. Pendant que je travaillais ainsi j'ai entendu sous les fenêtres un bruit sourd et doux : l'eau entourait la maison, une eau d'un jaune sale et triste, une eau lourde qui arrivait par bonds rythmiques et rapides, exactement comme les vagues d'une marée. J'ai dit : « *il faut partir, et tout de suite, allez chercher les chiennes* ». J'ai couru prendre tout ce que j'avais d'argent et nous sommes partis, chaussures à la main, déjà cernés. Dix minutes plus tard, nous aurions été bloqués.

J'ai vu pas mal de choses lugubres dans ma vie : les inondations de la Garonne en 1875, un écrabouillement de trains, en mer l'avant de mon navire défoncé par un choc un jour de tempête, des inondations terribles du Pô en Italie et de la Theiss en Hongrie, le tremblement de terre de Nice en 1886 et celui de Messine vingt ans plus tard, j'ai vu la guerre et traversé en Orient les Bolcheviks, j'ai passé à travers des choléras et des typhus, je n'ai jamais ressenti une impression plus noire que celle de cette fuite matinale dans l'eau montante, sous un jour livide, sous une pluie implacable, dans une sorte de silence solennel de la nature qui semblait épouvantée elle-même de son œuvre. C'était du grand tragique.

2 - Le désastre

Le Tarn sépare Montauban en deux parties inégales. Sur la rive droite, haute et en terrasse, à vingt mètres au-dessus de l'étiage, la ville elle-même, la vieille ville farouche et rude, qui osa résister à Louis XIII et à Richelieu et soutint contre eux un siège inoublié. Celle-ci n'a pas été touchée, et toute la vie de la cité s'y est aujourd'hui concentrée. Sur la rive gauche, beaucoup plus basse, un très grand quartier, Villebourbon, et en triangle entre le Tarn et son affluent le Tescou, un quartier allongé, Sapiac. Or le Tarn a dévoré ces deux quartiers, Villebourbon et Sapiac, plus la banlieue autour, et leurs 9000 habitants sont hospitalisés dans la vieille ville. C'est exactement le tiers de Montauban qui a disparu, rasé, rasé net par cette incroyable marée arrivée en trombe. Il faut remonter dans l'histoire locale à 1530 pour trouver quelque chose d'analogue. Et encore le sinistre fut certainement beaucoup moindre, car il y a 400 ans Villebourbon et Sapiac étaient infiniment moins étendus, existaient à peine, et

la banlieue n'offrait que de rares maisons. L'on peut donc dire le désastre sans précédent. En somme le Tarn sur sa rive droite, venu jusqu'à la Côte de l'Hermitage ⁽³⁾, a envahi deux kilomètres de basses terres ; sur sa rive gauche, venu jusqu'au village de Verlhaguet, il a gagné plus de quatre kilomètres. Soit une largeur totale de près de sept kilomètres : c'est presque le Tage entre Lisbonne et Barreira, le Bosphore entre Stamboul et Sentari, non plus un fleuve, un bras de mer.

Dans la journée du 3 mars, je suis revenu à mon jardin. Ma maison, à 40 mètres du point où je dus m'arrêter, était un cube immergé. Je vis l'eau entrer en bouillonnant par toutes les portes, par toutes les fenêtres, et je compris que mes livres étaient bien morts. Serrement de cœur malgré ma longue pratique d'une philosophie gréco-hindoue. J'avais là des raretés précieuses, des choses introuvables, ramassées une à une pendant cinquante ans : 1500 volumes de pièces uniques sur la Révolution et l'Empire, un millier sur les sages de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de Rome ; un autre millier de rares livres de voyages ; toute une collection de beaux ouvrages sur la peinture et la musique ; enfin plusieurs centaines de dictionnaires, lexiques, grammaires, vocabulaires de toutes les grandes langues du monde, langues mortes ou vivantes. Pour acquérir et conserver cela, j'avais tout sacrifié. Et puis mes manuscrits, mes notes de conférences, mes plans de travaux, mes traductions, mes meubles Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, mes estampes, quelques cadres... En une sorte de vision rapide toutes ces choses passèrent devant moi, et j'eus la sensation nette que ma vie n'avait désormais plus de but, que tous les liens étaient tranchés et comme les fatalistes arabes, mes grands amis, je murmurai le mot de résignation : *Inch' Allah !*

D'ailleurs mon désastre personnel devenait si peu de chose dans le désastre général. Aux grondements des eaux, des bruits d'épouvante se mêlaient. Les grands arbres de mon jardin craquaient, semblaient jeter une immense plainte humaine, puis s'abattaient dans l'eau. Plus loin, c'étaient des appels de détresse qui déchiraient l'air : « Au secours... Au secours... ». Des chiens hurlaient à la mort, des bestiaux mugissaient d'effroi. Et, dominant tout cela, l'épouvantable tapage des maisons s'effondrant. La pluie en rafales, le vent sifflant dans le bois ajoutaient à l'horreur de la scène. Vraiment, jamais, nulle part, je ne vécus des heures plus terribles que ces quelques heures d'attente dans la solitude de mon jardin dévasté.

(3) Aujourd'hui boulevard Hubert-Gouze.

Vers le soir seulement, l'eau cessa de monter, et toute la nuit elle resta étale. Le retrait des eaux ne se prononça que dans l'après-midi du lendemain, mardi 4 mars.

3 - La rentrée dans la maison

Le jeudi 6 j'ai pu rentrer chez moi, en enfonçant d'ailleurs ma porte gonflée et déjetée. Dans ma bibliothèque, un étrange spectacle m'accueillit. Flottant sur quelques centimètres d'eau vaseuse, je vis venir vers moi, comme pour me recevoir, une extraordinaire escadrille : une statuette de Saint-François d'Assise rapportée d'Ombrie, un hibou en bois, grandeur naturelle, rapporté de Suisse, un vase vert de Gallé, mon verre à boire, ma bouteille de vin blanc, un vieux flacon de verre brun me servant de carafe, tout cela côte à côte, fraternellement, et intact dans le chaos effroyable des meubles renversés et brisés et des rayons de livres effondrés. Malgré l'horreur du spectacle, je ne pus m'empêcher de sourire : ils étaient si drôle, ce Saint-François grave et doux dans son capuchon, ce hibou aux gros yeux ronds, ces verreries. C'était cette note comique qui se mêle toujours au tragique de la vie.

Comme je l'avais prévu, tout était bien perdu. Les livres pilés dans la vase infecte par les gros meubles tombés n'offraient plus forme livresque : des amas gélatineux d'un jaune brun, les uns en forme de blocs carrés, les autres en forme de boules de son. L'eau pendant trois jours les avait roulés et pétris, mis en pâte. Quelques centaines affectaient un air de résistance, mais dès qu'on les prenait avec d'infinies précautions pour les faire sécher, ils se déployaient en accordéon et s'effondraient misérablement. L'eau avait fondu les colles des reliures et des brochages, la vase avait rongé les ficelles et agglutiné les feuillets. Le grand dictionnaire grec-italien-hébreu d'Ambrosio Calepini (1560), un in f° de 2000 pages, s'était roulé sur lui-même, solidifié, et n'était plus qu'une masse d'argile. Un rarissime volume de Gustave Le Bon, un autre de Maspero étaient coupés en deux dans le sens de la longueur, comme si on les eût tranchés au couteau. Et tout ainsi... Allons ! C'est fini. J'aurais quitté mes livres dans quelques années, ils ont voulu me quitter les premiers. *Lo que hay de ser no puede faltar*, disent les Espagnols (*ce qui doit être ne peut manquer*). Les forces aveugles de la Nature se rient des arts ingénieux des hommes. Elles passent indifférentes, broyant tout sur leur passage, comme les roues d'une automobile écrasent en roulant les pauvres bestioles de la route. Ces forces ne détruisent pas, elles transforment, elles pétrissent la pâte terrestre selon des lois inconnues. Philosophons !

4 – Les secours et les dévouements

Ombre et lumière, laideur et beauté, petitesse et grandeur, tous les événements de la société et tous les phénomènes de la vie offrent ces deux aspects essentiels. J'ai vu, dans ces affreux jours, cet éternel contraste. Parlons d'abord de la lumière, de la beauté, de la grandeur, et parlons-en avec une joie émue, je dirai ensuite les ombres, les laideurs, les hontes.

Il y a eu dans cette demi-semaine du 3 au 7 mars des gestes admirables, de véritables héroïsmes. Je citerai en première ligne une glorieuse victime, Adolphe Poult. Riche industriel, 35 ans, marié, père de trois enfants, intelligent, aimable, cultivé (il avait surtout le goût vif et le sens éclairé de la Préhistoire), Poult était la représentation vivante du juste bonheur. Habitué au canotage, un maître de l'aviron, il a voulu se rendre utile et, avec un très simple héroïsme, en deux journées il a sauvé 60 personnes. Le troisième jour, le canot pris dans un remous a chaviré, et les eaux ont roulé et noyé le sauveteur. Avec lui marchait un autre compagnon de sacrifice tout jeune marié, le chef de cabinet du Préfet de Tarn-et-Garonne, M. René Bousquet. Lui, les eaux l'ont épargné ; comme Poult, il a sauvé une soixantaine d'inondés en danger, cernés dans de hauts étages ou sur des toitures. À côté d'eux, par douzaines, d'humbles sauveteurs dont j'ignore les noms ont joué plus obscurément leurs rôles héroïques.

La jeune armée a été très belle. Les officiers et soldats du 10^{ème} Dragons, du 16^{ème} Sénégalais, de divers détachements du Génie, ont montré dans le sauvetage, dans le difficile service d'ordre, dans les secours, une discipline, un élan, une énergie, une résistance de premier ordre.

Les deux branches de la Croix Rouge (Société de Secours et Femmes de France) ont, dès les premières heures, assuré de la façon la plus large les secours de tous ordres : soins aux blessés et malades, distributions de vêtements et de linge, organisation intelligente et rapide de dortoirs, de cuisines, établissements de postes dans les villages. En dehors d'elles et parallèlement, des œuvres catholiques et des œuvres protestantes ont multiplié leurs efforts. Et de la partie épargnée de la ville, puis des régions voisines, puis de Paris et de la France entière les secours pécuniaires et les secours matériels ont afflué dans de magnifiques élans.

Voilà le Beau de l'événement : la solidarité, l'ardeur généreuse, le geste ample et superbe, le dévouement total, la fraternité humaine instinctive, la noblesse du cœur.

5 – Les profiteurs

Maintenant, voici l'ombre, voici le bas, voici la honte. Dès les premières distributions de vêtements, d'aliments, d'objets essentiels, avant que les administrations débordées aient pu établir et distribuer les cartes officielles des sinistrés, des êtres vils se sont rués au pillage. En général le paysan a été digne et discret, il a pris ce qu'on lui donnait et est revenu au plus vite à sa maison détruite, à son champ, à ses bêtes. Mais ceux de la ville n'ont pas eu cette pudeur. Certains, et nombreux, vrais ou faux sinistrés, ont frappé à toutes les portes (Préfecture, Mairie, Croix Rouges, Œuvres catholiques, Œuvres protestantes) et ont pris de toutes mains. J'ai vu et entendu moi-même un jeune ouvrier se vanter à un camarade de venir de toucher son cinquième costume. Et l'on m'a raconté, avec preuves et noms, cent histoires révoltantes. Pour beaucoup, la situation de sinistré devient une exploitation, un enrichissement, une fête. Je passe, je n'insiste pas, j'indique simplement. D'ailleurs, cela fut et sera toujours, tous les tourbillons ont leur sale écume ; il y eut et il y aura toujours des profiteurs du malheur comme il y a sur les cadavres des vermines immondes qui s'y engraisent.

6 – Les touristes

Voici encore une tristesse, et une note un peu irritante : les touristes de luxe. Depuis huit jours, surtout le dimanche, c'est un défilé sans fin de belles automobiles. Longues, souples, somptueuses, avec les fleurs dans le porte-bouquet, et le grotesque fétiche pendillant à la vitre arrière, des régions voisines et de régions lointaines, elles amènent un peuple élégant de messieurs bien mis et de jolies femmes qui viennent voir le spectacle tragique. Indifférents et souriants, ils passent lentement devant les maisons écroulées, les jardins ravagés, les villages détruits, ils s'arrêtent aux meilleurs points du désastre, et ils contemplent cela comme ils contempleraient un décor de cinquième acte de drame. J'ai entendu une délicieuse blonde dire à son compagnon de route : « *Vois donc là, comme c'est curieux !...* » Non, Madame, ce n'est pas curieux, c'est désolant, et votre gentil petit égoïsme a révolté autour de moi de vrais malheureux moins philosophes que moi. Je sais bien que ce beau monde de riches heureux n'est pas cruel, n'est pas même méchant, mais il est léger, léger, léger... Et il y a des heures, Madame, où la légèreté et la curiosité devraient se taire et laisser la parole à une grave pitié. Là encore je n'insiste pas, je n'écrase pas, j'effleure, mais enfin il fallait que cela fût au moins indiqué.

7 - Le sourire sur les ruines

Entre deux rafales de vent et de pluie, de ce vent et de cette pluie qui n'ont pas cessé depuis trois mois, voici qu'aujourd'hui un pâle soleil se montre et glisse sur ce chaos diluvien une hésitante et souriante lumière.

Ce premier sourire a sa tristesse et son charme, un charme d'une mélancolie pénétrante. Est-ce le premier gage de la paix ? Est-ce le bon présage ? Le rameau d'olivier apporté par la colombe de l'arche ? La nature a-t-elle arrêté son geste dévorateur ? Dieu le veuille !

Il glisse, ce timide sourire du ciel, sur cinquante kilomètres de vallée entièrement bouleversés. De Villemur, en amont de Montauban, à Moissac, en aval, le cataclysme a marqué son centre. Plus de 300 morts, plus de 3000 maisons écroulées, des cadavres encore inconnus, d'innombrables autres maisons atteintes et ébranlées, des champs entiers emportés, des prairies engravées ou ensablées, des milliers d'arbres abattus, des milliers et des milliers d'animaux noyés, des ponts emportés, des moulins démolis, des usines détruites, on ne sait quoi encore. Le bilan du désastre est pour l'instant impossible à établir. Il y faudra des semaines, des mois peut-être. C'est la ruine économique absolue de ces cinquante kilomètres de la vallée du Tarn.

Pendant, le Printemps proche s'annonce déjà, dans les tiédeurs de l'air lorsque le vent tombe, dans les jeux de la lumière, dans les pâles verdissements des premières folioles, dans les roses et les blancs légers des vergers décimés, surtout dans les chants éperdus des oiseaux. Les petits frères ailés nous donnent le bon conseil : reprenons courage et espoir devant ce timide sourire du ciel sur nos ruines.

19 mars 1930

Autour de l'inondation du Tarn

Notre philosophe montalbanais ne s'arrête pas là. Après des considérations géographiques sur les causes probables de l'inondation, l'évocation de Villemur, Montauban et Moissac ravagées, et bon nombre d'éléments qui reprennent le témoignage que l'on vient de lire, Marcel Sémézies accomplit un pèlerinage. Il est plein de regrets devant ce qui fut avant l'inondation et ce qui est après le désastre.

Dans la partie haute de Montauban, au-delà du Musée Ingres et s'infléchissant vers le nord-ouest, un long quai à muraille de brique rouge suit la courbe gracieuse du Tarn, et une belle promenade ombragée, le Cours Foucault, prolonge ce quai. Les deux ont une étendue de quinze à seize cents mètres. De cette haute terrasse, dominant le Tarn à pic, la vue était admirable. C'est exactement celle que l'on a des Cascine, à Florence, sur toute la rive gauche de l'Arno. Et par les soirs d'été et d'automne on voit là des couchers de soleil merveilleux, presque aussi beaux que ceux d'Italie, d'Espagne ou d'Orient, car les jeux de la lumière y sont aussi divers et aussi ardents.

Jadis, nous venions là presque tous les soirs, le peintre Henri Nazon, le délicat romancier Émile Pouvillon, qui furent célèbres entre 1870 et 1900, et moi, plus jeune qu'eux, leur disciple. J'entends encore Nazon me dire un soir, en soulignant du geste un délicieux couchant couleur de citron et de rose : « *Voyons, Sémézies, que voulez-vous que fiche Nazon quand il y a ça ? Jamais je ne rendrai cette splendeur* ». Et Pouvillon, montrant le vaste quartier rose de Villebourbon, allongé sur l'autre rive et à demi voilé par une petite forêt de superbes peupliers, disait : « *Et la gloire d'or de ces peupliers !...* ».

Hélas ! Sauf le ciel resté le même, tout le reste n'est plus. Villebourbon entièrement écroulé n'est qu'un effrayant amas de ruines semblant sortir d'un immense bombardement, et tous les beaux peupliers que le couchant devrait si bien, déracinés par la trombe formidable, sont couchés à terre, tous, comme de prodigieux cadavres amoncelés, et ils semblent avoir encore dans cette attitude de mort une expression fixe d'épouvantable angoisse. Peut-être les arbres, comme les hommes, souffrent-ils en mourant. Qu'en savons-nous ?

Des larmes sont montées à mes yeux, des larmes que je n'avais pas eues devant mon propre malheur, et je suis revenu lentement, à pas comme écrasés, en me disant que Nazon et Pouvillon avaient été heureux de mourir avant ces horreurs. La douleur de ces deux bons paysagistes eût été trop vive. Et il me semblait vraiment que leurs deux ombres m'escortaient dans ce lugubre retour, que je marchais encadré entre leurs deux images et que la tristesse de leurs âmes délivrées se mêlait à la tristesse de la mienne encore captive.

23 mars 1930

Nous donnons ici un autre rappel des faits, un hommage extrait d'une revue ou d'un journal qui n'était pas très au courant de la « chose » nautique à Montauban.

Adolphe Poulth était président du Club Nautique Montalbanais et non pas de l'Aviron Montalbanais.

Ceci dit, nous rappellerons que l'Aviron Montalbanais, créé en 1927, était un club d'aviron concurrent du Club Nautique créé en 1905. Il se trouvait en aval de la chaussée de Sapiacou, juste après le Pont Neuf, sur la rive droite du Tarn. Le site de son embarcadère était appelé « Les Mouettes », alors que celui du Club Nautique était appelé « L'Embouchure » (sous-entendu « du canal », celui-ci communiquant et se versant dans le Tarn à cet endroit). Les deux entités fusionneront plus tard (1966).

L'article qui suit est de 1930.

UN HÉROS

L'AVIRON MONTALBANAIS EN DEUIL

La mort de M. Adolphe POULT, le Président de l'Aviron Montalbanais n'a pas atteint seulement une famille noble et courageuse entre toutes ; elle a ému et frappé toutes les Sociétés nautiques du Sud-Ouest et les amis lointains de cet héroïque sauveteur, qui savent à quel point il s'était dévoué à tous les sports, et aux sports nautiques en particulier.

Adolphe POULT dirigeait, à Montauban, une fabrique de biscuits où travaillaient une cinquantaine d'ouvriers. Pendant la guerre, il avait été décoré de la croix de guerre en Champagne, et affecté en suite aux services de l'aviation. Il fut successivement moniteur-pilote à Châteauroux, et chef de poste à Istres.

Après les hostilités, il donna un vigoureux essor à son industrie et développa la pratique des sports à Montauban, grâce à une activité inlassable. Grand nageur, grand fervent du sport de l'aviron, il fonda à Montauban un club nautique qu'il nous fit visiter au mois d'octobre dernier. Nous restâmes émerveillés par toutes les initiatives qu'il avait prises pour grouper autour de lui un noyau de rameurs.



AÉRO-CLUB DE FRANCE

Reconnu d'utilité publique

35, Rue François-Ier. — PARIS

(CHAMPS-ÉLYSÉES)

Monsieur Adolphe
Loult
Pilote-Moniteur d'Aviation

Adolphe POULT avait la foi de l'apôtre ; il voulait communiquer aux autres l'enthousiasme qui l'animait, et dans toute sa personne, on sentait une immense ardeur, un besoin magnifique de stimuler autrui pour des tâches nobles et vivifiantes.

Qu'Adolphe POULT soit mort en héros qui pourrait s'en étonner parmi ceux qui l'avaient approché ? Sa mort est l'illustration des admirables et hautes qualités que l'on sentait frémir en lui ; son âme, si généreuse et si pure, appartient à l'immortelle lignée de ceux qui n'ont compris leur devoir que comme un sacrifice total de leur personne.

Vous savez déjà ce qu'il fit pendant ces deux jours terribles, où Montauban fut submergée par les eaux du Tarn. À 22 heures, le dimanche, Adolphe POULT commença son étonnante et splendide besogne ; dans la nuit, avec son propre canoë canadien, il sauva une trentaine de personnes. Ceux qu'il sauvait l'abreuyaient de sottises, mais lui insistait, exigeait, commandait parce qu'il avait mesuré l'étendue du danger. Le lundi, à cinq heures du matin, il fut appelé au téléphone, car il y avait de nouveaux sauvetages à faire. De neuf heures à quinze heures il se prodigua sans compter, ne cessant pas une seule minute d'aller chercher et ramener des personnes dans son bateau.

Quand il revint à son usine, dans l'après-midi, sa femme dut sortir par le toit d'une buanderie, toit où était attaché le canoë. M. et M^{me} POULT se séparèrent à la gare et déjà de partout on criait : « Monsieur POULT ! Venez vite, il y a encore des gens à sauver ! ». Et Adolphe POULT repartit, fidèle à la voix de sa conscience qui lui disait : « Encore, encore, tu n'as pas le droit de t'arrêter, continue jusqu'à la fin ; tu ne goûteras à ta récompense que dans le sacrifice ».

Peu après, reprenant sa besogne, Adolphe POULT rencontra un garde républicain entouré par les eaux, au sommet d'une maison, qui appelait au secours. Il lui cria : « Jetez-vous à l'eau, je vous rattraperai ! ». Mais le garde, effrayé sans doute par ce plongeon forcé, se jeta dans le canoë qui chavira. M. BOUSQUET, le chef de cabinet du Préfet, qui avait lui aussi sauvé un grand nombre de personnes, entendit Adolphe POULT qui lui disait : « Soutiens-moi sous le menton. Je n'ai plus de force ». Et brusquement il vit son ami couler à pic. Les médecins qui examinèrent son corps déclarèrent qu'il avait succombé non pas à l'asphyxie, mais à une crise cardiaque provoquée par l'épuisement...

Telle fut la mort d'Adolphe POULT, ce héros au grand cœur. Nature d'élite, il avait su se faire aimer pendant sa vie par tous ceux que sa haute personnalité avait conquis ; maintenant qu'il n'est plus, honorons sa mémoire ; elle restera dans notre souvenir, entourée d'une triple auréole de courage, d'énergie et d'abnégation totale.

Honneur donc, dans tout notre Sud-Ouest, dans toutes nos Sociétés Nautiques, dans tous les cœurs généreux qui frémirent à l'unisson du sien, honneur à Adolphe POULT, un de nos héros.

Jean SAMAZEUILH

Dans un article dont nous n'avons pas les références, mais qui semble dater de 1930, on peut lire :

Choses d'Aviation

ADOLPHE POULT mort au champ d'honneur

À la douleur d'une mère on ne pourrait, dans l'échelle des souffrances humaines, trouver d'équivalent ; devant elle, il n'est que de s'incliner silencieusement, car, alors, toute parole est vaine.

Baume suprême et dernier refuge des âmes douloureuses et des cœurs meurtris, le silence, ce grand bien, est la plus émouvante des plaintes, la plus grande ; il est l'expression même de l'humaine désespérance, renferme toutes les angoisses, toutes les prières ; il contient toutes les chères passions.

Mais le silence ne saurait, pour toujours, envelopper la mémoire des braves.

L'aviation vient de perdre un de ses enfants. À sa douleur se mêle un légitime orgueil.

Cet homme qui vient de faire le sacrifice délibéré d'une existence riche de prouesses, cet homme était des nôtres.

Son souvenir nous est cher ; sa gloire nous est précieuse.

Pourquoi, ayant proclamé notre douleur, tairions-nous notre fierté ?

Jadis, Adolphe Poul, pilote-aviateur, mettait sa belle vaillance au service de la France submergée par l'envahisseur.

Hier, il faisait à sa petite patrie le don total de lui-même, symbolisant de façon sublime cet esprit d'abnégation qui est comme la magnifique et sombre fleur du malheur...

Race splendide, race immortelle qui produit de tels hommes !

Non, nous ne chérirons jamais assez la mémoire de ceux qui permettent à l'humanité de ne pas désespérer d'elle-même ! Nous n'aurons jamais assez d'amour pour un pays qui semble, comme le nôtre, grandir dans l'infortune et se régénérer dans la souffrance.

Car la mort d'un héros n'est jamais vaine.

Notre camarade Poult apparaît aujourd'hui comme l'expression la plus haute et la plus complète de l'héroïsme civique.

En lui nous saluons la légion innombrable des sauveteurs inconnus, l'obscur désintéressement de tant de dévouements anonymes.

En lui nous pleurons plus qu'un camarade, puisque, sous le signe des ailes, il ne saurait y avoir que des frères.

Poult, mort au champ d'honneur, nous laisse son exemple, et son souvenir, en nous, ne périra pas.

Comme au front, ce pilote fut, par des pilotes, pieusement porté jusqu'à sa tombe. L'aviation endeuillée s'est inclinée sur son cercueil. Elle veillera sur sa mémoire.

Puisse le souvenir de ce grand homme éclairer à jamais de sa flamme vive la route douloureuse des vivants !

**

On peut lire, dans un article de presse daté du 15 mars 1931 (j'ignore le nom du journal) intitulé :

Une émouvante cérémonie en mémoire d'A. Poult

Nous avons rendu compte hier, de l'émouvante cérémonie qui s'est déroulée dimanche matin dans la salle du Conseil municipal, et au cours de laquelle l'Association des officiers de réserve de Tarn-et-Garonne, a fait remise officiellement à la ville de Montauban et à la famille d'A. Poult, des plaquettes de bronze qu'elle a fait frapper pour commémorer le sacrifice de son secrétaire général, mort victime de son héroïque dévouement, le 3 mars 1930.

La plaquette est l'œuvre de M. de Vezins, aquarelliste, sculpteur et graveur de talent.

Les insignes de l'aviation ont servi de cadre à l'artiste pour entourer heureusement les traits énergiques d'A. Poult.

En-dessous, en un cadre fort bien composé, une sorte de synthèse symbolique des inondations : une vue de Montauban et le pont vieux avec les douze mètres de crue.

Sur une berge que gagne l'inondation, une vieille, une femme, deux enfants. La plus jeune femme fait un appel du bras aux sauveteurs qui luttent contre les eaux déchaînées pour atteindre les malheureux et s'efforcer de les sauver.

L'ensemble est artistique et poignant. Dans un bandeau d'encadrement d'où jaillissent des rayons de gloire, le nom Adolphe Poul.

Le revers montre un avion dans une mer de nuages se cabrant vers le ciel. Dans le lointain trois autres avions. En dessous, l'inscription suivante :

« L'Association des officiers de réserve de Tarn-et-Garonne à son secrétaire général Adolphe Poul, mort victime de son héroïque dévouement au cours des inondations du 3 mars 1930 ».

La Légion d'honneur et la croix de guerre encadrent la date qui est gravée sur la dernière ligne.

**

Le discours de M. Bru

M. Bru, le distingué procureur de la République, président de l'Association des officiers de réserve, qui présidait cette émouvante cérémonie, a prononcé, nous l'avons dit, un discours qui a fait verser bien des larmes. Nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire aujourd'hui, « in extenso », cette magnifique page d'éloquence :

« Il est des dates qui sonnent comme un glas et qui, dans les cœurs angoissés, évoquent de sombres cortèges.

2 et 3 mars 1930 – jours de deuil et d'immense détresse, jours où l'on ne peut que baisser la tête devant la force aveugle et déchaînée. De toute une région, d'une ville où fleurissaient la joie et la douceur de vivre, quelques heures ont suffi pour faire un champ de misère. L'inondation, fléau surnois et indomptable, plus sauvage que l'incendie, plus inexorable que lui, et dans le désastre qui grandit, sous le fracas des habitations qui s'écroulent, c'est la douleur, l'épouvante et la mort.

Jours de deuil, jours de douleurs, mais aussi jours de gloire. Les grandes épreuves, comme la flamme, font jaillir le pur acier des héroïsmes, et c'est sur le malheur que le plus souvent s'épanouit le sacrifice.

Montauban peut relever la tête ; sur ses ruines en un jour accumulées, on a vu rayonner une fois encore le sourire des héros.

De même qu'en 1914 ses enfants sont partis délibérément vers la terrible tourmente, et se sont immolés pour le salut du pays, loi suprême et suprême devoir, de même, le jour du cataclysme, on a senti revivre le souffle de nos grands morts.

Montauban peut s'enorgueillir ; les noms de Poulth, de Jay, des frères Poncelet, que nous tenons à associer ici dans un même sentiment d'admiration et de gratitude, sont inscrits en lettres d'or sur le livre toujours ouvert de ses grandeurs et de ses gloires.

Il est des hommes prédestinés. Poulth l'était pour le dévouement et l'abnégation. Peu de vies offrent comme la sienne un pareil caractère qui prend toute la valeur d'un symbole.

Pendant la guerre, creuset formidable où s'épuraient les âmes fortes, le voici en première ligne avec ceux qui furent les boucliers de la France, chères et nobles poitrines si douloureusement meurtries contre lesquelles est venu se briser le choc le plus écrasant de l'histoire. Agrippé à cette terre qui était la nôtre, dans cette lutte obscure et énorme de tous les jours, au milieu de ces hommes qui resteront au cours des temps un sujet d'étonnement et d'admiration, les fantassins de 1915, il fut jugé digne d'être cité parmi les plus vaillants.

Puis ce fut l'aviation avec tous ses attraits de danger et de gloire, et l'appréciation splendide de ses chefs : Poulth était désigné comme le type du pilote aviateur en lequel on pouvait avoir toute confiance. Le moindre commentaire affaiblirait cette citation.

Notre camarade revint, et les devoirs de la vie civile l'ont trouvé le même : bonté, dévouement, abandon de soi, telles étaient en toute circonstance et à l'égard de tous, ses qualités maîtresses, et il n'était pas une forme de l'activité, il n'était pas une cause juste qui ne fût assurée de son zèle confiant, animé par un cœur toujours prêt à s'offrir.

Le désastre des 2 et 3 mars devait exalter encore ce besoin magnifique de « servir ». Vision tragique, qui, dans ce douloureux anniversaire hante nos esprits avec la brutalité d'un cauchemar.

La fureur des eaux, dans quatre faubourgs de la ville, s'est déjà précipitée avec un tumulte de tempête. Partout, au bord des flots déchaînés qui se ruent à l'assaut des demeures fragiles, les habitants bloqués appellent à l'aide. Nuit sinistre. Qui entendra leur plainte ?

Mais les sauveteurs sont déjà partis. Poult est là des premiers, son canot qui, si souvent a affronté les joutes et connu les victoires joyeuses, veut aujourd'hui se mesurer avec le cataclysme. En mâle lutte contre le torrent qui, dans les quartiers de la plaine, s'enfle et mugit jusqu'au 1er étage, il se hâte vers les désespérés dont beaucoup voyaient sur eux l'image de la mort. Combien déjà tombés roulent sous les flots troubles ? Combien dont l'horreur des écrasements a étouffé les derniers cris ?

Sur des pans de murs effondrés, suspendus au-dessus de l'abîme, se pressent des grappes humaines. Poult est là, et c'est le salut.

Pendant toute une longue journée, affrontant des périls qui croissent d'heure en heure, il poursuit, aidé de quelques braves, le combat terrible dont les vies humaines sont le prix. Qu'ils sont nombreux déjà ceux qu'il a arrachés au sinistre : 100, 150, plus encore, et le canot de Poult, contre l'œuvre de dévastation accomplit superbement son œuvre de sauveur.

Le soir tombe. Accablé, il s'arrête. Sur un refuge, au loin, sa femme et ses enfants l'attendent, l'angoisse au cœur. Mais d'autres cris d'appel déchirent l'air, le fléau est à son paroxysme, il repart. Dressé contre l'élément en furie, il brave de nouveau la mort pour sauver d'autres existences. Sa barque, plusieurs fois a été retournée. Poult a touché le fond de ses forces qui l'abandonnent. Épuisé de fatigue, ne se soutenant plus que par un effort surhumain de volonté et de cœur, il court vers un dernier sauvetage. Témérité sublime. Dernière et glorieuse offrande ! Poult est tombé et ne se relèvera plus.

« Monsieur le Maire »

Il appartenait à l'Association des officiers de réserve de Tarn-et-Garonne, dont Adolphe Poult était le secrétaire général, non pas d'immortaliser le sacrifice noblement consenti, l'héroïsme, pour entrer dans l'histoire se suffisant à lui-même, mais d'ajouter un hommage qui fut sien à ceux déjà exprimés par une population tout entière.

Et c'est pourquoi, Monsieur le Maire, à cette ville de Montauban, si cruellement ravagée, et que vous représentez si dignement, à votre municipalité, à vous, nous venons offrir ce signe sensible de notre pieux souvenir.

Le brillant artiste qui en est l'auteur et qui a su, avec un talent si personnel, fixer dans le bronze ce que la parole est impuissante à évoquer, par une délicatesse devant laquelle nous devons nous incliner, n'a pas voulu que son nom soit prononcé aujourd'hui. Qu'il en soit fait selon son désir...

Et vous, Madame, vous, Monsieur Poult.

Vous, chers enfants, qui portez un nom illustré par l'holocauste, veuillez aussi recueillir de nos mains ce témoignage venu du cœur. Votre douleur est immense et ne saurait s'apaiser. Qu'il nous soit permis cependant de vous dire que la mort de celui que vous pleurez l'a rendu à jamais vivant. Soyez fiers, car Adolphe Poult, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire toujours présente, est entré d'un coup d'aile dans le temple magnifique que la reconnaissance des foules élève toujours plus grand à la gloire de nos héros ».



Encore sous la plume de Marcel Sémézies, et toujours extrait de son ouvrage « Mémoires de ma vie et de mon temps », nous recueillons ce texte intitulé :

La plaquette d'Adolphe Poult

Le comte Renaud de Vezins, peintre, graveur et sculpteur, artiste aussi modeste que puissant, vient de remettre à l'Association des Officiers de Réserve de Tarn-et-Garonne, en une cérémonie émouvante et simple à la Mairie de Montauban, une plaquette de bronze destinée à commémorer le souvenir de la mort héroïque d'Adolphe Poult, aviateur de réserve. Deux exemplaires de cette plaquette ont été remis l'un à la veuve du jeune mort, l'autre au musée de Montauban.

Comme l'ont si bien dit, successivement, dans des discours nobles et hauts, vibrants d'émotion, M. le Procureur de la République Bru, président de l'Association, M. le Maire Capéran, M. le Préfet Larroque, Adolphe Poult fut un passionné de dévouement, se dépensant pour toutes les causes avec une activité prodigieuse. Aviateur pendant la guerre, épris de tous les sports et notamment du canot, en ces deux jours tragiques des 2 et 3 mars 1930, où le Tarn, dans une crue dépassant toutes les inondations de l'histoire, envahit et détruit toute la partie basse de Montauban, la moitié de la ville, Adolphe Poult fut un des premiers à organiser en volontaire le sauvetage des habitants cernés par les eaux. Avec les frères Poncelet, Jay, morts comme lui, avec René Bousquet, survivant, conduisant sans repos son canot aux points les plus périlleux, il sauva 150 personnes. Le soir, épuisé de fatigue, il n'eut plus la force nécessaire de lutter contre un terrible remous* et il sombra. On put sauver son corps. Il laissait une jeune veuve et trois enfants.

La plaquette de Vezins évoque tragiquement le drame. Au loin les monuments de Montauban déjà envahis, le vieux pont du XIV^{ème} siècle presque recouvert. Le Tarn est large comme une mer, et comme la mer il roule des vagues énormes. Sur un toit de maison, une jeune femme entourée d'enfants agite un bras désespéré, appelle au secours. Et au milieu des vagues, le petit canot de Poult, perdu sur les eaux, fait force de rames pour sauver encore des existences. Toute

* comme le procureur Bru, Sémézies n'est pas très au courant des causes qui ont entraîné la mort de Poult.

l'horreur du désastre est magnifiquement rendue par cette sobre et grave composition. Au sommet de la plaquette, en médaillon, la figure d'Adolphe Poult coiffé de son casque d'aviateur. Une figure maigre, allongée, aux traits creusés en rare énergie, un visage d'homme d'action et de haut courage. C'est bien Poult tel que nous l'avons connu. Le talent de Vezins a pour jamais fixé cette tête de vaillant.

La cérémonie de remise de la plaquette fut grave comme il convenait. Les autorités civiles, militaires, religieuses des deux confessions, les membres de l'Association des officiers de réserve, les notabilités de la ville, la famille du héros, remplissaient la grande salle de la mairie et écoutèrent dans un silence chargé de deuil et de respect les trois orateurs. Ce fut très simple et très beau. Toutes les âmes frémissaient d'émotion, et sans doute celle d'Adolphe Poult plana un instant au-dessus de nos têtes.



B Place St-Orens

Article de Paul Guitard, publié en avril 1931, où il en est rajouté et où il n'est pas toujours dit la vérité.

Chronique des Sports : Ceux de Montauban

La simple histoire, déjà oubliée, d'Adolphe Poulth, athlète parfait, qui sut mourir en héros

On a dit assez souvent pis que pendre du sport et des sportifs. L'avez-vous entendue, hein, cette phrase : « Les sportifs, tous des brutes ! » - pour que nous puissions, au cours de cette enquête, faire une place à l'un des nôtres qui, ayant vécu en athlète parfait, sut mourir en héros. Je veux parler d'Adolphe Poulth qui, il y a plus d'un an, dans Montauban inondé, donna sa vie pour sauver celles de deux cents et quelques personnes.

Il faut consacrer un chapitre à Poulth, car le sport doit s'occuper de morale. Or, à l'heure où ce sport trouve sur sa route tant de détracteurs, il faut dire et redire le geste de l'un des siens.

J'ai su l'histoire de Poulth, je l'ai apprise dans les ruines de Montauban, voici treize mois. À l'époque, le souci de l'information quotidienne et l'étendue du désastre m'avaient empêché d'en parler longuement.

On la connaît, certes, cette histoire, mais pas assez ; pas, surtout, ses tragiques détails.

Vous vous souvenez ?...

Implacable, grise, morne, obstinée, tandis qu'en un ciel rance de brouillard et de fumée mars pleure son intarissable averse, l'eau monte, monte, monte. Elle déborde. Elle se répand en nappes jaunâtres. De son limon ignoble, de sa boue empuantie, elle inonde Montauban, la ville en briques rouges, aussi mal défendue contre elle que n'importe quelle savane du Congo ou du Niger.

Flot sur flot, les vagues se superposent, se surajoutent, atteignant le niveau des grandes inondations historiques. Les masses d'eau bondissent, s'enflent, et, d'une irrésistible poussée, avec des remous furieux, comme sur la mer, s'étalent tout au large des vallées jusqu'aux premières collines. Ici, elles atteignent les constructions riveraines qui font comme une cité aux bords même du fleuve. Bientôt les faubourgs de Sapiac et de Villebourbon sont encerclés par un ennemi liquide et atrocement mouvant. Mettez la nuit sur tout cela.

Si l'on distingue mal, à travers les ténèbres, les pauvres gens qui se sont réfugiés sur les toits, leurs appels désespérés, leurs cris déchirants, arrivent du moins jusque dans les quartiers indemnes de la ville haute, par delà le fracas et les eaux grondantes.

La voix des cloches, depuis une heure, se fait entendre. C'est un tocsin désespéré qui sonne le ralliement de toutes les bonnes volontés, qui lance un « Haut les cœurs ! » pressant. Déjà les secours s'organisent. Au Café de l'Industrie*, au siège social de l'Union Sportive Montalbanaise, quelques joueurs des équipes première et seconde se sont réunis. Le capitaine se trouve là. Il dit simplement :

- *Allons-y, les gars !*

Vers minuit, auparavant, un appel qui venait du dehors avait ébranlé le silence dans une riche maison particulière.

- *Adolphe ?*

Une voix répondait peu après dans l'entrebâillement d'une fenêtre.

- *C'est toi, René ? En voilà des idées de réveiller les gens à des heures pareilles.*

- *Descends, je t'expliquerai. C'est le Tarn qui fait des siennes.*

L'homme fut vite en bas. En quelques mots entrecoupés, son interlocuteur le mit au courant. L'inondation... Un désastre sans précédent... Trois quartiers submergés... Des victimes déjà. Des vies humaines en danger constant...

Les deux garçons se regardèrent. Celui qui répondait au nom d'Adolphe prit la parole :

- *C'est bien, mon vieux. Le canot est dans le jardin. Seulement, il est inutile de prévenir ma femme.*

C'est ainsi que la page d'épopée débuta. René Bousquet, seul, put apposer sa signature au bas. En l'écrivant de tout son jeune sang, de toute sa chair, Adolphe Poult, lui, rencontra la mort.

Adolphe Poult était un garçon de trente-deux ans*, débordant de santé. La vie lui souriait. Il était marié, heureux, il avait quatre enfants**. Il était riche, par-dessus le marché. Il dirigeait à Montauban une grande fabrique de biscuits. Les affaires prospéraient. Il était un de ces hommes dont on dit en argot expressif :

- *Il est verni !*

* Il était sis Place Lefranc de Pompignan, à l'angle que font la rue Mary-Lafon et la rue Léon de Maleville, là où se trouvent aujourd'hui les locaux de la Caisse d'Épargne.

* 32 ans ! Drôle de calcul de 1895 à 1930, quand Adolphe aurait dû avoir 35 ans en juin de cette fatidique année.

** décidément, ce Paul Guitard n'était pas très au courant de l'état civil d'Adolphe. Il invente souvent. Adolphe avait deux filles et un garçon. Ce qui égale trois.

C'était un sportif accompli. Il était mieux, peut-être la pureté dans l'esprit sportif. Aviateur de 1916 à 1918, il récolta la croix de guerre et quelques distinctions du même acabit. Nageur émérite, il présidait le Club Nautique de Montauban. Il adorait le cyclisme. Ce fut lui qui organisa les premières courses sur pistes dans la ville d'Ingres. Il fut un joueur de balle ardent et adroit, aimant à courir les pelouses. Comme tel, il fut membre de la commission de rugby de l'Union Sportive de Montauban.

Le sport, malheureusement, ne précisa jamais en lui la notion de limite. Il était pur dans l'idée sportive, étrangement, prêt à toujours aller jusqu'au bout. À le rencontrer, dans notre époque, on songeait au filon d'or qui apparaît à l'improviste, parmi les pierres et les broussailles. Avec cela, physiquement, il était bien découplé. Aucun narcissisme, cependant, ne gâtait cette nature particulièrement saine. Mais, trouvant, dès son jeune âge, les exercices sportifs parmi les rites de sa génération, il s'y était adonné spontanément. Il devait s'y adonner jusqu'au sublime.

**

Car elle mérite d'être écrite, l'histoire de son dévouement, parmi celles dont s'honore l'antiquité.

En un jour et une nuit ils sauvèrent, René Bousquet et lui, montés sur un frêle canot indien, des centaines de vies humaines – 284 – a-t-on précisé.

Dans l'obscurité profonde, quand l'aube jaune et sale faisait dans le ciel une saignée de lumière, sans légèreté, sans profondeur, presque incolore – une bande de lumière plate déroulée sur l'eau, éclairant le désastre, collée sur les bords de l'eau – dans le jour gris et terne dans la nuit qui (illisible) des bords, sans cesse, pour répondre aux supplications qui l'entouraient, il partait, avec son camarade, à la recherche des vies humaines.

Avant le voyage où il devait se colleter avec la mort et être, cette fois, terrassé par elle, Bousquet lui avait dit, pressentant la fatigue qui déjà pliait ce corps robuste :

- *Adolphe, ce sera le dernier !*

- *Ce sera le dernier*, répondit-il avec un bon sourire.

Ni l'un ni l'autre ne croyaient, hélas ! si bien dire.

Vous souvenez-vous de la suite ? L'élan d'un gendarme maladroit fit basculer la fragile embarcation. Les deux amis tombèrent à l'eau.

- *Son agonie dut être atroce, m'avait confié à l'époque René Bousquet lui-même. Il nageait à côté de moi. La nuit était revenue. Nous ne savions pas où était la rive. Nous allions à l'aveuglette. L'eau nous enveloppait comme un linceul de glace. Par trois fois, il stoppa, faisant la planche. « On dirait que mon cœur s'arrête ! » cria-t-il. J'essayai de l'aider. Il se débattit : « Va-t-en, dit-il à nouveau, je suis encore de force à m'en tirer tout seul ». Je pris une brasse d'avance et je me retournai. Il avait disparu...*

... Oui son agonie dut être atroce. Je connais mon camarade. Il avait un esprit trop clair pour ne pas s'être rendu compte qu'il n'atteindrait plus la terre ferme. Il a lutté tant qu'il a pu, puis il s'en est allé d'un seul coup.

Pauvre Poult ! C'était, disait-on, un homme de cœur, ouvert à toutes les idées, d'esprit moderne. Il avait beaucoup de choses pour être heureux. Il a préféré se dévouer pour les autres.

... Un sportif ? Et comment ! La moitié de sa fortune y serait passée. Outre qu'il pratiquait lui-même, et merveilleusement, c'était un Mécène, comment dirai-je ? un Bourrel, qui ne tirait du sport aucun avantage commercial.

Le regret, amis, que vous laisse la disparition d'un tel homme sera profond et amer. Il était bien de chez nous, celui-là, élevé à cette magnifique école d'altruisme qu'est le sport. D'avoir voulu pousser la démonstration jusqu'au sublime, Adolphe Poult l'a payé de sa vie. Sur son corps roidi, on a attaché un ruban rouge.

Depuis, des ruines nourries de tant de morts, la vie s'est mise à renaître. Le soleil dore à nouveau les eaux roussâtres du fleuve meurtrier. La vie est là plus forte. Puisse-t-elle, dans son épanouissement qui continue, ne pas diluer trop d'oubli. Puissent les vivants comprendre le sacrifice de ce mort, Adolphe Poult, et en tirer la leçon qu'il comporte.

**

Dans le bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne de l'année 1932, page 42, il est rappelé que le Comte Renaud de Vezins a modelé des bas-reliefs, des médaillons et des bustes, notamment la médaille commémorative de Poult...

Le 30 avril 1933, le Président Général de la Société Parisienne de Sauvetage écrit à Marie-Madeleine Poul.

Bien chère Madame et amie,

Le travail considérable que m'a demandé notre fête du *23 avril* au Palais d'Orsay ne m'a pas permis de répondre plus tôt à votre lettre, et aujourd'hui je profite de mon *Dimanche* pour vous dire que cette cérémonie a été magnifique, émouvante au possible. Comme vous auriez été heureuse d'y assister, de même que votre ami Cabot qui m'a adressé aussi ses excuses ! Je tiens à vous informer que nous avons, pour la *3^{ème} fois*, décerné le « *Prix Adolphe Poul* » qui rappelle toujours – dans nos cœurs – le souvenir de votre héroïque et Cher mari. Cette année le titulaire était de marque. En effet, j'ai... (illisible) remis la *Médaille d'Or* au sous-marin *Prométhée* et le Ministre de la Marine avait délégué M. l'Amiral Herr, Inspecteur général de la flotte du Nord, pour la recevoir. *Madame Veuve Haret* était présente pour assister à la remise du « *Prix du D^r Georges Haret* » (1^{ère} année). C'est le D^r Jullemir, médecin de « *l'Atlantique* » qui l'a reçu. Les sauveteurs de la *catastrophe de Turenne* ⁽¹⁾ (1^{er} Régiment Étranger), ont reçu la Médaille d'Or, et un officier était venu de Sidi-Bel-Abbès. Le *Commandant Rossignol* – des *Pompiers de Lyon* était aussi présent pour recevoir la Médaille d'Or pour la catastrophe de Caluire-Lyon. Enfin *280 récompenses* ont été accordées aux sauveteurs de France, des Colonies et de l'Étranger, et vous pensez quel ... (illisible) précisions sur le beau sauvetage en Suède du *Prince Axel de Danemark* ⁽²⁾. Je me suis mis en relations avec lui et il a bien voulu accepter d'être notre lauréat. Le Consul Général de Danemark à Paris a été chargé de venir chercher, en son nom, la *Médaille d'Or* de notre Fédération Nationale du Dévouement qui formait cette année le « *Prix Adolphe Poul* ».

(1) accident ferroviaire, le 14 septembre 1932, près de Tlemcen, en Oranie (Algérie).

Le train était bondé de militaires qui se rendaient au Maroc.

(2) Axel de Danemark (12-08-1888 – 14-07-1964), époux de la princesse Marguerite de Suède (1899 – 1977). Nous n'avons pas su découvrir quel sauvetage il a fait.

Donc vous pouvez être fière et heureuse de voir que le souvenir de votre Cher disparu a été remis à l'honneur cette année, grâce à nous, par ce Lauréat Princier qui m'a remercié très gentiment. Il est même Membre d'Honneur de la Fédération maintenant.

D'ailleurs vous verrez la citation lorsque le prochain Palmarès sera édité. Notre cher *Cabot* a reçu aussi la *Médaille de Vermeil* pour son dernier sauvetage et on va le lui envoyer. Donnez-lui le bonjour et félicitez-le de ma part. La cérémonie m'a demandé *3 mois* de travail, car vous savez que c'est moi qui fait tout : palmarès, démarches, visites officielles, etc. Mais j'ai été récompensé par le nombre et la qualité des invités officiels et par l'importance et le caractère émouvant et grandiose de la cérémonie. On a même à titre posthume (passage illisible) cela m'a demandé. Enfin tout est fini heureusement. Depuis que notre « Société Parisienne de Sauvetage » est devenue la *Fédération Nationale du Dévouement* ma tâche devient de plus en plus lourde et je me demande comment je pourrai y résister. Maintenant que vous avez par moi des nouvelles de la fête, parlons un peu de vous.

Vous avez hélas ! raison d'être découragée, car vous voyez le peu de cas que les « *Pouvoirs Publics* » font des héros après leur mort. Si je n'avais pas moi-même sauvé de l'oubli le nom de votre pauvre Adolphe, il serait déjà oublié par le monde du Sauvetage. Heureusement que je m'en suis occupé et c'est le seul plaisir que je puis vous faire, je le sais, à vous que j'affectionne tant, vous le savez. Quelle dérision que ces 3 200 francs pour vivre avec vos enfants ! Et dire que, sur près de 80 milliards, le Gouvernement n'a pas trouvé encore le moyen, malgré tant de belles promesses et de projets de Loi, de voter la pension aux veuves des victimes bénévoles du Devoir. C'est une honte et j'en suis moi-même écœuré, car depuis 10 ans je lutte pour cette noble cause.

Je vais aller habiter Toulouse. Vous me donnerez votre adresse. Allons Chère amie, courage et espoir quand même et malgré tout pour vos Chers enfants. Amitiés à Cabot.

Ma santé est un peu meilleure, mais le surmenage que je viens d'avoir m'a beaucoup fatigué.

P.S. : Le compte rendu de la Fête a paru sur le « Petit Journal », le « Petit Parisien » et « Le Matin » du 24 avril.

En mai 1933, une manifestation qui se déroule au Club Nautique Montalbanais met une nouvelle fois Adolphe Poulst « sous les feux de la rampe ». Un article commente cela :

Le baptême de six embarcations

Ce fut une bien belle manifestation qui se déroula dimanche à l'embouchure du canal, à propos du baptême de six embarcations. Cette manifestation avait été organisée par le Club Nautique Montalbanais.

Bien que la pluie ne cessât de tomber depuis une heure, les abords du garage Adolphe-Poulst étaient envahis par une foule nombreuse, avide d'assister à cette curieuse cérémonie.

Le terre-plein situé en avant du garage, qui porte le nom de l'ancien président de la Société Nautique et du glorieux sauveteur qui sacrifia sa vie, le 3 mars 1930, après avoir sauvé 310 de ses compatriotes, est magnifiquement décoré de verdure. De nombreux mâts ont été dressés, au bout desquels flottent les couleurs blanc et rouge du C.N.M.

Dix-sept heures ! Les personnalités font leur apparition ; comme la pluie continue toujours de tomber, au désespoir des assistants, des chaises ont été installées à l'avant du garage A. Poulst. Elles sont occupées par MM. Malick, préfet de Tarn-et-Garonne ; Ulrich, député, président d'honneur du Club Nautique Montalbanais ; M^{me} Ulrich ; M. Charles Capéran, maire de Montauban ; M. Penin, chef de cabinet du préfet, et les charmantes marraines, M^{me} veuve Adolphe Poulst, M^{me} Houard, Mme Léon Grabielle, M^{elle} Brégal, M^{elle} Cabot.

M. Houard, président du Club Nautique Montalbanais, salue les personnalités et prononce à cette occasion les paroles suivantes :

« À M. le Député ; à M. le Préfet ; à M. le Maire ; à M^{mes} les Marraines et à vous tous, amis de notre Société, j'adresse un salut de cordiale bienvenue.

Les frêles embarcations que vous allez baptiser, Mesdames, porteront au loin, avec un peu de vous, les couleurs du Club Nautique, et votre pensée donnera aux tireurs et barreurs l'impulsion nécessaire pour le triomphe final.

Ils se déclarent fiers de leur sort, et s'engagent à maintenir le prestige de ce beau fanion dans les compétitions futures ».

Le distingué président d'honneur du C. N. Montalbanais, M. Ulrich, député, prend à son tour la parole.

« La conquête de l'onde par les bateaux, dit-il, est une des plus belles conquêtes de l'homme. C'est aujourd'hui une fête du sport, de l'audace, de la vaillance. Je suis d'autant plus heureux de m'y associer que, moi aussi, je pratique le canotage.

Que ma première pensée soit pour ceux qui s'exercent dans ce sport, et qui l'ont mis au service du sauvetage. Je vous prie d'envoyer un souvenir ému à celui qui a sacrifié sa vie pour sauver celle des autres, Adolphe Poult ».

Après avoir salué respectueusement la femme du glorieux sauveteur, M. Ulrich souhaite au Club Nautique Montalbanais de beaux succès dans les compétitions futures.

Il n'en saurait être autrement, avec les marraines si gracieuses, qui vont procéder au baptême des embarcations, marraines ici présentes, et auxquelles il adresse ses respectueux hommages.

**

Les six embarcations sont alignées sur le terre-plein, côte à côte. Ce sont :

L' « Adolphe-Poult », 8 outriggers (marraine M^{me} V^e A. Poult) ;
Le « Lotus », 4 outriggers (marraine M^{me} Ulrich) ;
L' « Argo », 4 outriggers (marraine M^{me} Houard) ;
La « Mouette », 2 outriggers (marraine M^{me} Léon Grabielle) ;
Le « Javelot », 2 outriggers (marraine M^{elle} Brégal) ;
La « Paresseuse », yole de mer à 4 rameurs (marraine M^{lle} Cabot).

Le baptême

Suivant la tradition, les marraines s'avancent l'une après l'autre. Chacune arrose la coque de l'embarcation avec une bouteille de champagne, puis, avec des ciseaux, coupe le ruban qui la tient amarrée.

Le chef de nage remet à chacune d'elles une magnifique gerbe de fleurs cravatée aux couleurs du Club Nautique Montalbanais.

Pendant que se déroule la cérémonie du baptême, M. Cayrou, le délicat félibre montalbanais, lit un charmant poème de sa composition, qui obtient un vif succès.

Après la cérémonie, les embarcations, à l'exception du 8 outriggers « Adolphe-Poult », sont mises à l'eau pour une course-handicap.

Ainsi a pris fin cette manifestation qui, bien que contrariée d'un bout à l'autre par une pluie quasi-battante, s'est déroulée en présence d'une très nombreuse assistance.

Le banquet

Un banquet, servi le soir, salle Delmas, a clôturé cette charmante fête.

Le banquet était présidé par M. Charles Capéran, maire de Montauban, entouré des gracieuses marraines, de MM. Valentini, secrétaire général de la préfecture, représentant M. le Préfet ; Houard, président du Club Nautique Montalbanais.

Au champagne, des toasts très applaudis ont été prononcés par MM. Houard, Rouzoul, Valentini, Charles Capéran, maire, et M^{me} Adolphe Poult, qui a pris la parole au nom des marraines, les charmantes héroïnes de la journée.

M. Cayrou a agrémenté la soirée de charmantes poésies patoises, dans lesquelles il excelle, on le sait.

**

Le 4 octobre 1934, soit quatre ans et six mois après le désastre et le drame, Marie-Madeleine Poult reçoit une nouvelle lettre rédigée par M. Gaston DUPONT, le toujours très attentionné Président Général de la Société Parisienne de Sauvetage.

À Madame P O U L T
Hôtel du Progrès
10, rue Rivals, 10
TOULOUSE

Chère Madame et Amie,

Je viens de recevoir votre lettre à laquelle je m'empresse de répondre pour vous dire combien elle m'a fait plaisir. En effet, depuis bien longtemps j'étais sans nouvelles de vous (à part un mot de temps en temps vous concernant, de la part de notre Ami Monsieur CABOT). Je suis heureux de savoir que vous êtes installée définitivement à

SOCIÉTÉ PARISIENNE DE SAUVETAGE

(Fédération Nationale du Dévouement)

Honorée du Haut Patronage de M. le Président de la République

SECOURS GRATUITS AUX VICTIMES DE TOUS ACCIDENTS
dans les postes fixes et volants de la Société (Paris, Banlieue, Départements, Colonies)

FONDÉE EN 1886. APPROUVÉE N° 152855 (10 SEPTEMBRE 1903)

S. A. G. N° 11637. — S. A. M. G. MAI 1929

CAISSE DE SECOURS — COURS MÉDICAUX

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

(Décret de 21 Juin 1929)

Siège Social: Mairie du XVI^e Arr^t, 71, Avenue Henri-Martin, PARIS

Président Général: Gaston DUPONT * * * * *

10, Rue Raspail, LEVALLOIS-FERRET (Seine) — Tél. FEHÈRE 74-76



PRÉSIDENT GÉNÉRAL

Paris, le 4 Octobre 1934

A Madame P O U L T
HOTEL DU PROGRES
10, rue Rivals, 10
TOULOUSE

Chère Madame et Amie,

Je viens de recevoir votre lettre à laquelle je m'empresse de répondre pour vous dire combien elle m'a fait plaisir. En effet, depuis bien longtemps j'étais sans nouvelles de vous (à part un mot de temps en temps vous concernant, de la part de notre Ami Monsieur CABOT). Je suis heureux de savoir que vous êtes installée définitivement à TOULOUSE et j'espère bien que malgré la crise actuelle, vous réussirez dans votre nouvelle situation car je sais que vous avez toutes les qualités pour cela et que d'autre part, l'avenir de vos chers enfants qui inspire toutes vos actions, vous donnera le courage et la force de venir à bout de toutes les difficultés. D'ailleurs, je suis persuadé que le Gouvernement DOUMERGUE est animé du désir le plus sincère de redresser la situation économique par tous les moyens et que pour y parvenir, il saura supporter une impopularité passagère et injustifiée qui cessera comme par enchantement le jour où tout sera revenu dans l'ordre. Nous savons tous que la tâche à accomplir est immense mais non insurmontable, surtout lorsque l'on connaît l'énergie dont est capable le Président DOUMERGUE. Le plus pressé est, vous le pensez certainement comme moi, de diminuer le chômage en procurant du travail à tous les malheureux pères de famille actuellement dans la misère et ensuite de faire baisser considérablement le prix de la vie, car à salaire diminué doit correspondre obligatoirement une baisse correspondante du coût de la vie. Toutes les combinaisons politiques ne vaudront rien contre cela et seule la trêve des partis peut ramener le bien-être et le bonheur dans tous les foyers qui en ont tant besoin. Les grands travaux qui ont été inaugurés hier font pressentir une reprise des affaires, générale et j'espère que vous-même vous vous ressen-



A Adolphe Poulit
J. A. Bergère

Dessin de Hubert Bergère (1893-1983) pour Adolphe Poulit

TOULOUSE et j'espère bien que malgré la crise actuelle, vous réussirez dans votre nouvelle situation car je sais que vous avez toutes les qualités pour cela et que d'autre part, l'avenir de vos chers enfants qui inspire toutes vos actions, vous donnera le courage et la force de venir à bout de toutes les difficultés. D'ailleurs, je suis persuadé que le Gouvernement DOUMERGUE est animé du désir le plus sincère de redresser la situation économique par tous les moyens et que pour y parvenir, il saura supporter une impopularité passagère et injustifiée qui cessera comme par enchantement le jour où tout sera revenu dans l'ordre. Nous savons tous que la tâche à accomplir est immense mais non insurmontable, surtout lorsque l'on connaît l'énergie dont est capable le Président DOUMERGUE. Le plus pressé est, vous le pensez certainement comme moi, de diminuer le chômage en procurant du travail à tous les malheureux pères de famille actuellement dans la misère et ensuite de faire baisser considérablement le prix de la vie, car à salaire diminué doit correspondre obligatoirement une baisse correspondante du coût de la vie. Toutes les combinaisons politiques ne vaudront rien contre cela et seule la trêve des partis peut ramener le bien-être et le bonheur dans tous les foyers qui en ont tant besoin. Les grands travaux qui ont été inaugurés hier font pressentir une reprise des affaires générales et j'espère que vous-même vous vous ressentirez bientôt de cette prospérité commerciale renaissante. L'essentiel est que vous soyez en bonne santé, car vos enfants, vous le savez, comptent sur vous, aussi je vous souhaite de tout cœur une année exempte de maladie. Quant à moi, je me suis reposé pendant les vacances que je viens de passer à Granville et j'espère également rester sur la brèche sans aucune défaillance jusqu'aux prochaines vacances. L'hiver est le plus à craindre et une fois celui-ci passé, on est à peu près certain du lendemain. Je suis très heureux de savoir que notre Palmarès, que je vous ai fait adresser par madame DEVILLIARD, vous est bien parvenu, car vous aurez ainsi pu constater que le souvenir de votre cher disparu Adolphe POULT est toujours vivant dans nos cœurs, selon la promesse morale que nous lui avons faite au moment où il est tombé victime du Devoir pour une collectivité qui, malheureusement lui a gardé bien peu de reconnaissance et encore moins à sa Veuve et à ses Enfants qui étaient cependant en droit d'attendre, vu son héroïque sacrifice, une aide plus substantielle des pouvoirs publics. Malheureusement mon projet de loi est, comme vous le savez, malgré mes efforts inlassables auprès des différents Ministres et Députés, resté dans les cartons

où il sommeille encore malgré les belles promesses qui m'avaient été faites par un grand nombre d'entre eux. Comme vous le dites si justement, ils ont tous préféré se servir eux-mêmes selon la noble habitude de ceux qui touchent de près l'assiette au beurre. Enfin, ne désespérons pas, peut-être un jour, lorsque la situation sera rétablie, obtiendrai-je plus de succès... Il est vrai qu'à ce moment-là vos enfants se suffiront à eux-mêmes, grâce à vos efforts, si pénibles parfois, pour leur assurer une situation. Je ne sais si je pourrai un jour venir vous dire bonjour à TOULOUSE, si cela était, je ne manquerai pas de pousser jusqu'à MONTAUBAN pour présenter mes bonnes amitiés au brave Ami, M. CABOT qui, lui aussi, a tiré les marrons du feu pour d'autres... plus en vue et plus entreprenants aussi. Vous me comprenez. Je vous promets, à l'occasion, de recommander votre maison à tous nos amis car je sais combien ils seront satisfaits de leur séjour à l'Hôtel du PROGRÈS. de même lorsque vous viendrez à Paris, ne manquez pas de m'en aviser afin que nous puissions prendre rendez-vous pour ce séjour. Présentez mes bonnes amitiés à M. CABOT et veuillez croire, Chère Madame et Amie, à la nouvelle assurance de mes souvenirs les meilleurs et de mes sentiments très dévoués.



Avenue de Mayenne

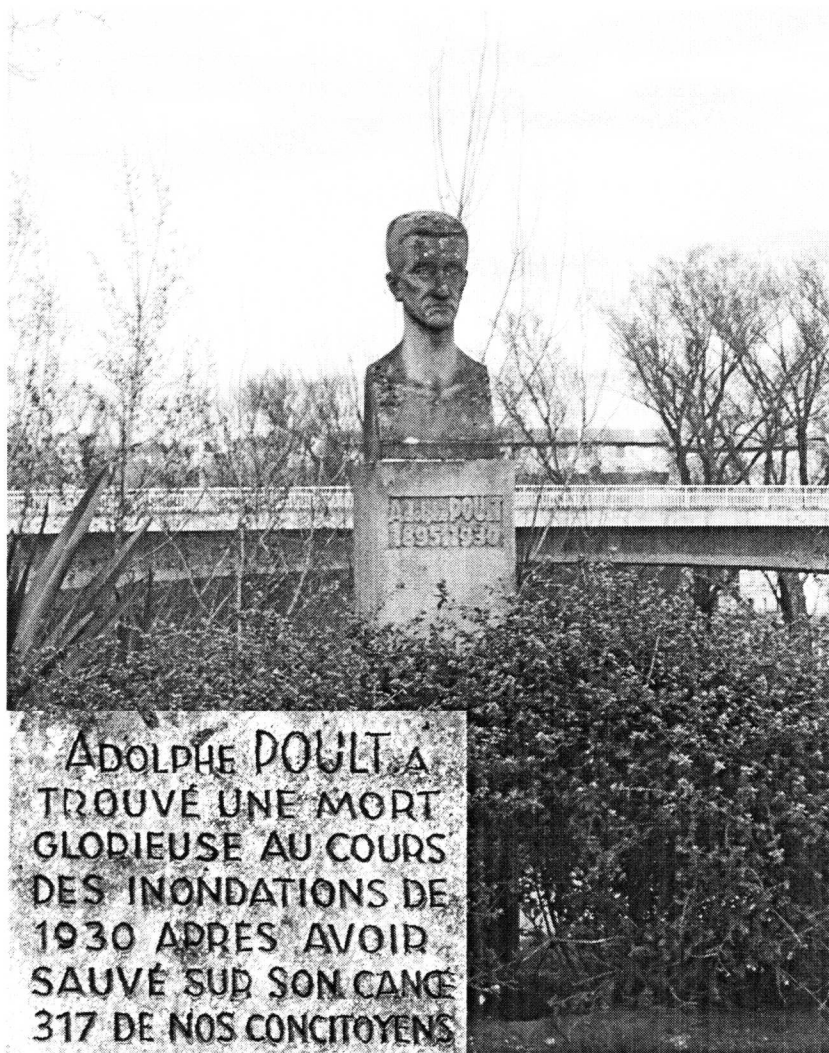
Il semblerait que ce soit vers 1935 que le sculpteur montéchois André Abbal a terminé le buste à l'effigie d'Adolphe Poult, buste qui était destiné au Club Nautique Montalbanais, et qui devait être inauguré « à Montauban au printemps prochain ».

C'est le 22 juin 1937 que le conseil municipal prit la décision d'appeler quai Adolphe Poult l'ancienne rue Sapiacou.

En 1950, le père d'Adolphe, Jean-Émile Poult décède.



Buste d'Adolphe Poult réalisé par André Abbal



ADOLPHE POULT A
TROUVÉ UNE MORT
GLODIEUSE AU COURS
DES INONDATIONS DE
1930 APRES AVOIR
SAUVÉ SUR SON CANC
317 DE NOS CONCITOYENS

Buste d'Adolphe Poulth

Œuvre commandée en 1968 par la Ville de Montauban
à Flavio de Faveri, artiste montalbanais né en 1930.
Réalisée la même année, érigée sur le Quai Adolphe Poulth,
à côté du Tarn, elle représente l'enfant de Montauban
dont la mort fut glorieuse,

Le mardi 4 mars 1980, La Dépêche du midi n'omettait pas de commémorer, à l'occasion du cinquantenaire des inondations catastrophiques des 2 et 3 mars 1930, la disparition d'Adolphe Poul.

Les inondations de 1930

Il y a cinquante ans

Adolphe Poul trouvait la mort
en sauvant la vie des sinistrés

À Montauban, le cinquantenaire des inondations de mars 1930 a été marqué par une cérémonie devant la stèle élevée à la mémoire d'Adolphe Poul, courageux sauveteur de dizaines de sinistrés et qui, arrivé à l'extrême limite de ses forces, se noya lors d'une ultime tentative pour arracher encore une autre vie à la mort.

Des gerbes ont été déposées par M. Louis Delmas, maire de Montauban, et le colonel Prestat, délégué militaire, par le commandant Inesta, inspecteur des services de secours, par M. Jourda, président de l'Union nautique accompagné de M. Brégal, et par le docteur Gleize, président des médaillés du sport accompagné par le président d'honneur M. Bousquet.

Les conseillers municipaux, M. Michel Hamecher, conseiller général étaient présents, ainsi que M. Jean-Émile Poul, le fils d'Adolphe Poul, qui avait quatre ans lorsque son père a tragiquement disparu.

Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. Delmas a évoqué la mémoire des Montalbanais qui, comme Adolphe Poul, furent victimes de leur dévouement et de leur courage : les frères Poncelet, Gustave Jay, Cabos, Maubec. Il ajoutait : « À notre époque où l'égoïsme, l'indifférence et la veulerie semblent plus répandus dans notre société que l'altruisme, la générosité et le courage, leur exemple vaut d'être proposé à notre méditation ».

En page régionale, sur huit colonnes, les titres sont énormes :

LES SAUVETEURS

Adolphe POULT :

jusqu'à l'ultime
sacrifice

Nous ne reprenons pas le texte contenu dans les huit colonnes, car le journaliste qui a préparé le reportage a recopié mot à mot le texte publié dans l'ouvrage que nous citons plus haut et dont nous avons publié la couverture. Cette répétition serait abusive.

L'article est illustré par le portrait de Poulth en col blanc et nœud papillon, sous lequel sont détaillées ses diverses qualités (voir au début de cet ouvrage), d'une vue des ruines du Faubourg Toulousain et d'une vue de celles du faubourg de Sapiac.



BISCUITS EMILE POULT



LE MEILLEUR DES DESSERTS

Le temps est passé. Les enfants d'Adolphe ont grandi.
Suzanne, née en 1920, ne laisse pas de trace.

Denise, née en 1922, a épousé un Monsieur VALAIZON. Elle est décédée sans enfant.

Jean-Émile né le 17 mai 1926, sera surnommé « Pon-Pon ». Comme son père et comme son oncle Jean Syrieyx, il fréquentera l'école Saint-Théodard. Il s'est marié, mais il est décédé, le 30 mars 2006, à 79 ans, sans laisser d'enfant.

Qu'est devenue la Manufacture de Biscuits de Luxe Émile Poulth ?

Elle est toujours là, plus vivante que jamais. La presse nous parle d'elle de temps à autre. Elle a changé de nom, tout autant que de locaux et de volume de production.

Pendant ce temps, Jean-Émile vit mal car il vit sur des regrets, des rancœurs. Il pense au nom qu'il porte : POULT ! C'est le nom d'un biscuit grandement renommé ; c'est le nom d'un héros qui a été chanté jusqu'aux plus hautes nues.

Alors que lui, le fils, il est sur la touche.

Il souhaite me rencontrer. Il veut écrire un livre sur son père. C'est sa femme qui l'a dirigé vers moi. Nous nous rencontrons. Nous sympathisons. Je lui adresse mes vœux de fin d'année. Il me répond le 27 décembre 1991

Cher Monsieur,

Ce jour, je reçois votre aimable lettre du 20/12/1991.

Ma femme et moi-même avons été sensibles à votre message de sympathie à l'approche de la Nouvelle Année.

À notre tour, nous formulons pour vous et toute votre famille nos vœux très sincères pour 1992.

Je dois aussi répondre à vos deux interrogations...

Je n'ai pas vu le livre dont vous me parlez. Je vais donc me renseigner aujourd'hui... J'ajoute que je suis heureux que vos sondages soient plutôt optimistes...

Sur ce qui concerne la présence au Conseil d'administration, il s'agirait surtout d'un « apparenté ». L'avenir nous le dira...

En attendant d'avoir le plaisir de vous revoir, je vous transmets moi aussi ma très très cordiale sympathie.

Lettre de Jean-Émile Poult datée du 7 janvier 1992

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de m'avoir adressé ces extraits du Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne. J'ai lu ces textes qui sont émouvants, tant par l'évocation admirable qui est faite à mon père, qu'aux événements particuliers de cette période des Inondations de 1930. Parmi les membres de cette société, des noms me sont familiers tels que : Bergère, Malrieu, Batut, Barnicaud qui était avocat. Le Comte de Vezins était un ami de mon père. Il avait d'ailleurs offert (car ses dons de graveur étaient connus), deux ou trois de ses œuvres à mes parents... Tous ces braves gens ont disparu hélas...

En attendant notre future rencontre, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

P.S. : Bien entendu ces documents sont à votre disposition, à moins que vous n'en possédiez un autre exemplaire...

**

Lettre de Jean-Émile Poult, datée du 14 février 1992

Cher Monsieur,

Bien reçu vos photocopies dont je vous remercie. Je pense qu'il est nécessaire avant tout de converser à nouveau. Nous pourrions convenir d'une date. Accepteriez-vous une invitation à déjeuner ou à dîner ? En examinant l'ensemble de mes documents, on pourrait aboutir à de premières orientations (pendant et après le repas).

A bientôt donc. Mes meilleurs sentiments.

**

Lettre de Jean-Émile Poult, datée du 06 mars 1992

Cher Monsieur,

Je comprends parfaitement vos préoccupations... Moi-même, je dois faire face à des situations plus ou moins contraignantes, et je voudrais pouvoir me concentrer sur ce projet que je serais heureux de réaliser avec vous. Il faudra envisager de trier les documents ensemble. J'ai fait faire des photocopies qui vous sont destinées.

Mon invitation tient toujours. Voici mon numéro de téléphone... (12h/13h – 18h/19h).

Je pense effectivement que non seulement nous aurions le plaisir de vous recevoir, mais aussi nous gagnerions du temps pour travailler ensuite... Ensemble, il y a des points importants à débattre. Je dirais même « délicats ».

Je vous transmets le bonjour amical de ma femme et vous prie de croire à nos sentiments les meilleurs.

**

Lettre de Jean-Emile Poult, datée du 13 octobre 1992

Cher Monsieur,

Si je vous ai téléphoné, c'est que dans un premier temps, je pensais que nous pourrions nous rencontrer pour discuter de trois points importants avant d'aller plus avant dans notre projet commun. J'ai donc préféré vous écrire et souhaiterais que vous me répondiez de la même façon. Je vous en remercie beaucoup.

1°/ J'ai pensé que, si je disparaissais (désagréable hypothèse) que deviendraient les efforts de votre travail dans la mesure où le livre ne pourrait recevoir d'accord à sa sortie !...

2°/ J'ai aussi songé à un cas très précis : malgré toute l'estime et l'Amitié (c'est vrai) que je vous porte, si le livre, à son point terminal, ne correspondait pas à l'idée que je m'en fais, vous auriez travaillé pour rien... Avez-vous pensé à cette déception qui pourtant ne devrait pas altérer nos rapports amicaux, mais tout de même ?... Ce serait une épreuve pour vous !...

3°/ Etes-vous toujours d'accord pour faire ce travail bénévolement jusqu'à notre décision commune (dans la meilleure opportunité), de publier ce travail et d'envisager alors des avantages communs ?

Vous et moi, devrions franchir les obstacles mais nous sommes dans une situation délicate et des précisions sont nécessaires.

Vous avez mon amitié. J'ai besoin de votre avis.

Cette correspondance s'arrêtera là. Nous nous sommes rencontrés encore une fois avec Jean-Émile. Je me suis mis au travail. Et puis je n'ai plus eu de nouvelles de mon ami.

Par sa femme (une ancienne secrétaire-réceptionniste de mon médecin, fort gentille par ailleurs), j'ai su qu'il était malade.

Nous ne nous sommes plus jamais rencontrés ; par ailleurs, je n'ai plus eu de ses nouvelles par qui que ce soit. Mon travail est resté en souffrance.

Un jour, j'ai appris qu'il était mort.



Ornement de la résidence des Poul, avenue de Mayenne

En octobre 1992, on pouvait lire dans un journal local :

Une gênoise made in Albasud

C'était en 1883, il y a plus de cent ans.

Émile Poul, pâtissier à Montauban, fabriquait ses premiers biscuits...

Aujourd'hui multinationale, l'entreprise emploie 400 personnes et produit 160 tonnes de biscuits par jour à Albasud.

C'est en 1883 qu'Émile Poul, pâtissier à Montauban, fabriquait ses premiers biscuits ; c'est en 1978 que se place l'événement majeur de l'entreprise avec la construction d'une usine couvrant maintenant 20 000 m² sur un terrain situé à Albasud, récemment agrandi à 4 hectares.

Plus de 70 millions d'investissement ont permis la mise en place d'un ensemble industriel hautement performant : l'entreprise s'est ainsi dotée de moyens à hauteur de ses ambitions. Sa capacité de production (160 tonnes par jour) lui permet d'aborder une phase de forte croissance, tout en conservant jalousement les traditions de qualité qui ont fait la renommée de la société. En signant, en juillet dernier, l'acte de vente du terrain à la société pour son agrandissement, à Albasud, Hubert Gouze ne faisait que renforcer les liens qui existent depuis longtemps entre la Ville et la biscuiterie.

Rachetée par la société belge Inveur Groupe, l'entreprise est depuis passée à une dimension européenne : la gênoise aux œufs et à la confiture, dernière née d'une nouvelle ligne de production ne fera qu'entériner cette ouverture.

Grandes surfaces et exportation

400 personnes sont actuellement employées à la biscuiterie.

La politique commerciale de l'entreprise oriente ses efforts vers la grande distribution en réalisant des produits à leur marque, tout en conservant, bien évidemment, son identité.

Avec ses 12 % à l'exportation, l'entreprise Poulth prend sa part de marché à l'étranger ; une part qui ne fera que grandir avec l'ouverture de 1993. Une structure opérationnelle a été mise en place dans cet objectif.

En assurant ainsi son avenir industriel au sein de la communauté, la Société Poulth renforce de son poids le tissu économique montalbanais. Ce dont on peut se féliciter.

Après les petits beurre, les biscuits au lait, les sablés, les fourrés, les goûters, les sablés nappés, les tartelettes à la confiture, les nappés au chocolat, les galettes du Quercy (un inventaire à la Poulth) la gènoise marquera à sa manière l'avènement de l'Europe et celui d'Albasud.

**

Mais de ce temps, que deviennent les grands locaux abandonnés avenue de Mayenne ? Que devient la belle villa où résidait la famille Poulth ?

Le Réveil de Tarn-et-Garonne du 12 décembre 1992 nous informe que l'ancienne usine est dans le plus total délaissement.

« Dans le numéro du Réveil du 15 août dernier, je dénonçais l'état de délabrement des immeubles Poulth qui bordent l'avenue de Mayenne à Montauban. Je ne sais si mon Humeur y est pour une part, mais les choses ont bougé. « Les portes défoncées, les volets disjoints, les ferrures rouillées » ont disparu récemment. Mais le remède s'avère pire que le mal.

Désormais, on croit longer, sur plus de 50 mètres, une vieille prison ou un Carmel à l'ancienne mode : portes et fenêtres du rez-de-chaussée ont toutes été murées à l'aide de parpaings tout nus. Pas de crépi, aucune couche de peinture ; et on ne s'est pas donné la peine de plaquer sur ce béton les portes et les volets récupérés, ce qui eut, du moins, sauvé l'apparence...

... Je m'élevais déjà, au mois d'août, contre la « lèpre » qui dégradait l'image de la ville, en une avenue qui est un lieu de passage très fréquenté puisqu'elle dessert la gare et plusieurs hôtels. Belle image de marque pour les touristes et les visiteurs !

Le pire est qu'au-dessus de cette alignée de parpaings, l'étage est demeuré dans le même état de ruine et d'abandon, et que la toiture menace toujours passants et voisins de ses tuiles branlantes...

... Je déplore en outre, qu'en pleine crise du logement, on ne puisse récupérer de tels immeubles inoccupés, dans lesquels pourraient être aménagés plusieurs appartements confortables, et à moindre frais, puisque les appartements existent à l'intérieur depuis longtemps... etc, etc.

Que penserait de cela Jean-Émile Poul, le créateur de ce bel ensemble ? Que penserait de cela Adolphe Poul ?

Aujourd'hui, les locaux sont toujours à l'abandon, enlaidis par des palissades de protection sur lesquelles sont collées toutes sortes d'affiches publicitaires plus ou moins dégradées.

Dire qu'il existait là un des plus beaux fleurons de la ville !
Quelle misère !

**

ADOLPHE POULT !

Est-ce que, pour un tel personnage, l'énumération qui suit sera suffisante pour ériger une conclusion suffisante et satisfaisante ?

Non. Il y a tellement à dire encore.

« Une place, un quai, une stèle ainsi qu'un vitrail portent aujourd'hui son nom à Montauban » ai-je lu quelque part. Je ne sais pas où se trouve la place. Mais il faut ajouter à cela un hangar à bateaux, un buste d'Abbal, une plaquette gravée par Renaud de Vezins.

Ces reconnaissances sont la moindre des choses.

Car la mémoire de Poul est ineffaçable. Elle est indissociable de Montauban.

« Bel Soulel », Le Carreyrat
Janvier - mars 1993

Compléments glanés ici et là dans la presse

Ces articles démontrent combien le souvenir d'Adolphe Poul est encore vivace dans la ville où il reste et le héros et le martyr, combien son geste a créé et gravé une empreinte indélébile dans la mémoire collective montalbanaise.



Recto de la plaquette de bronze
créée par le comte Renaud de Vezins en 1930

(conservée au Musée Ingres, à Montauban, sous la réf. MI.77.00.02)



Verso de la plaquette de bronze
créée par le comte Renaud de Vezins en 1930

(conservée au Musée Ingres, à Montauban, sous la réf. MI.77.00.02)

Nous y ajoutons quelques informations concernant l'entreprise dont il a été le responsable et dont il aurait dû être le « patron », pour que l'on se rende compte sur quelles bases solides « la création » de son père était fondée.

Le Réveil de Tarn-et-Garonne - 11 mars 2000

Les Montalbanais se souviennent. Le 3 mars 1930, une crue exceptionnelle du Tarn ravageait les quartiers de Sapiac, Villebourbon, les Albarèdes, Gasserass et Pouty avec un débit de 600 m³ par seconde.

Du jamais vu : 11,50 m à l'échelle du Pont Vieux. Le bilan est tragique : 27 morts, 10 000 sinistrés, des milliers d'immeubles détruits. Il aurait pu être plus lourd encore si de courageux sauveteurs n'avaient risqué et même sacrifié leur vie pour porter secours aux personnes en danger d'être emportées par les eaux. Parmi ceux-ci, la personnalité d'Adolphe Poult est emblématique. Avec le concours de son ami René Bousquet, il a sauvé plus de 320 personnes avant de périr noyé.

Vendredi soir 3 mars, à 18 h, M. Roland Garrigues, député-maire de Montauban ; M. Hamecher, Conseiller général du canton ; M. Saint-Sulpice, directeur de cabinet du préfet ; M. Pierre Blanc, vice-président de l'Académie de Montauban, en présence de M. Poult*, fils du héros, et de son épouse, ont déposé une gerbe au pied du buste sculpté dans la pierre par Flavio de Faveri.

M. Roland Garrigues a prononcé une allocution en forme d'adresse à Adolphe Poult, pour rappeler ses hauts faits, témoigner de la reconnaissance des Montalbanais, et l'assurer que le drame de 1930 n'a pas été oublié...

Pour marquer la permanence du souvenir des journées tragiques de 1930, l'Académie de Montauban a confié à M. Robert Guicharnaud le soin de rappeler les événements et de rendre hommage à Adolphe Poult, dans la conférence émouvante et fort documentée, qu'il a présentée lors de la séance du 5 mars...

*Jean-Emile Poult est décédé à Montauban, le 30 mars 2006 à l'âge de 79 ans

Le 3 mars 1930
La meurtrière crue du Tarn

À l'occasion du 70^{ème} anniversaire de la crue, « Entre-Nous » évoque le désastre du 3 mars 1930. Le rédacteur rappelle les faits avant de reproduire les témoignages recueillis par les élèves de l'école de Bio auprès des rares témoins.

Monsieur Jamme : *« Personne ne croyait que le Tarn sorte de son lit. Dès l'aube du 3 mars, il allait en quelques heures monter de plusieurs mètres. Beaucoup de fermes furent cernées par les eaux et les habitants furent pris au piège. Négligeant l'importance des flots, ils se réfugièrent chez eux : mais le Tarn monta toute la journée à environ 50 cm à l'heure. Son courant était tel qu'il roulait à 9 ou 10 mètres à la seconde. Voilà pourquoi la population riveraine se laissa surprendre par la crue ».*

Monsieur Estabes : *« Le matin, quand nous nous sommes levés, il y avait 30 centimètres d'eau dans la cuisine. Nous sommes sortis. La maison s'est écroulée et nous nous sommes réfugiés sur le tas de ruines ».*

Jeanine, une fillette, raconte ce qu'elle a entendu dire : *« Quand ma Mémé et ma maman qui avait 7 ans à ce moment-là ont vu arriver l'eau, elles ont pris des couvertures et de quoi manger, et elles sont montées au coteau. Elles ont regardé vers la plaine. Maman m'a expliqué : « Il était affreux de voir l'eau détruire les habitations. Je regardais la maison de Mémé pour voir si elle résistait. Au deuxième matin, elle a été démolie. J'ai pleuré parce que je me demandais s'il faudrait toujours vivre sur le coteau. Mémé avait construit une petite maison avec des roseaux et de la paille pour nous abriter un peu ».*

Edwige Pavan : *« J'avais huit ans. L'alerte a été donnée par les sirènes et les cloches des environs. Du haut du coteau, on voyait une immense étendue d'eau recouvrant terres et maisons, emportant des meules de paille, des arbres déracinés, des bêtes mortes. Nous entendions des personnes crier « Au secours ! ». Beaucoup de sinistrés sont venus se réfugier au village chez des amis, chez des parents ou chez ceux qui avaient un local pour les loger ».*

Monsieur Fogato : « Dès que nous avons été avertis par les voisins, nous sommes partis à deux heures du matin avec les bœufs et le cheval. Nous venions juste de tuer le cochon qui a été emporté par l'eau. Nous sommes allés au château de Beaudésert où nous sommes restés quinze jours à peu près. De là, nous regardions le bateau de M. Ausset qui allait chercher les gens dans les maisons ».

Monsieur Guiral : « J'ai pris le cheval et la remorque et j'ai porté les vieux et les infirmes sur le coteau. Les gens n'avaient jamais vu d'inondation, alors ils n'étaient pas partis ; ils croyaient que l'eau resterait à 50 cm de hauteur, mais elle est montée à 2 m 50. Les maisons s'écroulaient en faisant un grand fracas et un nuage de poussière ».

Madame Bongrat raconte que « sa mère était montée au grenier avec ses lunettes, la Bible et la chaufferette ».

Monsieur Bonotto se souvient « des paillers entiers étaient emportés sur lesquels on voyait parfois quelques volailles. On apercevait aussi passer des charrettes, des meules, des chaises, des troncs d'arbres. Beaucoup de maisons étant cernées par les eaux, les gens montaient sur les toits pour attendre du secours ».

Madame Lafon se rappelle que « les vaches beuglaient, les gens appelaient au secours, les chiens hurlaient. Nous avons pris l'argent, le cochon et quelques habits pour nous réfugier chez des voisins du coteau ».

**

La Dépêche du Midi du 05 mars 2003 rappelle l'événement :

1930 : l'inondation du siècle

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1930,
le Tarn-et-Garonne est englouti par les eaux du Tarn,
de l'Aveyron et de la Garonne

En l'espace de deux jours, les eaux du Tarn, rejointes par celles de l'Aveyron et de la Garonne, provoquèrent une catastrophe qui ravagea tout le Tarn-et-Garonne. Jusqu'à ce jour, il n'y eut jamais un débordement d'une aussi effroyable ampleur, tant par les dégâts occasionnés que par le nombre de victimes.

POURQUOI ?

Un sol saturé, gorgé d'eau. « La Dépêche » de Toulouse indique « qu'il est tombé, en quatre jours, deux fois plus d'eau que dans les 28 jours précédents ».

Aux terres imbibées, il faut ajouter une quantité exceptionnelle de neige tombée sur les massifs dans les hautes régions où les cours d'eau prennent leur source. « *2 mètres en certains endroits dans les derniers jours de février* », signale le même quotidien. Or, un vent chaud, provenant de la Méditerranée, se mit à souffler, entraînant une fonte rapide et massive de cette épaisse couche de neige.

En ce dimanche 2 mars 1930, l'eau monte considérablement. Les deux principaux cours d'eau, l'Agout et le Tarn, sont déjà en train de déferler sur Castres, Lavaur et Saint-Sulpice-la-Pointe. Dans cette dernière commune, l'Agout monte jusqu'à 22 mètres. À Rabastens, le Tarn atteint 18 mètres. Respectant le repos dominical, « *les bureaux de poste, et le télégraphe sont, bien sûr, fermés. Mais le téléphone n'est pas d'un grand secours* », témoigne Philippe Delvit (« *Montauban, la ville vue du fleuve* », Accord). L'historien toulousain ajoute: « *Le téléphone est, à l'époque, un objet rare mais surtout nombre de lignes ont été sectionnées ou mises hors circuit par les intempéries, les chutes d'arbres et de branches, glissement de talus* ». Mais même dans cette éventualité, l'alerte téléphonique ou télégraphique n'aurait pu éviter le pire tant la montée des eaux fut foudroyante, fatale. Comme un jeu de poupées russes, ce qui rendit plus implacable cette inondation du siècle, fut l'union des cours d'eau en cru : l'Agout déjà débordant, puis l'Aveyron se jetant dans le Tarn ont englouti Moissac et la vallée de la Garonne.

REYNIÈS, VILLAGE MARTYR

Le premier bourg de Tarn-et-Garonne qui subit cette vague déferlante est un petit village de 516 habitants : Reyniès, au bord du Tarn. Le dimanche soir, l'eau arrive « *en trombe* ». Le garde-champêtre lance l'alerte à grands roulements de tambour. Un grand nombre d'habitants incrédules ne perçoit pas le danger. Seules l'église et la mairie demeureront debout après le passage de l'hydre. Une centaine de maisons s'écroule et les flots emportent quatorze personnes. Reyniès est l'un des villages tarn-et-garonnais les plus éprouvés par cette inondation. Le président Gaston Doumergue, qui parcourut toute la zone du sinistre, s'attarda longuement dans ce village.

L'APOCALYPSE MONTALBANAISE ET MOISSAGAISE

Au déluge fracassant d'eau et de boue qui s'avance aux portes de la cité d'Ingres et de Bourdelle, s'ajoute un affluent du Tarn, le Tescou, qui le grossit un peu plus. Le cauchemar débute pour les Montalbanais le lundi 3 mars. Dans la journée, les eaux opaques du Tarn s'agitent, mais pas suffisamment pour que l'on s'alarme.

C'est finalement dans la nuit que les rues de Sapiac, Villebourbon et de Gasseras sont inondées. Ce n'est qu'à cet instant que l'alerte est donnée, mais il est déjà trop tard. Les Montalbanais vont connaître une nuit apocalyptique, dans la plus grande obscurité, l'usine électrique ayant été inondée.

Le Tescou a submergé le quartier bas de la rive droite et toute la rive gauche ; seule la gare de Villebourbon émerge comme une île. Au bout de quelques heures, des centaines de maisons commencent à s'écrouler dans un fracas assourdissant, amplifié par le vacarme des eaux turgescentes. L'eau atteint 11,90 m dans la traversée de la ville. Au matin, les quartiers de la rive droite sont littéralement détruits. L'état de la ville rose est tel que l'on aurait pu croire à un bombardement.

Suivant sa longue chevauchée, le Tarn, gonflé par l'apport des flots boueux de l'Aveyron, également en crue, envahit le chef-lieu d'arrondissement : Moissac. « *En cinq minutes, des vagues d'un mètre de haut déferlent, après que le Tarn ait rompu la digue de la Palissade* », témoigne un conseiller municipal de l'époque, « *envahissant le canal* » et « *engloutissant les quartiers Saint-Benoît, Sainte-Blanche et Poumel* ». Ce mardi 4 mars, la lumière luit à peine sur le tympan de l'église Saint-Pierre, et le spectacle est saisissant ; seulement quatre heures après Montauban, on dénombre, à Moissac : 120 morts, 1.400 maisons détruites, 5.896 sans abris.

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Les troupes coloniales en garnison aux environs de Montauban sont rapidement sollicitées pour préserver les biens des sinistrés. Baïonnette au canon, les tirailleurs sénégalais mettent ainsi un terme aux exactions de groupes de pillards qui tentent de faire fortune sur la détresse humaine. Le même déploiement se déroule à Moissac. Il faut être muni d'un brassard rouge ou d'un papier portant le tampon de la mairie pour pénétrer dans les quartiers sinistrés.

L'extrême vigilance des Tirailleurs sénégalais vaudra quelques désagréments au ministre des Travaux publics et au préfet de Tarn-et-Garonne, M. Vidal, qui, le 6 mars, ne purent visiter certains quartiers, les Tirailleurs refusant de les laisser passer car ils n'étaient pas munis des attestations nécessaires !

LA SOLIDARITÉ ET LA MÉMOIRE

Dès les premiers jours, la solidarité nationale et internationale s'organise. Tous les médias de l'époque sont utilisés (presse, cinéma, radio) pour se faire l'écho du sinistre dans le Sud-Ouest. Le président Gaston Doumergue passe dans chaque commune sinistrée et « perd son légendaire sourire », déclare « La Dépêche » de Toulouse (le 9 mars 1930). Le paysage architectural de la cité d'Ingres n'aura plus le même visage.

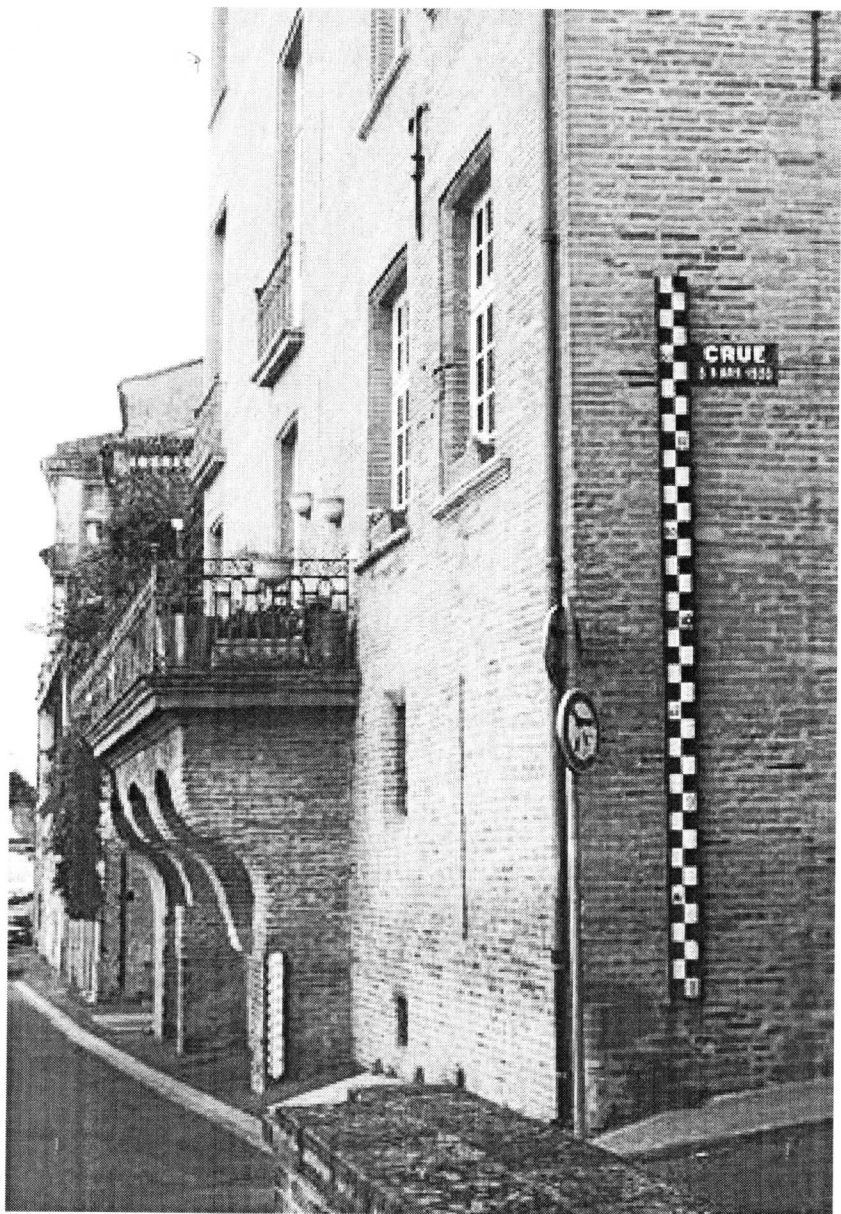
Les quartiers au bord du Tarn sont anéantis à tout jamais. Mais d'autres constructions, souvent originales, voient le jour. La maison du peuple est édifiée avec les dons de particuliers belges et parisiens, l'école yougoslave est offerte par le roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie en vertu de l'amitié qui lie la Serbie à la France.

Une décennie plus tard, de nombreux Belges, fuyant l'avancée des troupes allemandes, se réfugient en Tarn-et-Garonne. Des liens se sont tissés entre les deux populations après le sinistre. Le témoignage cité par l'abbé Beugnies est significatif : « *Je me souviens bien de la gentillesse et de l'organisation du comité d'aide aux réfugiés de Montauban, ainsi que des affiches dans la ville : « Montauban, souviens-toi ! »*. En fait, dans les années « 30 », il y avait eu de fortes inondations du Tarn, à Montauban, et il y avait eu beaucoup de dégâts. Un appel à la solidarité internationale avait été lancé et ma mère se souvenait d'avoir envoyé de l'argent. Alors, il y avait des affiches qui disaient : « *Montalbanais, souviens-toi ! On t'a aidé pendant les inondations maintenant c'est à ton tour d'aider les réfugiés* ».

Dossier réalisé
par
Max LAGARRIGUE



L'École Yougoslave appelée aujourd'hui « Alexandre 1^{er} »



L'échelle à crue du Pont Vieux (côté Villebourbon)
rappelant la hauteur des eaux

NOTE : Max Lagarrigue, historien, directeur de la revue Arkheia, a repris cet article dans la revue Arkheia n° 21, parue en 2009, sous le titre :

L'inondation du siècle en Tarn-et-Garonne

En l'espace de deux jours, les eaux du Tarn, rejointes par celles de l'Aveyron et de la Garonne, provoquent une inondation qui ravage l'ensemble du Tarn-et-Garonne, faisant 181 victimes. Jamais catastrophe d'une pareille ampleur ne s'est produite.

Il a fait quelques ajouts à ce qui précède, notamment le paragraphe qui suit.

Adolphe Poul, un jeune héros

Parmi les nombreuses victimes, le jeune industriel montalbanais Adolphe Poul (26 ans*) s'est comporté en héros. Ancien aviateur et sportif averti, il prend, dès que l'alerte est donnée, son canoë indien avec lequel il réussit, avec le chef de cabinet du préfet, un certain René Bousquet, à repêcher durant toute la nuit une centaine de personnes prises dans les eaux tourbillonnantes du Tarn.

Au terme de cette nuit d'efforts, le canoë chavire et Poul, pourtant bon nageur, se noie, épuisé.

On retrouve son corps le surlendemain, à l'extrémité du quai de la gare de Villebourbon.

Le 6 mars, le ministre des Travaux publics en visite, M. Pernot, lui décerne la croix de la Légion d'honneur, à titre posthume.

Signalons, dans ce même numéro 21 d'Arkheia, l'article de Jacques Bataille, un collectionneur de Montauban, car il nous apporte beaucoup d'enseignements :

* encore cette erreur, que chacun recopie sur l'autre bêtement.

Le Midi dévasté
par les inondations

Les 2 et 3 mars 1930, les eaux du Tarn se déchaînent
sur la cité d'Ingres et de Bourdelle.

Les quartiers populaires de Sapiac
et la ville basse de Villebourbon sont engloutis.

Aux victimes montalbanaises s'ajoutent
celles des villages de Reyniès et de Moissac.

La formidable violence de cette catastrophe naturelle s'explique par la coïncidence de facteurs agissant habituellement isolément. Dans toute la région comprise entre la Garonne, le golfe du Lion et le bas Rhône, les sols étaient depuis plusieurs mois gorgés d'eau. Si l'on estime que la fonte des neiges en Cévennes a fourni un cinquième du volume de la crue, ce sont surtout les pluies diluviennes, reçues pendant 48 à 60 heures par l'Albigeois, le Quercy et la Montagne Noire, qui ont grossi les rivières, notamment le Dourdou et l'Agout, ainsi que le Tarn dans sa partie cévenole. En Tarn-et-Garonne, la montée des eaux s'est manifestée avec une vitesse stupéfiante, les flots rompant tout sur leur passage. La situation fut plus particulièrement tragique à Reyniès (village complètement détruit hormis son église), à Montauban, Albefeuille-Lagarde, Barry-d'Islemade, Lizac, au Barthes et à Moissac. Au total, la crue fit périr près de 200 personnes et des dizaines de milliers d'animaux ; elle détruisit 3 000 maisons et onze grands ponts, emportant des dizaines d'ouvrages de moindre importance et d'innombrables routes ; enfin, elle coupa partiellement vingt lignes ferroviaires, accentuant la quasi-paralysie de toute une région. Ce tragique bilan provoqua un élan de générosité sans précédent à l'échelle de la France, de certains pays d'Europe et du reste du monde.

NOTE :

Voir aussi le n° 4 d'*Arkheia*, 4^{ème} trimestre 2000, p. 27 et suivantes : *Le voyage de Gaston Doumergue dans le Sud-Ouest inondé*, par Dominique Versavel, diplômée de l'école des Chartes, et auteur d'une thèse intitulée : *Les voyages présidentiels dans la France de l'entre-deux-guerres : rôles et images des chefs de l'État de 1918 à 1940*.

Hier en fin de matinée, Montauban commémorait l'anniversaire du 3 mars 1930, jour des terribles inondations qui ont endeuillé la ville. Cette commémoration le jour de la date anniversaire du 3 mars est à inscrire à l'initiative de Jean Garrigues, rescapé lui-même qui a livré hier une partie de ce qu'il a vécu (voir ci-après).

Cette commémoration a eu lieu devant la stèle d'Adolphe Poult érigée quai Poult en la mémoire de celui qui a donné sa vie le 3 mars 1930 pour sauver celle des autres. Brigitte Barèges, députée-maire, rappelait les circonstances qui ont permis de célébrer cette page d'Histoire dramatique qui a marqué à tout jamais les esprits à Montauban.

78 ans plus tard, le maire de Montauban mettait l'accent sur le courage des Montalbanais ce jour-là à l'exemple d'Adolphe Poult qui a sauvé sa femme, son fils Jean-Émile et des dizaines de personnes et qui a fini par se noyer dans le Tarn. Elle rappelait aussi les dégâts et les pertes en vies humaines à Sapiac, à Gasseras, à Pouty et à Villebourdon.

L'eau avait atteint 11,45 mètres à la hauteur du pont Neuf et la première digue construite par Henri IV (famille de Bourbon, d'où le nom Villebourbon) a contribué bien modestement à limiter les terribles dégâts.

Aujourd'hui indiquait Brigitte Barèges, la rive droite est protégée des crues et la rive gauche le sera en fin d'année 2008.

La médaille de la ville

Jean Garrigues donnait ensuite témoignage de cette dramatique journée avant de recevoir la médaille de la ville.

Une occasion, pour lui, de rendre public l'obtention d'un brevet de natation qui n'avait pas été reconnu par l'Éducation nationale et qu'il avait reçu, plus tard, le brevet d'élève le plus méritant du département à l'âge de 11 ans. À l'issue de cette cérémonie, le maire, les rescapés et leurs familles ont déposé une gerbe au pied de la stèle d'Adolphe Poult pour honorer sa mémoire et son courage exceptionnel lors de cette journée au cours de laquelle, 29 Montalbanais sont morts noyés, selon Jean Garrigues.

Guy Révellat

« J'avais 6 ans, je me souviens... »

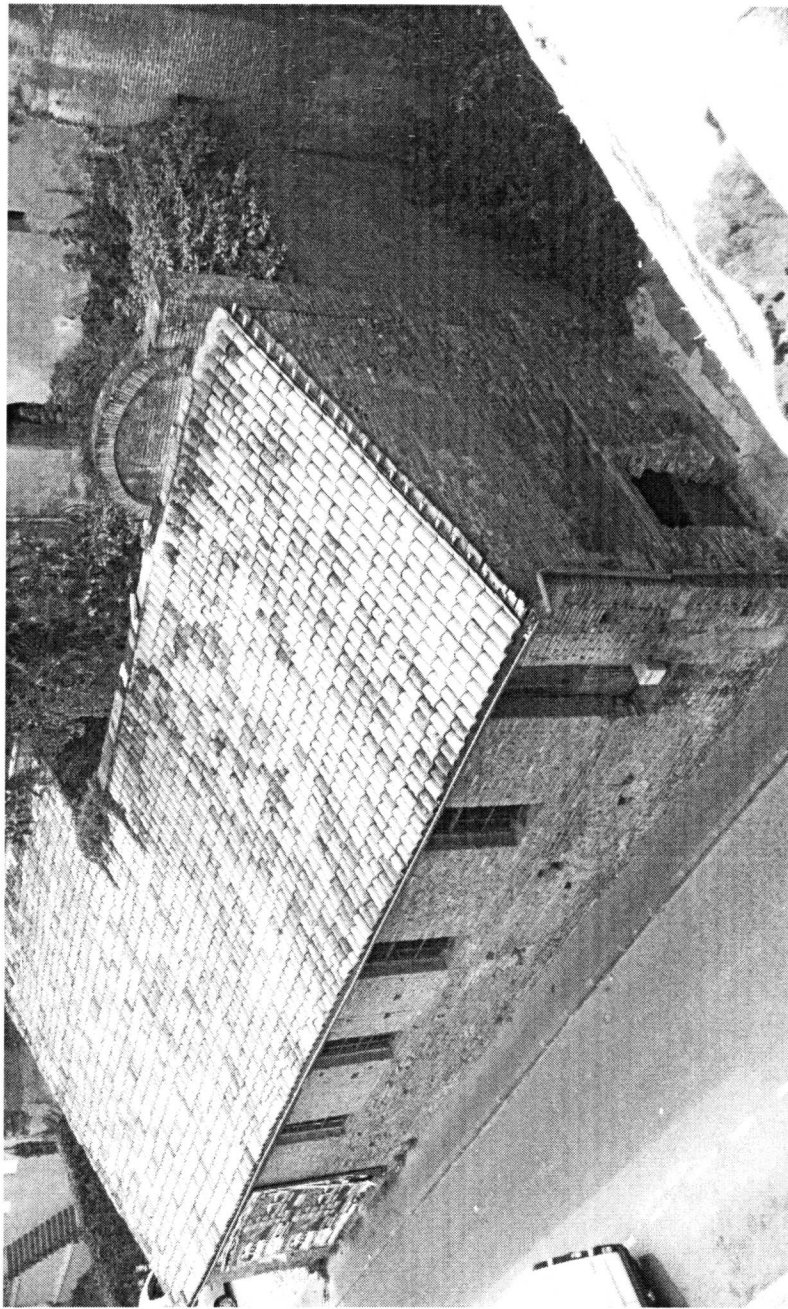
Jean Garrigues, 84 ans, rescapé, témoigne : « J'avais 6 ans, je me souviens très bien de cette journée absolument horrible. À 4 heures du matin, l'alerte avait déjà été donnée. À 7 heures, mes grands-parents, qui habitaient Sapiac, étaient montés sur le toit de leur maison juste en face du club nautique. Ils faisaient des signes désespérés avec un chiffon blanc pour qu'on vienne les chercher. Nous habitions avec mes parents, 120, faubourg Toulousain, et l'eau était montée d'une manière effroyable. Au bord du Tarn, je me souviens d'avoir vu flotter dans le courant d'une grande violence des animaux morts, des meubles et des charrettes. Dans la journée, c'était l'horreur. Les maisons s'écroulaient. J'ai vu depuis chez moi le café de la Renaissance au coin de la rue Chamier s'effondrer. Adolphe Poult était dans une barque et récupérait les gens. Ils criaient. C'était la panique. L'eau arrivait également par les égouts. Adolphe Poult est allé chercher le garde mobile Maubé qui était cantonné à la caserne La Hire, à minuit. C'est en sautant dans la barque d'un arbre ou d'une fenêtre que ce dernier a fait chavirer la barque. Adolphe Poult et le garde se sont noyés tous les deux. Je me souviens de cette journée et de cette nuit épouvantable et je vois encore une famille marcher sur un mur à 5 mètres de haut pour se sauver. Un bébé dans un couffin a failli tomber. C'était très impressionnant. Depuis lors, et après cette vision d'horreur, j'ai fait surmonter ma maison d'une brique et demie. J'ai bien fait car lors des inondations de 1996, l'eau s'est arrêtée juste au bord.

**

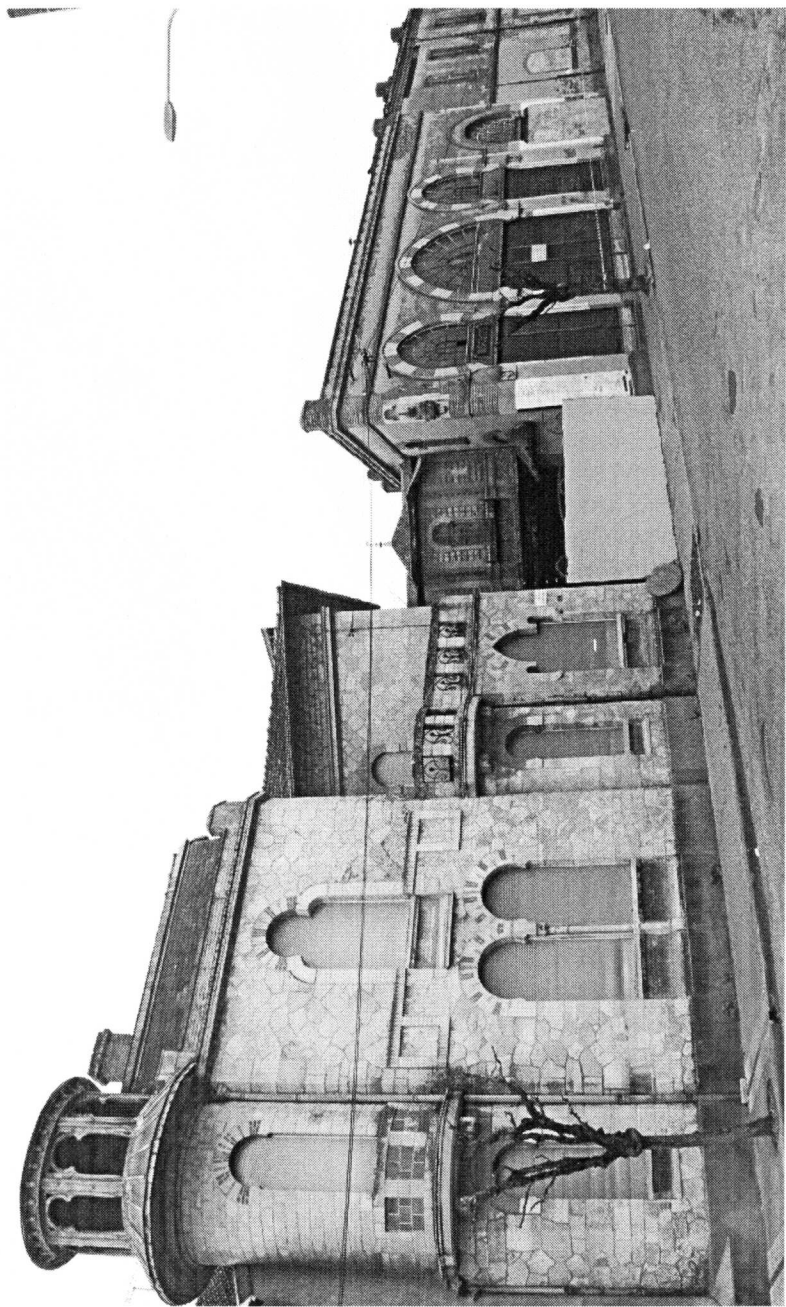
Le mardi 25 août 2009, La Dépêche du Midi nous reparle de Poult, l'inventeur du biscuit.

Métamorphose. L'ancienne conserverie-biscuiterie Poult va enfin revivre. Mais elle quittera le domaine industriel pour celui de la culture.

La patience est souvent nécessaire pour arriver à triompher des obstacles et du temps qui file. C'est un peu à partir de ce constat qu'il faut évoquer le bâtiment laissé en friche juste à côté du pont du Consul. Nous en parlions déjà en février 2006, au lendemain de la vente à un particulier de cet immeuble dit Lestang, validé par



La première usine Poutt, dans la vallée de la Mandoune



A gauche, la résidence des Poults ; à droite la façade de l'usine, avenue de Mayenne

une délibération du conseil municipal. C'était alors Hélène Fasan qui l'avait acquis pour en faire un espace multiculturel, mais surtout une salle de spectacles. Depuis le début août il a entamé sa métamorphose qui devrait lui donner une seconde vie...

Mais le « Théâtre de la Mandoune », qui devait être « avant tout un théâtre de poche... avec une salle de spectacles ouverte à tous et offrant de nombreuses facettes entre peinture, sculpture, salle à événement familial... » n'a jamais vu le jour.

De cette aventure, le bâtiment aura gagné une toiture neuve qui le préservera encore longtemps. Mais l'aventure de la chanteuse de variétés s'arrêtera là par manque de moyens. Les mécènes restent inconnus ; les subventions ne tombent pas.

Dans un pavé intitulé : « On y fabriquait biscuits et conserves », le journaliste écrit :

Le bâtiment, dont la rénovation est enfin amorcée, fait partie du patrimoine industriel de la ville. Dans ce fameux vallon de la Mandoune arrosé par le ruisseau de la Garrigue, c'était une petite usine qui s'offrait aux passants remontant des berges du Tarn. Elle était construite sur deux niveaux.

Rassurez-vous, ils existent toujours, même si le rez-de-chaussée a disparu dans le comblement de ce vallon.

On dit qu'Émile Poult, le fondateur de la fameuse biscuiterie éponyme, y fabriqua ses premiers biscuits en 1883, il y a 126 ans de cela. Mais les ateliers furent plutôt consacrés à d'autres productions de la marque, comme les conserves et le papier à cigarettes.

Si le bâtiment peut espérer une seconde vie, il le doit surtout à l'architecte des bâtiments de France qui, le 23 août 2005, émit un avis défavorable à sa destruction et en a préconisé sa réhabilitation...

La Dépêche du Midi – 03 mars 2010

Adolphe Poult dans la légende

Il y a deux ans, une cérémonie du souvenir avait été organisée en présence de plusieurs rescapés de la crue. Parmi les faits qui sont entrés à tout jamais dans l'histoire de cette terrible crue du Tarn figure notamment la disparition, dans des conditions héroïques,

d'Adolphe Poulst à Montauban. Jeune industriel de 26 ans*, cet ancien aviateur, sportif de très bon niveau, est très populaire dans la ville préfectorale. Dès que l'alerte est donnée, son sang ne fait qu'un tour : il faut qu'il aille se porter au secours de ses concitoyens, à bord de son canoë, en compagnie du chef du cabinet du préfet, le jeune homme va œuvrer toute la nuit pour repêcher un maximum de personnes. Les comptes rendus de l'époque évoquent près d'une centaine de personnes extirpées des eaux meurtrières du Tarn. Au terme de cette nuit apocalyptique, Adolphe Poulst est exténué, complètement à bout de forces. Soudain, sa frêle embarcation chavire. Adolphe Poulst qui était pourtant un excellent nageur disparaît dans les eaux en furie. On ne retrouvera son corps que le surlendemain, à l'extrémité du quai de la gare de Villebourbon. Le 6 mars, le ministre des Travaux publics, M. Pernet, lui décerne la Croix de la Légion d'honneur à titre posthume. Aujourd'hui, une artère de la ville (le quai Poulst le long du Tarn) perpétue la mémoire de ce héros entré dans la légende.

La Dépêche du Midi

La Dépêche du Midi - 15 septembre 2010

L'appétit européen de Poulst

Le fabricant de biscuit vient de racheter une entreprise de 1000 salariés en Pologne. Il confirme aussi son intention d'accroître encore sa présence dans toute l'Europe.

Elle est bien loin de nous l'époque du premier biscuit produit par Émile Poulst en 1883 dans la cité d'Ingres. Quel chemin parcouru pour en arriver aujourd'hui à un groupe de 850 salariés répartis sur cinq sites en France, notamment le plus important d'entre eux qui est resté à Montauban avec 350 collaborateurs.

Devenu numéro un français pour la fourniture de biscuits destinés aux marques de la grande distribution, Poulst pourrait très bien se reposer sur un doux matelas de 300 M€ de chiffre d'affaires. Eh bien non ! Le groupe cherche encore à s'ouvrir de nouveaux horizons. « *Nous suivons actuellement une stratégie à l'international, car nous réalisons déjà 90 % de notre chiffre d'affaires sur le marché français. Nous avons alors choisi de nous développer via des acquisitions*

* encore cette erreur, que chacun recopie sur l'autre bêtement.

à l'étranger pour devenir maintenant un bon acteur européen dans notre secteur d'activité », explique le directeur général adjoint du groupe Thibaut Marbacher.

La première grande conquête de Poult s'est alors opérée juste avant l'été en Pologne. Il s'agit de Lider Skg, une entreprise familiale réalisant 50 M€ de chiffre d'affaires et employant pas moins de 1000 salariés sur trois sites. Selon la direction, rien dans ce rachat ne doit inquiéter les salariés de Montauban et des autres sites français de production : « *Poult reste une entreprise ambitieuse dont le développement passe aujourd'hui par la conquête de nouveaux marchés, en particulier dans toute l'Europe. L'acquisition en Pologne nous ouvre ainsi un beau marché dans ce pays* ».

Après avoir finalisé le dossier polonais, Poult travaille maintenant sur d'autres pistes. Pour l'heure, elles sont encore tenues secrètes : « *On a des idées dans les cartons, mais tant que rien n'est fait... Une chose est sûre, il y a en Europe aujourd'hui beaucoup de petites sociétés familiales qui peuvent nous intéresser* », souligne le responsable de Thibaut Marbacher.

Enfin, Poult est au centre, en ce moment, de grandes discussions autour de son contrôle. Un fonds d'investissement pourrait bien en chasser un autre à sa tête.

Propriétaire depuis 2007 du groupe biscuitier, LBO France envisage de s'en séparer. Carvest (Crédit Agricole) et Oaktree (fonds américain) sont sur les rangs.

Thierry Dupuy

Bulletin du quartier de Sapiac « Ma Villamoi » – 14 mars 2011

Une nuit dantesque

Dans la nuit du 2 au 3 mars, il y a exactement 81 ans, les Montalbanais riverains du Tarn, vivent une nuit dantesque. L'événement et la date sont encore imprimés dans l'esprit de tous : les inondations de 1930.

Des pluies très importantes tombent depuis plusieurs jours sur la Montagne Noire. Une lame d'eau descend du bassin vers le Tarn et ses affluents et ses sous-affluents. La montée est foudroyante et implacable. Un déluge d'eau et de boue s'abat sur Montauban et ses environs.

À la montée du Tarn s'ajoute un autre cauchemar : la crue du Tescou. Les quartiers de Sapiac, Villebourbon et Gasseras se retrouvent engloutis.

L'usine électrique de Sapiac cesse de produire. Tout est dans le noir. Avec une crue de presque 12m, ce sont 1092 maisons qui sont détruites, 4200 hectares de rues inondées, des milliers de sinistrés et on compte plus de 30 morts.

Un peu plus loin, à Moissac, il y aura 120 morts.

Toute la nuit les sauveteurs s'activent ; parmi les anonymes, on retiendra les noms d'Arthur Poncelet, maréchal des logis, et d'Adolphe Poult, industriel. Tous les deux perdront la vie.

Quand la décrue se fait, la cicatrice est énorme...

Les troupes coloniales, en garnison dans la ville, sont les premières à porter secours. Il faut vite nettoyer, déblayer.

Le 8 mars, le président de la République, Gaston Doumergue, vient dans la ville constater la catastrophe... La solidarité nationale et même internationale est très importante. Les dons sont nombreux, par exemple celui d'une école appelée aujourd'hui Alexandre Ier, mais encore plus connue sous le vocable de «École Yougoslave». Le roi Serbe veut ainsi remercier la France de son soutien lors du conflit mondial qui avait déchiré son pays. La seule condition : qu'elle soit construite dans le style ottoman.

Autres dons : la Maison du Peuple, offerte par la ville de Paris, le marché couvert de Villebourbon, ou encore le clocher de l'église Saint-Orens (elle n'avait jamais été achevée).

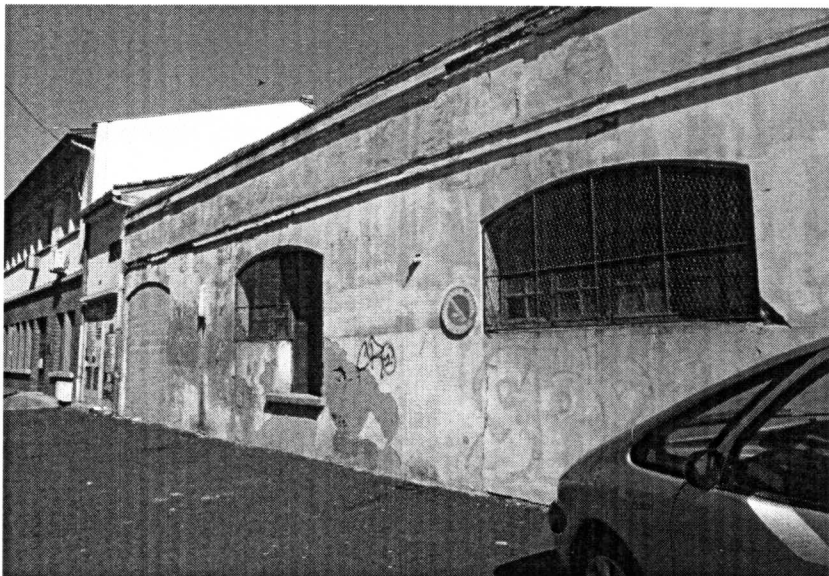
Toute la région du Tarn connaît ainsi une reconstruction massive.

Certains bâtiments construits dans le style «arts déco» des années 30, avec d'autres matériaux que la brique et à géométrie épurée, se remarquent encore aujourd'hui*.

Cet industriel âgé de 35 ans est le fils du fondateur de la célèbre biscuiterie Poult connue de tous les Montalbanais. Il a lui-même 2 enfants**. C'est un ancien combattant, aviateur de réserve. Quand il apprend la terrible catastrophe, n'écouterant que son courage, il se précipite avec son ami montalbanais René Bousquet pour porter secours aux malheureux emportés par les eaux ou coincés sur les toits de leurs habitations.

*notamment le bâtiment du Club Nautique Montalbanais, aujourd'hui le restaurant et lounge bar « Le Club Nautique », 11, avenue de Toulouse.

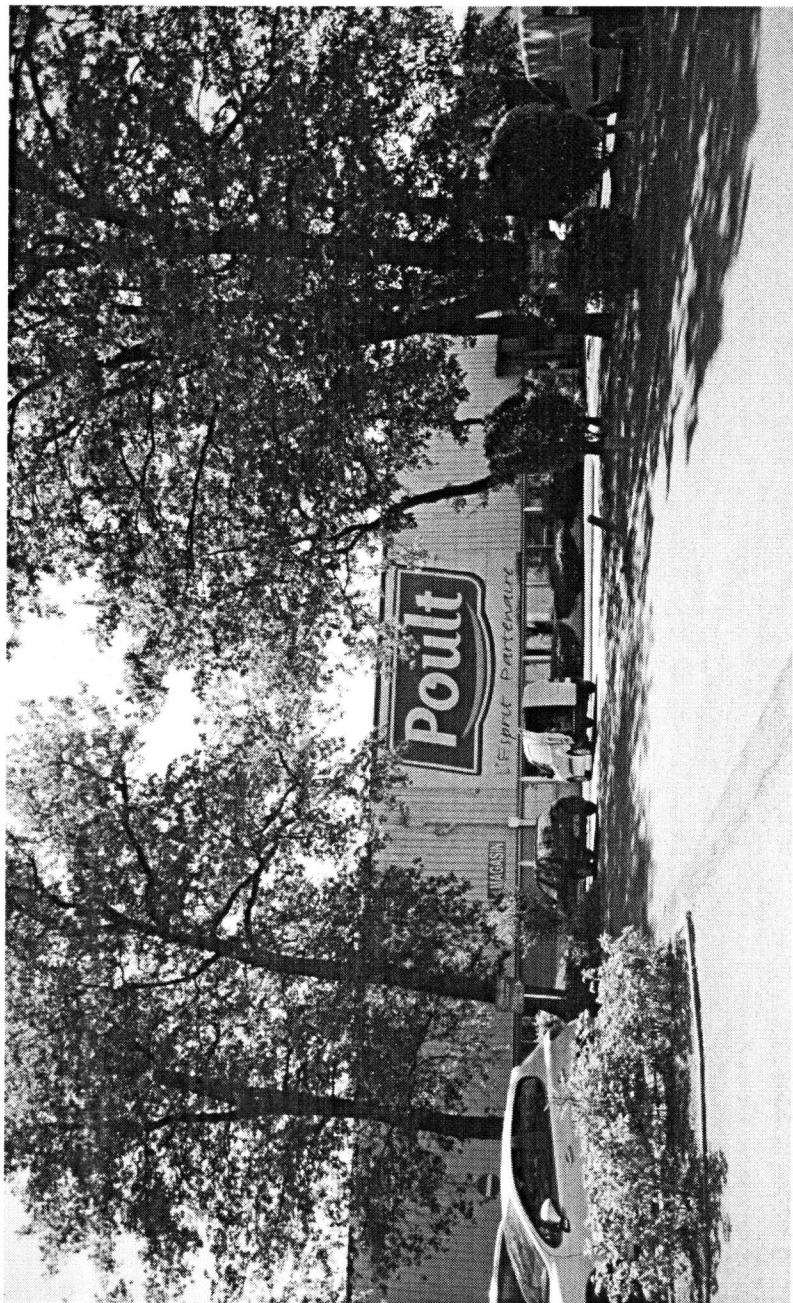
** Adolphe Poult avait trois enfants



Anciens locaux de l'usine, côté avenue Jean-Jaurès



Anciens locaux de l'usine



Entrée de l'usine Poult, à Albasud

INFORMATIONS DIVERSES

Le nom de Poul, je l'ai découvert pour la première fois à Saint-Antonin, vers 1951-1952, devant l'épicerie Serres qui était sise près du pont de la Condamine. C'était sur une publicité. « Biscuits ÉMILE POULT » était écrit en gros sur des panneaux fixés de chaque côté de la camionnette du livreur. Je m'en souviens d'autant plus que ce livreur, en blouse grise et portant le béret, était un cousin lointain de ma mère.

À cette époque, les biscuits Poul étaient déjà très connus.

J'ai retrouvé ce nom quand ma famille s'est installée à Montauban. Habitant le Faubourg Toulousain au niveau de la rue Bombet, je fréquentais assidûment « La Gravette », quartier situé devant le garage Renault tenu par M. Lasnavères. Depuis la rue Bombet jusqu'au Chapon Fin de mon ami Albert, la grande promenade s'appelait : Quai Adolphe Poul. Je suis resté longtemps sans connaître l'histoire de cet homme.

C'est quand je fréquentais l'école publique de Villebourbon, dite « école Ferdinand Buisson » (1952-1957), que je découvris l'usine Poul, sise avenue de Mayenne. C'était l'ère Maurice Rouleau, Jean-Émile étant décédé en 1950. Juste à côté, se trouvait la demeure, blanche et de style mauresque, de la famille Poul qui touchait au « Sabot de Noël », une petite boutique qui vendait des bonbons et que nous « visitions », mes camarades et moi, presque tous les jours, vers une heure trente*, avant d'entrer à l'école... quand l'un ou l'autre avait quelque monnaie.

Tous les mercredis, depuis la cour de l'école, mes camarades et moi sentions la bonne odeur, l'excellente, la divine odeur qui s'échappait de l'usine où cuisaient les petits carrés crénelés des fameux petits beurre. Notre envie était fortement aiguïsée, surtout vers quatre heures, quand on nous servait dans la timbale une louche du lait de Mendès-France.

C'est avenue de Mayenne qu'à une époque, quiconque pouvait acheter au kilo des biscuits Poul brisés, impropres à la vente en paquet. Je fus longtemps un client fidèle de ce magasin où exerçait une vendeuse très sympathique.

* nous ne disions pas 13 heures trente en ce temps-là.

J'ai été membre du Club Nautique Montalbanais dans les années soixante. Je faisais de la yole, rarement de l'outrigger. C'est à l'époque où Monsieur Louis Franceix, directeur de la Caisse d'Épargne et de Prévoyance faisait du skif.

Élie Roudès, un facteur, était notre entraîneur. Les bateaux de l'époque étaient barrés à «l'arrière» car c'était la meilleure façon d'entraîner. J'étais tireur, alors que mon ami Georges Carbonnel était barreur. J'ai fait des compétitions et je sais ce que c'est que de « couler une pelle ».

C'est dans le hangar du Club Nautique que j'ai vu le canoë d'Adolphe Poulth suspendu sous la charpente, et que j'ai découvert son héroïque histoire. Un garage à bateaux construit plus récemment porte aujourd'hui le nom d'Adolphe Poulth.

L'Aviron Montalbanais basé à la piscine des Mouettes, en bas du pont Neuf, et le Club Nautique Montalbanais situé à l'embouchure du port du canal, ont fusionné en 1966 pour devenir l'Union Nautique Montalbanaise. Aujourd'hui, le nouveau et unique club d'aviron de Montauban est basé au « Petit Paradis », avenue de Toulouse, c'est-à-dire sur le site de l'ancien Club Nautique. Le bâtiment qui servait de siège au club est devenu un restaurant qui s'appelle, et c'est une appellation heureuse : « Le Club Nautique ».

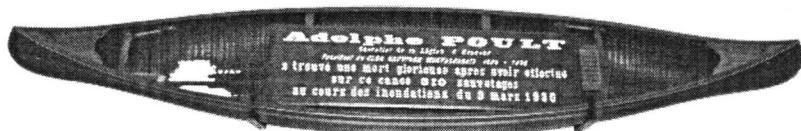
À propos de l'Union Nautique Montalbanaise

Située au confluent du canal Montech-Montauban, elle dispose d'un bief admirable sur le Tarn appelé « Le Petit Paradis », d'une longueur d'environ 8 kilomètres, et d'un cadre naturel unique pour des installations sises pratiquement en ville. De plus, les berges du canal, particulièrement ombragées, permettent un entraînement pédestre en toute sécurité hors de toute circulation dangereuse.

En 1981, un nouveau garage à bateaux et une salle de musculation furent construits, complétant heureusement les bâtiments existants. Le nom d' Adolphe Poulth qui fut donné au nouveau garage perpétue le souvenir de ce grand industriel montalbanais qui fut

président du Club Nautique* et qui donna sa vie au cours des inondations de 1930 après avoir sauvé, seul, 310 personnes en péril. Son canoë est conservé dans le garage de l'U.N.M. Il appartient dorénavant à l'histoire de Montauban.

Saint-Antonin Noble-Val
Avril 2015



* de 1924 à mars 1930

BIBLIOGRAPHIE

- Inondations du Midi en mars 1930 – Torrents de ruine et de Mort (RV – 1930)
- La Traversée du XX^e siècle à Montauban publié par l'Académie de Montauban
- Recueil de l'Académie de Montauban, 2000, p. 71 et suivantes (R. Guicharnaud)
- La Dépêche du Midi – éditions des dates indiquées
- Le Réveil de Tarn-et-Garonne – éditions des dates indiquées
- Bulletin de l'association « Entre-Nous » de Villebrumier
- Bulletin de l'association du quartier de Sapiac « Ma Villamoi »
- Documentation et notes de Jean-Émile Poult



Il est assez curieux de constater que le plus récent des héros Montalbanais n'ait pas fait – à ce jour - l'objet d'un ouvrage biographique relatant son « malheureux » mais inégalable exploit. La Hire fut vaillant auprès de Jeanne d'Arc. Le lieutenant Léon Bourjade fut un as de l'aviation en 14-18. Poulth fut magnanime et généreux.

Son sacrifice – car il s'agit bien d'un sacrifice – doit être rappelé aux générations d'aujourd'hui, comme il doit être évoqué auprès des générations futures, et ce pour l'exemple qu'il donne tout autant que pour le souvenir, pour la reconnaissance tout autant que pour la gratitude que nous devons graver dans le marbre du respect.

Avec cet ouvrage, j'essaie, je tente de corriger, de pallier cet oubli qui s'inscrit comme une faute, tant il me semble qu'un quai et un buste, visibles de tous mais en un seul lieu, ne sont pas suffisants pour souligner la grandeur d'Adolphe Poulth, dont l'auréole est identique à celle d'un martyr.